FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
II
146
NAPOLI
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine 9

B Phil.
III
116

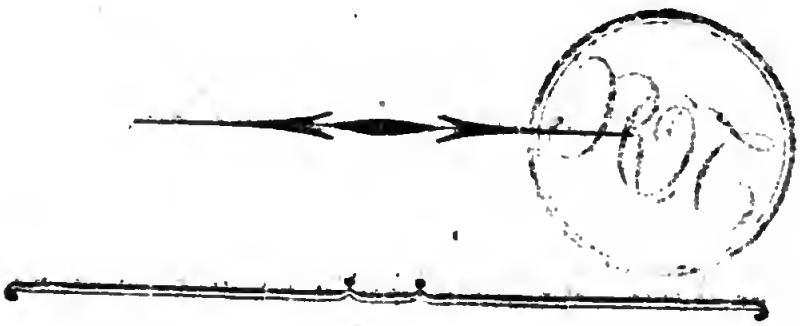
ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME XIX.

C11685

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCES
AVEC
Mrs. D'ALEMBERT,
GRIMM ET DE CONDORCET.
TOME III.



Amsterdam, 1789.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
M. D'ALEMBERT.

LETTRE CLXIX.
De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 janvier 1778.

SIRE,

VOtre Majeſté perſiſte à me croire coupable malgré mon apologie. Je la ſupplie de me permettre encore quelques mots pour ma juſtification. Jamais, Sire, non jamais je n'ai ſouffert qu'on prît de copies dans les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, que des réflexions ſi philoſophiques par leſquelles elle a bien voulu chercher à ſoulager ma douleur après la perte que j'avois faite; ces réflexions m'ont paru le plus excellent abrégé de morale pour un philoſophe affligé, & le plus propre à augmenter, comme elles ont fait, le nombre des admirateurs de V. M.; ce motif de ma part eſt ſi honnête, & le ſuccès y a ſi généralement répondu, que malgré le mécontentement de

V. M., il m'eſt impoſſible de m'en repentir ; ſans compter que je me ſuis borné à donner à un ou à deux amis les copies dont il eſt queſtion, & qu'aſſurément je ne les aurois pas données à l'imprimeur ſans la permiſſion de V. M. Sur toutes les autres choſes, Sire, que peuvent renfermer vos lettres, j'ai été du plus grand ſcrupule, je n'ai permis à perſonne d'en copier une ſeule ligne, & je n'ai même fait lecture de vos lettres à un très-petit nombre de perſonnes, qu'en ſupprimant tout ce qui pouvoit le moins du monde compromettre V. M. Voilà, Sire, quelle a été ma conduite. Mais V. M. ſait que toutes les lettres, & à plus forte raiſon les ſiennes, ſont ouvertes peut-être en dix endroits depuis Berlin juſqu'à Paris ; elle s'en eſt même plainte dans pluſieurs lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, parce que les ouvreurs de lettres avoient en effet abuſé de cette licence, & rapporté, même ſans exactitude, ce que ces lettres contenoient. Ce n'eſt pas ma faute, Sire, ſi cet exécrable abus exiſte dans preſque toute l'Europe, & je ne dois pas en être la victime. Je défie qui que ce ſoit de m'accuſer à cet égard, & de prouver ſon accuſation.

J'eſpère donc, Sire, que V. M. voudra bien me croire, & rendre plus de juſtice à mes ſentimens, à mon honnêteté & à ma diſcrétion.

Je vous dois, Sire, des remerciemens de la copie que V. M. a bien voulu faire faire de quelques lignes du manuſcrit de Froiſſart qui eſt à Breslau. Cette copie a été trouvée parfaite, & telle qu'il le falloit pour les vues du nouvel éditeur.

V. M. a dû recevoir la lettre imprimée que j'ai écrite ſur la mort de la pauvre madame Geoffrin ; elle m'a tendrement aimé, parce qu'elle ſavoit par elle-même que j'étois capable d'aimer. C'étoit la ſeule amie qui me reſtât après celle que j'avois perdue. Me voilà ſeul dans l'univers, & plus à plaindre que V. M. ne peut croire ; je n'ai pas beſoin d'ajouter à mes peines le chagrin d'avoir déplu à V. M. & de lui avoir déplu ſans le mériter. Elle continuera, j'oſe le croire, à me conſoler par ſes lettres, & ne m'enviera pas cette unique douceur de ma vie.

Je prends la liberté de joindre ici le diſcours que j'ai prononcé il y a quelques jours à l'académie françoiſe en recevant le ſucceſſeur de Greſſet. Le public, Sire, a accueilli ce diſcours avec la plus grande indulgence, & lorſque je l'ai prononcé, & depuis même qu'il eſt imprimé. Mais je ne ſerai, Sire, pleinement ſatisfait de mon ſuccès que dans le cas où V. M. voudroit bien honorer cette bagatelle de ſon ſuffrage. J'ai tâché d'y caractériſer, le mieux qu'il m'a été poſſible, les ou-

vrages & la perſonne de Greſſet ; & les poëtes même, peu favorables d'ailleurs à la géométrie, ne m'ont pas paru mécontens.

Je finis, Sire, cette lettre déja trop longue pour un malheureux proſcrit comme moi, & pour un prince que je crois en ce moment plus occupé que jamais. Quoique je n'oſe preſque plus parler à V. M. des affaires publiques, je me permets néanmoins de faire des vœux pour qu'elle ne ſe trouve pas engagée dans une guerre qui nuiroit à ſon repos en augmentant ſa gloire, parce qu'elle n'a plus beſoin de gloire, & qu'elle a beſoin de ſanté & de repos.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre confiance en vos bontés, &c.

LETTRE CLXX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 mars 1778.

SIRE,

JE voulois d'abord commencer cette lettre par dire encore un mot à V. M. de mon affliction & de mon innocence. Mais, Sire, les petits intérêts doivent céder aux grands, & mon cœur m'entraîne à vous parler d'abord de la gloire dont vous vous couvrez en ce moment aux yeux de toute l'Europe, en vous déclarant le

protecteur de l'Allemagne, & le défenſeur des princes qui la compoſent. J'ignore, Sire, & je ne cherche point à pénétrer, quelle ſera la ſuite de ce procédé auſſi noble que généreux, qui va faire une époque bien reſpectable dans la vie déja ſi glorieuſe de V. M. Je fais ſeulement des vœux pour votre ſanté, votre conſervation & votre bonheur, & pour l'heureux ſuccès de l'exemple, ſi digne de vous, que vous donnez en ce moment aux autres ſouverains.

Je viens actuellement, Sire, pour un moment encore, à ce qui me regarde; je ne ſais s'il a couru réellement dans Paris & dans Verſailles quelques mots de vos lettres, dont on vous ait ſu mauvais gré; mais ſi ces copies ne ſont pas fautives & infidelles, comme cela eſt arrivé pluſieurs fois, il eſt bien ſûr qu'elles ne viennent pas de moi, ayant eu même la circonſpection de ne pas écrire un mot à Voltaire de ce qui pouvoit le regarder, dans la crainte qu'il n'en fît uſage, & ne lui en ayant pas même fait part depuis qu'il eſt ici, par le même motif. Il eſt en ce moment à Paris, bien fêté & bien malade. Il vient de nous donner une tragédie qui eſt encore un ouvrage étonnant pour ſon âge.

V. M. eſt en ce moment ſi occupée des affaires les plus importantes, que je crains d'abuſer de ſes momens. Je me permettrai ſeulement d'ajouter un mot ſur ce qu'elle m'a fait

l'honneur de me dire au ſujet de ma lettre ſur madame Geoffrin, que ſi *je n'avois plus ni matin ni ſoir, j'avois encore le midi & l'après-midi qui peuvent me ſervir de conſolation.* Hélas ! Sire, (car je ne puis croire que votre humanité ait voulu plaiſanter ſur mon état) ces deux parties de la journée ſont encore plus triſtes pour moi que les autres. Mon malheureux eſtomac m'oblige de les paſſer ſeul, & ce n'eſt que vers la fin du jour que je vois quelques amis qui adouciſſent ma peine ſans la faire ceſſer. Daignez, Sire, m'accorder la plus efficace de toutes les conſolations, en me rendant vos bontés, que j'oſe dire n'avoir point mérité de perdre, & dont je ſens le prix plus que jamais.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CLXXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 31 mars 1778.

SIRE,

VOtre Majeſté m'a tellement accoutumé depuis long-temps aux marques de ſa bienveillance, que j'oſe prendre la liberté de les lui demander en ce moment pour un ſujet qui en eſt vraiment digne, & à qui elle les accordera pour lui-même, dès qu'elle l'aura connu. M.

le vicomte d'Houdetot, ancien colonel & lieutenant de gendarmerie, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à V. M., eſt un jeune militaire d'une naiſſance diſtinguée, plein d'honneur, de courage & d'amour pour ſon métier, qui voyage pour s'en inſtruire, & qui certainement, Sire, ne peut mieux remplir un ſi louable objet qu'à l'excellente école dont vous êtes l'inſtituteur, le chef & le modèle. A ces titres, pour mériter vos bontés, M. le vicomte d'Houdetot en joint un autre, bien fait pour toucher le cœur ſenſible de V. M., c'eſt d'appartenir à une mère vraiment reſpectable, pleine d'eſprit, d'ame & de vertu, & digne, j'oſe le dire, d'éprouver elle-même vos bontés en la perſonne de ſon fils, par les ſentimens d'admiration & de reſpect dont elle eſt pénétrée pour V. M.; ſentimens dont elle aime à s'entretenir, dont j'ai été ſouvent le témoin, & qu'elle n'a ceſſé d'inſpirer à ce même fils. J'oſe donc, Sire, ſupplier V. M., avec la plus vive inſtance, de vouloir bien permettre à M. le vicomte d'Houdetot d'approcher d'elle, de la voir & de l'entendre quelques momens, & ſur-tout d'être témoin ſous ſes auſpices, de ces admirables manœuvres qui ſont l'étonnement de l'Europe, & qui ſont un objet ſi intéreſſant pour un jeune officier avide de s'inſtruire. M. le vicomte d'Houdetot conſervera, Sire, un ſouvenir éternel de la grâce ſignalée que V. M. aura bien

voulu lui faire, en lui accordant cette permiſſion. Mais ce qu'il n'oubliera ſur-tout jamais, ce ſera, Sire, le bonheur dont il aura joui, & qui eſt en ce moment ſi déſiré de tant d'autres, d'avoir vu V. M. dans l'époque la plus brillante peut-être d'un règne qui en a déjà de ſi glorieuſes; dans ce moment ſi remarquable, où vous jouez, Sire, aux yeux de toute l'Europe, le rôle vraiment digne de vous, de défenſeur de l'Allemagne, & de protecteur du corps germanique, le même rôle que joua autrefois avec tant d'éclat ce grand Guſtave-Adolphe, à qui V. M. ſuccède, & dont elle effacera la gloire. La renommée, Sire, nous annonce avec les plus grands éloges un écrit plein de force & de dignité que V. M. vient de publier ſur la ſituation préſente de l'Empire (*a*). Nous n'avons point encore lu en France cet écrit ſi digne de vous, mais nous déſirons ardemment de le lire, étant accoutumés depuis long-temps à admirer également V. M., & dans ce qu'elle fait, & dans ce qu'elle écrit.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & avec des ſentimens d'admiration & de reconnoiſſance, que je conſerverai juſqu'au tombeau, &c.

(*a*) Ce ſont les *Mémoires de la Guerre de* 1778; ils ſe trouvent ci-devant tome V.

LETTRE CLXXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 29 juin 1773.

SIRE,

VOtre Majeſté ne ſera ſans doute ni étonnée ni offenſée du ſilence que je garde depuis trois mois à ſon égard. J'ai cru devoir reſpecter en ce moment les occupations vraiment reſpectables, qui ſans doute rempliſſent tout le temps de V. M., qui lui font jouer aux yeux de toute l'Europe un rôle ſi grand & ſi digne d'elle, & pour le ſuccès deſquelles toute l'Europe, & en particulier toute la France, font les vœux les plus ardens & les plus ſincères.

Nous avons ici dans la littérature un événement bien intéreſſant pour elle, la mort de M. de Voltaire. V. M. aura ſu ſans doute toutes les ſottiſes qui ont été faites & dites à cette occaſion, le refus que ſon curé a fait de l'enterrer, quoiqu'il eût déclaré par écrit qu'il mouroit catholique, & que s'il avoit *ſcandaliſé* l'Égliſe, il lui en demandoit pardon; ſon enterrement fait à 30 lieues de Paris, par une eſpèce d'eſcamotage, dans l'abbaye de ſon neveu, les reproches & les menaces qu'on a faites au malheureux moine prieur de cette abbaye, qui s'eſt défendu par une lettre que ſes ſupérieurs mêmes

ont jugée ſans replique ; le refus qu'on fait à l'académie françoiſe de faire, ſuivant l'uſage, un ſervice pour lui ; enfin la joie bête & ridicule de tous les fanatiques au ſujet de cette mort. Toutes ces infamies nous déshonoreroient aux yeux de l'Europe & de la poſtérité, ſi l'Europe & la poſtérité pouvoient ignorer qu'elles ne ſont point l'ouvrage de la *nation*, mais de la partie honteuſe de la nation, malheureuſement accréditée.

Je ſuis pénétré de la plus vive reconnoiſſance de toutes les bontés que V. M. a bien voulu témoigner à M. le vicomte d'Houdetot, qui n'a pu malheureuſement en profiter comme il l'auroit déſiré. Sa femme eſt accouchée depuis ſon départ, & toute la famille a donné à l'enfant le nom de *Fréderic*, qui eſt l'expreſſion de ſa reconnoiſſance, quoique V. M. ait rendu ce nom bien difficile à porter.

Je crains, en renouvellant à V. M. l'expreſſion de tous les ſentimens que je lui dois, d'abuſer de ces inſtans ſi précieux à ſa gloire, au grand objet dont elle eſt occupée, au bien de l'Allemagne, de l'Europe & de l'humanité. Quand elle ſera un peu plus libre, j'aurai l'honneur de lui écrire un peu plus au long, & de donner un libre cours aux témoignages de l'admiration & de la vénération tendre & profonde avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CLXXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce premier juillet 1778.

SIRE,

JE n'ai reçu qu'hier 29 juin au ſoir, la lettre (*a*) que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire ſur la perte vraiment irréparable qui afflige en ce moment la littérature. J'avois eu l'honneur ce jour-là même, d'écrire à V. M. une lettre qui étoit partie quelques heures avant le moment où j'ai reçu la vôtre. J'y parlois à V. M. de la mort de M. de Voltaire & des ſuites qu'elle a eues, mais en peu de mots, par reſpect pour les occupations ſi importantes & ſi reſpectables à tous égards, qui rempliſſent les momens précieux de V. M., & qui fixent en ce moment ſur elle plus que jamais les yeux & l'intérêt de l'Europe. V. M. par ſa lettre me demande des détails ſur la mort du plus grand homme que nous avons eu le malheur de perdre. N'étant plus retenu, Sire, par la crainte de faire perdre à V. M. le temps dont elle fait un ſi digne uſage, je ne perds pas un moment pour ſatisfaire à vos déſirs; & comme je prévois que cette lettre ſera longue,

(*a*) Cette lettre manque.

je la commence dès aujourd'hui 30 juin, quoiqu'elle ne puiſſe partir que par le courrier du 3 juillet prochain; ne voulant pas perdre un moment pour exécuter ſans délai les ordres de V. M.

Pour la mettre au fait de tout ce qui s'eſt paſſé, & en état de juger toutes les ſottiſes qu'on a faites & qu'on a dites ſur ce triſte ſujet, il eſt néceſſaire, Sire, que je reprenne les choſes d'un peu plus haut. Au commencement de mars, M. de Voltaire, arrivé à Paris trois ſemaines auparavant, eut un crachement de ſang conſidérable, accident qu'il éprouvoit pour la première fois de ſa vie. Quelques jours avant ſa maladie, il m'avoit demandé, dans une converſation de confiance, comment je lui conſeillois de ſe conduire, ſi pendant ſon ſéjour il venoit à tomber griévement malade. Ma réponſe fut celle que tout homme ſage lui auroit faite à ma place, qu'il feroit bien de ſe conduire en cette circonſtance comme tous les philoſophes qui l'avoient précédé, entr'autres comme Fontenelle & Monteſquieu, qui avoient ſuivi l'uſage

Et reçu ce que vous ſavez
Avec beaucoup de révérence.

Il approuva beaucoup ma réponſe: *Je penſe de même*, me dit-il, *car il ne faut pas être jeté à la voirie, comme j'y ai vu jeter la pauvre le Couvreur.*

vreur. Il avoit, je ne ſais pourquoi, beaucoup d'averſion pour cette manière d'être enterré. Je n'eus garde de combattre cette averſion, déſirant qu'en cas de malheur tout ſe paſsât ſans trouble & ſans ſcandale. En conſéquence, ſe trouvant plus mal qu'à l'ordinaire un des jours de ſa maladie, il prit bravement ſon parti de faire ce dont nous étions convenus, & dans une viſite que je lui fis le matin, comme il me parloit avec aſſez d'action, & que je le priois de ſe taire pour ne pas fatiguer ſa poitrine : *Il faut bien que je parle bon gré malgré*, me dit-il en riant ; *eſt-ce que vous ne vous ſouvenez pas qu'il faut que je me confeſſe ? Voilà le moment de faire, comme diſoit Henri IV, le ſaut périlleux ; auſſi je viens d'envoyer chercher l'abbé Gaultier*, & *je l'attends*. Cet abbé Gaultier, Sire, eſt un pauvre diable de prêtre, qui de lui-même & par bonté d'ame étoit venu ſe préſenter à M. de Voltaire quelques jours avant ſa maladie, & lui avoit offert, en cas de beſoin, ſes ſervices eccléſiaſtiques, que M. de Voltaire avoit acceptés, parce que cet homme lui parut plus modéré & plus raiſonnable que trois ou quatre autres capelans, qui ſans miſſion comme l'abbé Gaultier, & ſans connoître plus que lui M. de Voltaire, étoient venus chez lui le prêcher en fanatiques, lui annoncer l'enfer & les jugemens de Dieu, & que le vieux patriarche, par bonté d'ame, n'avoit pas fait jeter par la fenêtre. Cet

abbé Gaultier arriva donc, fut une heure enfermé avec le malade, & en ſortit ſi content, qu'il vouloit ſur-le-champ aller chercher à la paroiſſe ce que nous appellons le *bon Dieu*, ce que le malade ne voulut pas, *par la raiſon*, dit-il, *que je crache le ſang, & que je pourrois bien par malheur cracher autre choſe*. Il donna à cet abbé Gaultier, qui la lui demanda, une profeſſion de foi écrite toute entière de ſa propre main, & par laquelle il déclare *qu'il veut mourir dans la religion catholique où il eſt né, eſpérant de la miſéricorde divine qu'elle daignera lui pardonner toutes ſes fautes*, & ajoute, *que s'il a jamais ſcandaliſé l'Égliſe, il en demande pardon à Dieu & à elle*. Il avoit ajouté ce dernier article à la réquiſition du prêtre, &, diſoit-il, *pour avoir la paix*. Il donna cette profeſſion de foi à l'abbé Gaultier en préſence de ſa famille & de ceux de ſes amis qui étoient dans ſa chambre ; deux d'entr'eux ſignèrent comme témoins au bas de cette profeſſion. Pluſieurs de ſes amis & de ſes parens jugeoient avec raiſon qu'il avoit porté trop loin la complaiſance aux déſirs de notre mère Ste Égliſe, qu'il devoit ſe contenter de déclarer *verbalement* & en préſence de témoins, qu'il mouroit *catholique*, & qu'on ne pouvoit rien exiger de plus, puiſqu'il avoit toujours déſavoué les ouvrages *anti-religieux* qu'on lui imputoit. Quoi qu'il en ſoit, Sire, le curé de S. Sulpice, ſur la pa-

roiſſe duquel il étoit, homme de peu d'eſprit, dévot & fanatique, vint le même jour voir le malade ; il parut aſſez fâché de ce qu'on ne s'étoit pas adreſſé à lui plutôt qu'à un prêtre du coin de la rue ; il avoit à cœur de faire cette converſion, qu'un aventurier venoit lui ſouffler malhonnêtement ; cependant il approuva la profeſſion de foi qu'on lui préſenta, & en donna même ſon atteſtation par écrit.

Voilà, Sire, tout ce qui ſe paſſa pour lors ; M. de Voltaire ſe trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours, & aſſez bien pour venir dans la même journée à l'académie & à la comédie. Au moment où il arriva à l'académie, il trouva plus de deux mille perſonnes dans la cour du Louvre, qui crioient en battant des mains : *Vive M. de Voltaire !* l'académie alla en corps au-devant de lui juſqu'à l'entrée de la cour, lui donna la place d'honneur, le pria de préſider à l'aſſemblée, le nomma Directeur par acclamation, enfin n'oublia rien de tout ce qui pouvoit marquer à cet illuſtre confrère ſon attachement & ſa vénération. Il nous enchanta tous par ſa politeſſe, par les grâces de ſon eſprit, par tout ce qu'il nous dit d'obligeant & d'honnête. Il alla delà à la comédie, ſuivi d'une multitude innombrable. L'accueil qu'il reçut au moment où il parut dans la ſalle, & pendant toute la repréſentation (on jouoit ſa tragédie d'Irène) eſt une choſe ſans exemple. Il faut, Sire, l'a-

voir vu pour le croire ; l'enthouſiaſme & l'ivreſſe étoient au dernier degré ; les comédiens vinrent dans la loge où il étoit, lui mettre une couronne de laurier ſur la tête, aux acclamations de toute la ſalle, qui crioit, *Bravo*, en battant des pieds & des mains. Entre les deux pièces, ils placèrent ſur le théâtre le buſte de M. de Voltaire, qu'ils avoient couronné de même, & ce fut alors que les tranſports redoublèrent. C'eſt cette apothéoſe, Sire, qui a ſur-tout irrité les fanatiques. Un ex-jéſuite, qui prêchoit le carême à Verſailles, eut l'impudence de crier là-deſſus *au ſcandale* en préſence de toute la cour ; mais toute la cour ſe moqua de lui, à l'exception de quelques hypocrites, & de quelques imbécilles, qui ne ſont pas plus rares dans ce pays-là qu'ils ne le ſont ailleurs. Mais par malheur cette apothéoſe a irrité des gens plus à craindre que les fanatiques, & qui ont ſenti que leurs places, leur crédit, leur pouvoir, ne leur vaudroient jamais, de la part de la nation, un hommage auſſi flatteur, qui n'étoit rendu qu'au génie & à la perſonne. Je ne connois, Sire, & tout Paris le diſoit en ce moment, je ne connois au monde qu'un ſeul homme, qui arrivant en ce moment à Paris, eût partagé avec M. de Voltaire l'enthouſiaſme & l'admiration publique, & cet homme, Sire, je le laiſſe à deviner à V. M.

M. de Voltaire, qui continuoit à jouir tous

les jours, & au ſpectacle, & à l'académie, & dans les rues même, de l'hommage de ſes concitoyens, tomba enfin très-ſérieuſement malade à la fin d'avril, pour avoir pris dans un moment de travail pluſieurs taſſes de café qui augmentèrent la *ſtrangurie* ou difficulté d'uriner à laquelle il étoit ſujet : pour diminuer ſes douleurs, il prit des calmans ; mais il doubla & tripla tellement la doſe, que l'opium lui monta à la tête, qui depuis ce moment n'a été libre que par petits intervalles. Je le voyois pourtant en cet état ; il me reconnoiſſoit toujours, & me diſoit même quelques mots d'amitié, mais l'inſtant d'après il retomboit dans ſon accablement ; car il étoit preſque toujours aſſoupi ; il ne ſe réveilloit que pour ſe plaindre, & pour dire qu'il étoit *venu mourir à Paris*. L'abbé Mignot ſon neveu, conſeiller au grand-conſeil, alla trouver le curé de S. Sulpice, qui lui dit que puiſque M. de Voltaire n'avoit pas ſa tête, il étoit inutile qu'il l'allât voir, mais qu'il lui déclaroit, que ſi M. de Voltaire ne faiſoit pas une réparation publique & ſolemnelle, & dans le plus grand détail, du ſcandale qu'il avoit cauſé, il ne pouvoit *en conſcience* l'enterrer en terre-ſainte. Le neveu eut beau lui répondre que ſon oncle, dans le moment où il jouiſſoit de toute ſa raiſon, avoit fait une profeſſion de foi, dont lui curé avoit reconnu toute l'authenticité ; qu'il avoit toujours déſavoué les ouvrages

qu'on lui imputoit, qu'il avoit cependant pouſſé la docilité pour les miniſtres de l'Égliſe juſqu'à déclarer que *s'il avoit cauſé du ſcandale, il en demandoit pardon*; le curé répondit que cela ne ſuffiſoit pas; que M. de Voltaire étoit notoirement connu pour ennemi déclaré de la religion, & qu'il ne pouvoit, ſans ſe compromettre avec le clergé & avec M. l'archevêque, lui accorder la ſépulture eccléſiaſtique. L'abbé Mignot le menaça de s'adreſſer au parlement pour avoir juſtice, qu'il eſpéroit d'obtenir avec les pièces authentiques qu'il avoit en main; le curé, qui ſe ſentoit appuyé, lui dit qu'il en étoit le maître; tous les amis de M. de Voltaire étoient d'avis que ſa famille employât les voies juridiques; on diſoit hautement que les magiſtrats, qui avoient tant fait adminiſtrer & enterrer de janſéniſtes, ne pourroient en bonne juſtice refuſer la même grâce à M. de Voltaire, après la déclaration qu'il avoit faite: malgré ces repréſentations, la famille eut peur du parlement, qui n'aimant pas M. de Voltaire à cauſe des épigrammes dont cette compagnie a ſouvent été l'objet dans ſes ouvrages, auroit pu en cette occaſion ne lui être pas favorable: le public ne penſoit pas ainſi, & ſoutenoit que le parlement auroit été forcé en cette circonſtance par la voix publique, malgré toute la mauvaiſe volonté qu'il pouvoit avoir; il y avoit d'ailleurs un grand nombre de magiſtrats, ſur-tout parmi les jeunes

gens, & quelques-uns même parmi les vieillards, qui paroiſſoient très-bien diſpoſés. Malgré toutes ces repréſentations, la crainte des parens fut plus forte que la raiſon, & ils ſe ſont tenus dans une inaction que le public a fort déſapprouvée.

Le ſamedi 30 mai, jour de la mort, l'abbé Gaultier, quelques heures avant ce fatal moment, offrit encore ſes ſervices, par une lettre qu'il écrivit à l'abbé Mignot; celui-ci alla ſur-le-champ chercher l'abbé Gaultier & le curé de S. Sulpice qui vinrent enſemble; le curé s'approcha du malade, & lui prononça le mot de *Jéſus-Chriſt*; à ce mot, M. de Voltaire, qui étoit toujours dans l'aſſoupiſſement, ouvrit les yeux, & fit un geſte de la main comme pour renvoyer le curé, en diſant: *Laiſſez-moi mourir en paix*; le curé, plus modéré en cette occaſion & plus raiſonnable qu'à lui n'appartenoit, ſe tourna vers ceux qui étoient préſens, & dit: *Vous voyez bien, meſſieurs, qu'il n'a pas ſa tête?* il l'avoit pourtant très-bien en ce moment; mais les aſſiſtans, comme vous croyez bien, Sire, n'eurent garde de contredire le curé. Ce capelan ſe retira enſuite, & dans les propos qu'il tint à ſa famille, il eut la mal-adreſſe de ſe déceler, & de prouver clairement que toute ſa conduite étoit une affaire de vanité. Il leur dit qu'on avoit *très-mal fait* d'appeller l'abbé Gaultier, que cet homme avoit *tout gâté*, qu'on auroit dû

s'adreſſer à lui ſeul, curé du malade ; qu'il l'auroit vu *en particulier & ſans témoins*, & qu'il auroit *tout arrangé*. Il perſiſta néanmoins à lui refuſer la ſépulture eccléſiaſtique, & donna ſeulement ſon conſentement par écrit, que M. de Voltaire fût porté ailleurs. Si la profeſſion de foi avoit été donnée directement au curé, il ſe feroit ſûrement rendu plus facile ; il auroit fait trophée de cette déclaration comme d'une victoire par lui remportée ſur le patriarche des incrédules ; mais comme cette profeſſion avoit été donnée à un pauvre galopin de prêtre, l'archevêque & le curé ont mieux aimé dire que cette déclaration étoit une moquerie, que de laiſſer au galopin l'honneur de la victoire.

M. de Voltaire mourut le même jour à onze heures du ſoir, ayant encore proféré quelques mots, mais avec peine, & ayant marqué dans toute ſa maladie, autant que ſon état le lui permettoit, beaucoup de tranquillité d'ame, quoiqu'il parût regretter la vie. Je l'avois encore vu la veille de ſa mort, & ſur quelques mots d'amitié que je lui diſois, il me répondit en me ſerrant la main : *Vous êtes ma conſolation.* Son état me fit tant de peine, & il avoit tant de difficulté à s'exprimer, même par monoſyllabes, que je n'eus pas la force de continuer à voir ce ſpectacle ; l'image de ce grand homme mourant m'affecta ſi profondément, & m'eſt reſtée ſi vivement dans la tête, qu'elle ne s'en effacera

jamais. C'étoit pour moi l'objet des plus triſtes réflexions ſur le néant de la vie & de la gloire, & ſur le malheur de la condition humaine.

Il fut embaumé 24 heures après ſa mort, mis dans une voiture *en robe de chambre*, & conduit par l'abbé Mignot, & quelques autres parens, à l'abbaye de Scellières, à 30 lieues de Paris, dont l'abbé Mignot eſt titulaire. Il y a été enterré le mardi 2 juin en très-grande cérémonie, & avec un grand concours de tous les environs. Le prieur de l'abbaye, bon moine bénédictin, qui ne ſavoit rien de tout ce qui s'étoit paſſé à Paris, ne fit aucune difficulté de faire cette cérémonie, ſur le vu des pièces que l'abbé Mignot lui préſenta. Vingt-quatre heures après, le mercredi 3, le prieur reçut une lettre de l'évêque de Troyes, dans le diocèſe duquel l'abbaye de Scellières eſt ſituée, & qui lui défendoit de procéder à l'inhumation, ſi elle n'étoit pas faite encore. Le prieur répondit à l'évêque par une lettre très-ferme & très-reſpectueuſe, dans laquelle il lui rendoit raiſon de ſa conduite, & ſe juſtifioit ſi bien, qu'on aſſure que ce prélat lui-même eſt convenu *qu'il n'y avoit rien à répondre*. Il paroît que cet évêque, qui dans le fond eſt un bon homme, mais gouverné par une ſœur dévote & fanatique, & pouſſé par l'archevêque de Paris, avoit fait contre ſon gré la démarche d'écrire au prieur de Scellières, & avoit pris ſes meſures pour que la lettre arrivât

après l'inhumation. Ce pauvre diable de prieur, qu'on menaçoit de deſtituer, eſt accouru à Paris, a dit ſes raiſons, & on eſpère qu'il reſtera tranquille. On m'a aſſuré, ce qui pourroit bien être, que l'archevêque de Paris avoit fait conſulter un ſavant canoniſte, pour lui demander ſi Voltaire n'étoit pas dans le cas de l'exhumation, & que le canoniſte avoit répondu qu'on s'en gardât bien, & que rien ne ſeroit plus contraire aux règles. Ne croyez pas au reſte, Sire, pour l'honneur de la nation, que tous les dévots, & même tous les évêques approuvent la conduite abominable qu'on a tenue à l'égard de ce grand homme. Parmi pluſieurs prélats que je pourrois nommer à V. M., l'archevêque de Lyon, frère du Montazet qui a ſervi la dernière guerre dans les troupes Autrichiennes, prélat qui ne craint pas d'être accuſé de relâchement, puiſqu'il eſt regardé comme janſéniſte, a dit hautement qu'il ne comprenoit rien à la conduite du curé de S. Sulpice & de l'archevêque de Paris ; que rien n'étoit plus contraire aux loix & à l'uſage conſtant de l'Égliſe ; qu'on ne devoit refuſer la ſépulture qu'à ceux qui étoient notoirement excommuniés, ou qui donnoient en mourant des témoignages formels d'impiété, ce que M. de Voltaire n'avoit pas fait. Pluſieurs curés de Paris penſent de même, & ſûrement l'auroient enterré, en dépit même de l'archevêque, s'il fût mort ſur leur

paroiſſe. Le curé de S. Étienne-du-Mont, entr'autres, a dit publiquement, qu'il l'auroit enterré dans ſon égliſe entre *Racine* & *Paſcal*, qui en effet y ſont inhumés. Enfin toutes les perſonnes vraiment religieuſes, c'eſt-à-dire, qui ne font point de la dévotion une affaire de parti, & un moyen de faire parler d'elles & de jouer un rôle important, blâment unanimement le fanatiſme du curé & de l'archevêque.

Je ne parle point, Sire, de tout le reſte de la nation; je ne puis exprimer à V. M. à quel point elle eſt indignée de tout ce qui ſe paſſe, & il ſeroit bien injuſte de la rendre reſponſable de toute cette infamie, qu'elle auroit empêchée & réprimée, ſi elle avoit le pouvoir en main. Les miniſtres qui ont ſouffert cette abomination déshonorante pour la France, & qui ont laiſſé les prêtres faire en cette occaſion ce qu'ils ont voulu, ne penſent pas au crédit & à la force qu'ils leur donnent en agiſſant ainſi, puiſqu'ils ſe croiront déſormais les maîtres de donner ou de refuſer à leur gré la ſépulture. L'académie françoiſe n'a pu encore obtenir de faire pour M. de Voltaire le ſervice qu'elle a coutume de faire pour tous les membres qu'elle perd; & peut-être, malgré ſes ſollicitations, elle n'obtiendra pas cette grâce, dont le refus eſt un nouvel outrage à la mémoire du grand homme que nous regrettons. Au reſte, tous les gens-de-lettres lui rendent cette juſtice, que perſonne

n'oſe ſe préſenter encore pour lui ſuccéder ; & il y a tout lieu de croire que l'élection ne ſe fera pas ſi-tôt. Elle devroit ne ſe faire jamais, & mon avis, s'il étoit ſuivi, ſeroit de laiſſer la place vacante.

Voilà, Sire, le détail que V. M. m'a fait l'honneur de me demander. Quoique je n'aie fait qu'obéir à ſes ordres, je crains pourtant d'avoir abuſé de la permiſſion qu'elle m'a donnée d'épancher mon cœur ſur ce triſte événement, & ſur les ſuites révoltantes qu'il a eues & qu'il a encore. V. M. croira-t-elle qu'on a fait la défenſe la plus rigoureuſe à tous les journaliſtes de dire un ſeul mot à l'honneur de M. de Voltaire, qu'il ne leur eſt pas permis même de prononcer ſon nom ; qu'on a défendu pendant près d'un mois aux comédiens de jouer aucune de ſes pièces, & que cette défenſe vient à peine d'être levée ? J'en aurois là-deſſus trop à dire, s'il n'étoit plus prudent de garder le ſilence. La lettre dont V. M. vient de m'honorer, étoit bien néceſſaire à mon cœur, pour adoucir la douleur & l'indignation dans leſquelles je ſuis plongé. Si j'avois vingt ans de moins, je quitterois ſans regret un pays où le génie eſt traité avec tant d'indignité, de ſon vivant & après ſa mort. Mais j'ai ſoixante ans, & je ſuis trop vieux pour déménager. Je me conſole au moins par l'intérêt que V. M. veut bien prendre à la perte que la littérature, la philoſophie, la

France, & l'Europe même viennent de faire ; je ne laiſſerai, Sire, ignorer cet intérêt à aucun de ceux qui ſont faits pour le connoître & pour le ſentir. M. de Voltaire en étoit digne, j'oſe le dire, non-ſeulement par ſon rare génie, mais par ſon admiration pour V. M. ; vous étiez ſouvent, Sire, l'objet de nos entretiens, il chériſſoit & honoroit votre perſonne, & vous regardoit comme la reſſource & l'eſpérance de la vérité & de la raiſon. Il ſeroit digne de vous, Sire, de lui faire rendre dans votre capitale & dans votre académie les honneurs qu'on lui refuſe dans ſa patrie. C'eſt au plus grand roi de l'Europe, à celui qui eſt fait pour ſervir aux autres d'exemple & de modèle, c'eſt à lui à honorer la mémoire de ce grand homme par quelqu'acte ſolemnel, qui conſole la philoſophie, qui faſſe rougir la France, & qui confonde le fanatiſme. Vous avez, Sire, en ce moment, de trop grands intérêts à traiter, pour vous occuper d'un autre objet ; mais V. M. vivra, elle jouira bientôt ſans doute de quelques momens de repos, & je prendrai la liberté de lui reparler pour lors de la perte que nous avons faite, de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre, & de ce qu'elle peut faire pour la mémoire du génie qui n'eſt plus.

Je termine cette lettre, Sire, en offrant plus vivement que jamais à V. M. tous les vœux que je fais pour elle, tous ceux que la

nation Françoiſe fait en ce moment pour vous, pour votre conſervation, pour votre bonheur, pour votre gloire, pour vous voir l'arbitre & le ſauveur de l'Allemagne. Jamais V. M. n'a été plus chère & plus reſpectable à l'Europe.

Ces ſentimens, Sire, ſont plus que jamais gravés au fond de mon cœur, ainſi que la reconnoiſſance éternelle, l'admiration profonde, & la tendre vénération, avec leſquelles je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

P. S. J'ai été, Sire, tellement occupé de M. de Voltaire dans la lettre que je viens d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., que j'ai preſqu'oublié de lui parler d'une autre perte qu'elle vient de faire en la perſonne du reſpectable milord Maréchal, dont V. M. honoroit la vertu, & qui mérite bien les regrets que vous lui donnez, par la tendre vénération qu'il avoit pour votre perſonne. On dit qu'il eſt mort avec la tranquillité la plus philoſophique, & je n'en ſuis point ſurpris. Il m'honoroit de ſon amitié, & j'en ſentois tout le prix. Je perds tous les jours quelqu'ami, & on n'en refait plus à mon âge. Mais V. M. vit, & ſa vie me fait ſupporter la mienne.

J'oubliois de dire à V. M. que M. de Voltaire, dans une des viſites que lui fit ſon curé, lui fit donner 25 louis pour les pauvres de ſa paroiſſe; le curé les prit, comme on dit, à *belles-baiſe-mains*, & n'en a pas moins refuſé

de l'enterrer. On pouvoit lui dire comme *Chicaneau* au portier de ſon juge, qui reçoit la bourſe du plaideur & lui ferme la porte : *Hé ! rendez donc l'argent.* Mais l'Égliſe eſt comme l'antre du lion de la fable : *Tout y entre & rien n'en ſort.*

J'oublios encore, Sire, de dire à V. M. qu'un curé de Paris, dont on ne m'a pas appris le nom, interrogé par quelqu'un ſur la manière dont il ſe ſeroit conduit, ſi M. de Voltaire étoit mort ſur ſa paroiſſe, avoit répondu : *Je l'aurois fait enterrer ſolemnellement, & je lui aurois fait faire une épitaphe, au bas de laquelle j'aurois mis ſa profeſſion de foi.* Voilà en effet, Sire, ce qu'auroit fait un homme d'eſprit, comme ce curé l'eſt ſans doute. Cette épitaphe auroit été un trophée pour l'Égliſe, & pour la poſtérité un monument de la rétractation, réelle ou apparente, des *erreurs* de M. de Voltaire. Il eſt inconcevable que le curé de S. Sulpice & l'archevêque n'aient pas penſé de la ſorte, & n'aient pas vu tout l'avantage qu'ils pouvoient tirer de cette profeſſion de foi, au-lieu de s'avouer eux-mêmes vaincus & perſifflés, en la regardant comme dériſoire. Mais, Dieu-merci, les ennemis de la raiſon ſont auſſi bêtes que fanatiques ; ils ſeroient trop à craindre, s'ils joignoient l'eſprit au crédit qu'on a la ſottiſe de leur accorder. Ils ont pourtant eu l'eſprit de perſuader à la plupart

des rois, qu'ils ſont le ſoutien de leur autorité, & ils ont profité avec adreſſe de la ſottiſe de l'auteur du *Syſtême de la Nature*, qui a bêtement avancé cette abſurdité. Si ce mauvais philoſophe avoit lu l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, il y auroit vu que les prêtres, bien loin d'être le ſoutien des rois, en ont été de tout temps les ennemis, qu'il n'a pas tenu à eux que la maiſon de Bourbon n'ait été privée du trône qui lui appartenoit légitimement, & que s'ils diſent aux rois que *leur puiſſance vient de Dieu*, ce n'eſt pas qu'ils veuillent ſe ſoumettre à cette puiſſance, c'eſt au contraire pour ſoumettre les rois à la leur, puiſqu'ils prétendent repréſenter Dieu ſur la terre.

Ce 2 juillet 1778.

Second *P. S.* Je relis ma lettre, Sire, & je relis en même temps, pour la vingtième fois, la vôtre, que je relirai encore, & qui ſeroit bien digne d'être placée dans l'épitaphe de Voltaire, au-lieu de ſa profeſſion de foi. Je m'apperçois un peu tard que je n'ai pas répondu à l'article de cette excellente lettre, où V. M. dit que *peut-être le vieux patriarche vivroit encore, s'il étoit retourné à Ferney*. Hélas! Sire, je le crois comme vous, & je ſuis perſuadé que la vie fatigante & agitée qu'il a menée à Paris, a conſidérablement abrégé ſes jours. J'étois fort d'avis qu'il retournât à Ferney au commencement de la belle ſaiſon, & qu'il allât y jouir paiſible-

ment

ment des hommages qu'il avoit reçus à Paris : mais sa nièce, qui s'ennuyoit à Ferney, l'en a détourné, & plusieurs de ses amis ont pensé de même, craignant que s'il retournoit jamais dans sa retraite, les prêtres n'obtinssent un ordre qui l'obligeât d'y rester. Ils avoient déjà cherché à lui faire une affaire sur son retour à Paris, disant qu'il y étoit venu sans permission ; mais il a été bien vérifié qu'il n'avoit jamais eu de défense d'y venir, & on a pris le sage parti de le laisser jouir tranquillement de sa gloire. Pour moi, Sire, quand j'appris qu'il avoit formé presque subitement le dessein de venir à Paris, & qu'il étoit déja en route, j'en fus très-affligé, ne doutant pas qu'il ne vînt y chercher la persécution & la mort. Je me suis trompé, à ma grande satisfaction, sur le premier article, & son apothéose si brillante & si solemnelle m'avoit consolé de son voyage ; mais malheureusement je ne me suis pas trompé de même sur les suites funestes & irréparables de ce voyage imprudent & précipité. Son médecin a dit que s'il étoit resté à Ferney, il auroit pu vivre encore dix années. En effet, le principe de la vie étoit si fort chez lui, que son agonie a été longue & douloureuse. Il avoit encore à 84 ans tout le feu de sa jeunesse ; & dans une de nos assemblées de l'académie, où l'abbé Delille lui lut une traduction en vers d'une Épître de Pope, M. de Voltaire nous étonna & nous

enchanta tous par ſa préſence d'eſprit & ſa mémoire, ſe ſouvenant à chaque vers françois du vers correſpondant de Pope, qu'il n'avoit peut-être pas lu depuis trente années. Quoique ſa tragédie d'Irène ne vaille ni Zaïre, ni Mahomet, elle eſt encore fort ſupérieure à toutes les tragédies qu'on nous donne aujourd'hui. On m'a dit que V. M. l'a fait demander à la famille, qui ſans doute ſe fera un plaiſir & un devoir de procurer cette lecture à V. M. Elle trouvera dans cette pièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'auteur, quelques belles ſcènes, & un rôle de père qui eſt très-beau. Quand l'auteur eſt tombé malade, il alloit la faire imprimer, & ſe propoſoit de la dédier à l'académie.

Je demande encore une fois, Sire, mille pardons à V. M. d'avoir abuſé, comme j'ai fait, de ſa patience & de ſon temps par cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume; elle ne le lira pas, ſi, comme je n'en doute point, elle a quelque choſe de mieux à faire; elle jetera ce bavardage au feu, ſi, comme je le crains, ce bavardage l'ennuie; mais j'ai mieux aimé courir le riſque de l'ennuyer, que de ne pas lui donner cette foible preuve de mon zèle pour exécuter ſes ordres, & du plaiſir que je reſſens à faire ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'eſt dans ces diſpoſitions que je la ſupplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la fin de

laquelle je prends la liberté de lui renouveller encore tous les ſentimens de reconnoiſſance, d'admiration & de profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

Nota. J'apprends en fermant cette lettre qu'un très-habile artiſte vient de faire en terre une eſquiſſe parfaitement reſſemblante de celui que nous regrettons. Si V. M. en vouloit un marbre, je donnerois ſes ordres à cet artiſte.

Paris, ce 3 juillet 1778.

LETTRE CLXXIV.

Du Roi.

Sans date du jour, 1778.

IL règne un ton de triſteſſe dans votre lettre qui m'a fait de la peine : il ſemble que vous ayiez à vous plaindre également de votre tempérament & de la fortune. Nous ſommes des vieillards qui touchons au bout de notre carrière ; il faut tâcher de la finir gaiement. Si nous étions immortels, il nous ſeroit permis de nous affliger des maux ; mais notre trame eſt trop courte pour qu'il nous ſoit permis de nous attacher trop à des choſes qui bientôt diſparoîtront à nos yeux pour toujours. Vous dites, mon cher Anaxagoras, que vous avez perdu de l'énergie que vous aviez l'année 1763, & moi auſſi : c'eſt le ſort des vieillards. Je perds

la mémoire des noms, la vigueur de mon esprit s'affoiblit, mes jambes sont mauvaises, mes yeux voient mal, j'ai des chagrins tout comme un autre; cependant toute cette kyrielle d'infirmités & de désagrémens ne m'empêche pas d'être gai, & je conserverai un visage riant, lorsqu'on m'enterrera. Tâchez donc de mettre de côté tout ce qui peut troubler la tranquillité de votre vie. Souvenez-vous que cette vie même n'est qu'un songe & qu'il n'en reste rien, quand elle est passée. Je vois avec douleur qu'il me faut renoncer au plaisir de vous revoir, & que nos entretiens se borneront à mettre du noir sur du blanc; encore cela vaut-il mieux que rien: vous peindrez donc vos pensées, & j'en ferai mon profit. J'en viens à l'apothéose de Voltaire, qu'un curé a tiré du purgatoire sans savoir ce qu'il faisoit. L'église catholique de Berlin ne conviendroit guère au cénotaphe que vous proposez de lui ériger. Cette église est bâtie sur le modèle du panthéon de Rome, & on ne sauroit, sans la défigurer, y placer de ces sortes de mausolées; mais Voltaire en revanche aura son buste à l'académie où il sera mieux à son aise que chez vos faiseurs de dieux, chez vos déophages, qui se scandaliseroient à cette vue, sur-tout, si par un miracle sa statue animée alloit lâcher quelques épigrammes.

Il y a de beaux vers dans cette Ode que vous m'avez envoyée; quelques strophes sont fortes

& harmonieuſes ; il y en a quelques-unes d'entortillées que l'auteur pourroit facilement corriger. J'ai vu en paſſant un M. Delisle qui va en Ruſſie avec le prince de Ligne ; il m'a beaucoup parlé de Voltaire, qu'il prétend avoir aſſiſté *in articulo mortis*. J'aurois ſouhaité qu'il eût pu le reſſuſciter. Je crois l'avoir dit, & je crains d'avoir raiſon : *Le tombeau de Voltaire ſera celui des beaux-arts*. Il a fait la clôture du beau ſiècle de Louis XIV. Nous entrons dans le ſiècle des Pline, des Sénèque & des Quintilien. On quitte le monde avec moins de regret en temps de ſtérilité qu'en temps d'abondance : ce qui doit rendre nos derniers momens moins déſagréables, parce que nous ne ſommes plus attachés à ce dont il faudra nous ſéparer. Suivez donc mon conſeil, mon cher Anaxagoras, couronnez votre front de roſes, divertiſſez-vous & abandonnez-vous à votre deſtin ; je ſouhaite qu'il ſoit heureux & que votre ſanté ſe conſerve. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 16 août 1778.
(Anniverſaire de la bataille de Lignitz.)

SIRE,

LEs deux lettres du 22 & du 23 juillet (*a*) dont V. M. m'a honoré, ne me ſont parvenues qu'avant-hier, à trois ſemaines de date, & je ne perds pas un moment pour répondre aux queſtions que V. M. me fait l'honneur de m'adreſſer ſur le grand homme que nous avons perdu.

Je ne crois pas qu'il ait dit au maréchal de Richelieu le mot plaiſant qu'on lui attribue : *Ah ! frère Caïn, tu m'as tué.* Je l'ai vu très-aſſidument dans le cours de ſa maladie ; j'y ai trouvé pluſieurs fois le maréchal, & je n'ai pas entendu ce mot. Sa famille, & tous ſes amis n'en ont aucune connoiſſance. Il eſt vrai que le mot eſt plaiſant, qu'il reſſemble bien à ceux qu'il diſoit ſouvent, & que le maréchal reſſemble encore mieux à frère Caïn ; mais il y a apparence que ce mot a été fait par quelqu'un qui croyoit, ce qui n'eſt pas vrai, que le patriarche s'étoit empoiſonné avec de l'opium que lui avoit donné le maréchal ; il lui en avoit bien donné en effet, mais la bouteille fut

(*a*) Elles manquent.

caſſée par la faute des domeſtiques, ſans qu'il en eût pris une goutte.

Il eſt très-sûr que quelques jours avant ſa maladie, il prit beaucoup de café, pour travailler mieux à différentes choſes qu'il vouloit faire; les corrections de ſa tragédie étoient du nombre; il s'alluma le ſang, perdit le ſommeil, ſouffrit beaucoup de ſa ſtrangurie, & pour ſe calmer, ſe bourra d'opium qu'il envoya chercher chez l'apothicaire, & qui vraiſemblablement a achevé de le tuer.

Dans le temps où il eſt tombé malade, je ſais qu'il travailloit ſur les prophéties de Daniel; mais j'ignore où il en étoit. Je ſuis sûr auſſi qu'à la réquiſition de l'impératrice de Ruſſie, il avoit déjà commencé quelques pages de ſon hiſtoire.

Sa famille s'eſt accommodée avec un libraire étranger pour ſes manuſcrits; mais comme ils ſont encore ſous le ſcellé à Ferney, on ne ſait s'il y en a beaucoup: on en doute; car il faiſoit imprimer à meſure qu'il compoſoit; il aimoit à jouir, & ne mettoit rien à fonds perdu.

L'impératrice de Ruſſie vient d'acheter ſa bibliothèque qui eſt d'environ dix mille volumes, dont un grand nombre, dit-on, ont des notes de ſa main. Cette princeſſe ſe propoſe de mettre cette bibliothèque dans un petit temple qu'elle fera conſtruire exprès, & au milieu duquel elle fera conſtruire un monument en ſon honneur.

Ce monument, Sire, ne vaudra pas l'éloge que V. M. doit faire de ce grand homme. Cet éloge rappellera un beau vers de Voltaire :

Le grand Condé pleurant au vers du grand Corneille.

Cet éloge, Sire, ſera le ſignal de beaucoup d'autres, qui ne le vaudront pas, mais auxquels il ſervira de modèle ; & les gens-de-lettres apporteront après vous le denier de la veuve. L'académie françoiſe ne penſe point encore à lui choiſir un ſucceſſeur ; elle y eſt trop embarraſſée, elle tardera le plus qu'elle pourra ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que le ſucceſſeur de Voltaire ſera reçu par un prêtre, qui étoit directeur, lorſque ce grand homme eſt mort. Ses confrères ſuppléeront de leur mieux à ce que ce capelan ne dira pas. Pourquoi faut-il qu'ils aient la langue & les mains liées ? Nous voulons toujours lui faire un ſervice, & nous n'eſpérons guère de l'obtenir : chacun de nous peut dire, en parodiant un vers de l'opéra :

Ah ! j'attendrai long-temps, *la meſſe* eſt loin encore.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile artiſte de ce pays-ci, nommé Houdon, déja connu par pluſieurs beaux ouvrages, a fait en terre, en attendant le marbre, un magnifique buſte du patriarche, d'une reſſemblance parfaite. Il ſeroit digne d'être placé dans le cabinet de V. M., & donné par elle à l'académie de Berlin.

Voici quatre vers excellens qu'on a faits ſur lui :

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à ſa table Auguſte eût fait aſſeoir,
Nos Céſars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et monſieur de Beaumont lui refuſe une meſſe.

Ce monſieur de Beaumont eſt le digne archevêque fanatique, que Paris a le bonheur d'avoir.

Le déſir de répondre aux queſtions de V. M. m'a empêché, Sire, de lui parler en détail des vœux ardens que toute la France fait pour elle, de la gloire dont elle continue à ſe couvrir, de l'exemple qu'elle donne aux autres ſouverains, & de toutes les qualités ſublimes qu'elle a déployées depuis ſix mois, comme négociateur, comme guerrier & comme roi. Puiſſiez-vous donner encore long-temps de pareilles leçons aux *Céſars d'aujourd'hui*.

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CLXXVI.

Du Roi.

Sans date du jour, 1778.

VOici cet Éloge de Voltaire, moitié minuté dans les camps, moitié corrigé dans les quartiers d'hiver (*a*). Je crains bien que l'académie françoiſe n'en critique un peu le langage, mais le moyen de bien parler welche en Bohème? J'ai fait ce que j'ai pu, l'ouvrage n'eſt pas digne de celui qu'il doit célébrer; toutefois j'ai profité de la liberté de la plume pour faire déclamer en public à Berlin ce qu'à Paris on oſe à peine ſe dire à l'oreille. Voilà en quoi conſiſte tout le mérite de cet ouvrage. Votre Éloge de la Motte eſt ſans doute ſupérieur à mon griffonnage, ſi ce n'eſt que la matière que j'ai eu à traiter eſt plus abondante que la vôtre.

M. Rougemont doit déjà être payé juſqu'au dernier ſol des arrérages qu'il peut prétendre. Et pour la guerre que nous faiſons, je ne ſais encore trop que vous en dire : je me conſidère comme un inſtrument dans les mains de la fatalité, qui eſt employé dans l'enchaînement des cauſes, ſans que cet inſtrument ſache quel eſt le but & quel ſera le réſultat des opérations

(*a*) Il ſe trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, 1790.

qu'on lui fait faire. C'eſt un aveu ſincère que les politiques & les militaires font rarement ; mais très-conforme au tour des entrepriſes que tant d'hommes d'État ont hazardées avant moi, & dont l'hiſtoire nous narre le dénouement tout différent des projets qu'en avoient conçus les promoteurs. Quelque peſant que ce fardeau de la guerre ſoit pour ma vieilleſſe, je le porterai gaiement, pourvu que par mes travaux je conſolide la paix & la tranquillité de l'Allemagne pour l'avenir. Il faut oppoſer une digue aux principes tyranniques d'un gouvernement arbitraire, & réfréner une ambition démeſurée qui ne connoît de borne que celle d'une force aſſez puiſſante pour l'arrêter ; il faut donc nous battre. Combien & juſqu'à quand, c'eſt ce que le temps éclaircira. Ceci eſt une phraſe de gazetier, qui peut ſouvent s'appliquer à d'autres ſujets ; mais quoi qu'il en arrive, je prie Dieu qu'il vous ait, &c.

LETTRE CLXXVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 9 octobre 1778.

SIRE,

J'Ai reçu avec la plus vive reconnoiſſance, & pour la mémoire de mon illuſtre ami, & pour l'honneur des lettres, les expreſſions ſi douces & ſi conſolantes des ſentimens de V. M. pour

ce grand homme, & de ſon amour pour les talens & le génie. Je voudrois pouvoir faire lire à toute l'Europe littéraire ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet, & qui eſt ſi propre à encourager & à conſoler ceux qui cherchent comme elle, quoiqu'avec des talens bien inférieurs, à adoucir par la méditation & par l'étude les maux de la vie, les infirmités de la nature humaine, les traverſes cauſées par la perſécution & la calomnie. J'attends avec la plus vive impatience le monument immortel que V. M. ſe propoſe d'ériger à la gloire de celui que nous pleurons. L'académie françoiſe vient de lui rendre les honneurs qu'elle n'avoit encore rendus à perſonne. Sur la propoſition que je lui en ai faite, & qui a été acceptée de tous mes confrères avec acclamation, elle a propoſé l'Éloge de M. de Voltaire pour le ſujet du prix de poéſie qu'elle doit donner l'année prochaine; pour rendre ce prix plus conſidérable, j'ai prié l'académie d'accepter une ſomme de 600 livres qui doublera le prix, & qui eſt pour moi le denier de la veuve, & j'ai de plus donné à l'académie le buſte très-beau & très reſſemblant de M. de Voltaire, le ſeul que nous ayons encore dans notre ſalle d'aſſemblée; ce buſte à la vérité n'eſt qu'en terre, car je ne ſuis pas aſſez riche pour le donner en marbre; mais j'ai eu le plaiſir de le voir expoſé dans la ſalle d'aſſemblée à la ſéance publique du 25 août, & honoré des ap-

plaudiſſemens & des larmes de toute l'aſſemblée. Je lus à la même ſéance l'Éloge de Crébillon, où je trouvai pluſieurs occaſions de parler de ſon illuſtre vainqueur, en rendant d'ailleurs juſtice au vaincu. Le public me parut ſatisfait de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette ſéance, & j'eſpère que le prix propoſé aura l'approbation de V. M. Nous ne recevrons les pièces qu'au mois d'août de l'année prochaine, mais ces pièces, Sire, ne vaudront pas votre proſe.

Je fais des vœux, pour la fin de cette campagne, ſi fatigante, à ce qu'on m'écrit, pour V. M.; je fais plus de vœux encore pour voir finir cette guerre qu'il n'a pas tenu à elle d'éviter, & dont le motif la couvre de gloire. Puiſſe l'hiver prochain inſpirer à vos ennemis des diſpoſitions plus raiſonnables & plus pacifiques!

M. de Catt remettra à V. M. un Éloge de la Motte qu'on m'a demandé pour un journal, & qui contient, à ce que je crois, un jugement ſain ſur les ouvrages de cet auteur. Je ſerois très-flatté que ce petit morceau méritât le ſuffrage de V. M.

Elle a dû recevoir, ou elle recevra bientôt un ouvrage très-ſavant de médecine, que l'auteur, M. Barthès, m'a prié de mettre aux pieds de V. M., & de lui demander le titre d'académicien de Berlin, dont il eſt digne par ſes talens & par ſes travaux.

M. de Rougemont eſt en peine, ſi V. M.

a reçu la dernière lettre qu'il a eu l'honneur de lui écrire, & déſiroit que V. M. voulût bien l'honorer d'un mot de réponſe. C'eſt un homme fort honnête, fort attaché à V. M., & très-digne de ſes bontés.

Je n'entretiendrai pas V. M. de toutes les ſottiſes qui ſe font, & qui ſe diſent, & qui ſe liſent, ou ne ſe liſent pas, dans le ſéjour que j'habite. Je lui apprendrai ſeulement qu'il y a des hommes aſſez vils (& par malheur pour eux en aſſez grand nombre) pour jeter les hauts cris ſur le ſujet du prix que l'académie a propoſé ; que les curés de Paris ont voulu ſur cela préſenter requête au gouvernement, & que le gouvernement leur a impoſé ſilence.

Je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance & le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CLXXVIII.

Du Roi.

Sans date du jour, 1778.

Bien des hommes ont gagné des batailles & ont conquis des provinces, mais peu d'hommes ont écrit un ouvrage auſſi parfait que l'avant-propos de l'Encyclopédie ; & comme c'eſt une choſe rare que d'apprécier toutes les connoiſſances humaines, & que c'eſt une choſe plus commune de mettre en fuite des gens qui ont

déjà peur, je crois qu'en peſant les voix, les travaux du philoſophe ſeroient jugés ſupérieurs à ceux du militaire, ſi nous enviſageons ces choſes du côté de l'utilité : des connoiſſances bien détaillées & appréciées ſe conſervent pour toujours, les livres les tranſmettent à la poſtérité la plus reculée ; au-lieu que les ſuccès paſſagers d'une guerre qui n'intéreſſe que quelques peuples dans un petit coin de l'Europe, s'oublient auſſi-tôt qu'ils ſont paſſés. Et voilà pour le philoſophe & pour le guerrier.

J'en viens préſentement aux nerfs, & pour qu'on juge par comparaiſon des miens & des vôtres, je propoſe que quelqu'habile chirurgien nous diſſèque tous deux ; mais attendons, & avec un peu de patience, ces meſſieurs pourront differter profondément ſur les nerfs du philoſophe François & du ſoldat Tudeſque. Je prévois qu'ils diront que les nerfs les plus fins, les plus faciles à ébranler, ſont des tempéramens foibles & des eſprits déliés, & que les nerfs plus robuſtes ne conviennent qu'aux porte-faix, aux gladiateurs & aux manans. Conſolez-vous donc, mon cher Anaxagoras, de votre petite ſanté, la meilleure portion vous eſt échue ; car les avantages de l'eſprit ſont en tout ſens préférables aux avantages du corps ; il ne vous reſte qu'à faire un généreux effort pour bannir de vos idées toutes les ſenſations triſtes qui l'offuſquent. Quand même on perdroit ce premier feu de la

jeuneſſe ſouvent impétueux, il faut conſerver précieuſement un certain fonds de gaieté, qui joint à l'eſpérance, nous ſert à ſupporter le fardeau de la vie.

Si des têtes tonſurées & mitrées font de nouveaux efforts pour étendre leur tyrannie ſur les eſprits, vous avez les armes du ridicule, & les traits de la ſatyre acérés par la gaieté, renverſeront le pontife & l'idole du fanatiſme du même coup. Vos ennemis les cagots veulent que les philoſophes pleurent; riez, & vous les confondrez. Si vous voulez m'enrôler parmi vos troupes légères, je vous offre mes très-humbles ſervices; j'attaquerai gaiement la Sorbonne raſſemblée en corps, votre Beaumont archevêque par la colère de Dieu, votre Braſchi au Monte-Cavallo, & mieux encore ſi les intérêts de l'aſſociation militaire l'exigent. Voilà tout ce qui dépend de moi; & comme nos armes ſont des plumes, & que dans nos contrées perſonne ne nous empêche de les manier, que de plus les preſſes gémiſſent pour ceux qui les occupent, vous n'avez qu'à m'aſſigner ma tâche & je m'efforcerai de la remplir.

Ce que vous m'apprenez au ſujet de l'indigne traitement que vos moines ont fait au cadavre de Voltaire, m'excite à le venger de ces ſcélérats, qui oſent exercer leur vengeance impuiſſante ſur les reſtes éteints du plus beau génie que la France ait produit. Je vous prie de m'envoyer

voyer le buſte de cet homme rare & unique ; je placerai ſon effigie dans notre ſanctuaire des ſciences, où il pourra reſter à demeure ; au-lieu que ſi on le mettoit dans une égliſe, ſon ombre en ſeroit indignée, ſans compter les haſards que cette ſtatue auroit à courir après ma mort, où peut-être le faux zèle porteroit quelque prêtre, dans la rage de ſon fanatiſme, à mutiler ou à briſer le ſimulacre de l'apôtre de la tolérance.

Je retourne maintenant au commencement de votre lettre, où il étoit queſtion de nos nerfs, pour vous apprendre que j'ai eu la goutte quatre ſemaines de ſuite, que j'ai beaucoup ſouffert, & qu'à force de régime j'ai chaſſé le maraſme & la maladie : mes doigts ne ſont point engourdis, & s'il eſt queſtion de prêtres, je répandrai avec mon encre ſur eux les flots de ma bile & de mon fiel hérétique. Allons, mon cher Anaxagoras, recueillez vos forces, ranimez ou reſſuſcitez votre belle humeur. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXIX.

Du Roi.

Sans date du jour, 1778.

POur que vous ne croyiez pas qu'après la mort de notre patriarche, perſonne ne travaille plus à la vigne du Seigneur, j'accompagne cette lettre d'une production des frères de la Baltique, qui aſſemblent autant de pierres qu'ils peuvent pour en lapider leur ennemi. Ce commentaire eſt fait ſelon les principes de Huet, de Calmet, de Labadie, & de tant d'autres ſongecreux, dont l'imagination égarée leur a fait trouver dans de certains livres ce qui n'y a jamais été. L'autre ouvrage développe le fondement des liens de la ſociété & de certains devoirs de ceux qui vivent & qui ſont réunis par le pacte ſocial. Tout cela ne fait pas grande ſenſation; mais ſi de mille perſonnes on en convertit une, l'auteur a de quoi s'applaudir, & il peut ſe flatter de n'avoir pas perdu ſon temps. Le buſte de Voltaire dont vous me parlez, me donne grande envie de l'acheter, n'étoit que la guerre coûteuſe dont à peine nous ſortons, nous a mis à ſec pour un temps; ce ſera une affaire pour l'année prochaine, où les plumes commenceront à nous revenir. Vous ſavez le proverbe :

Point d'argent, point de ſuiſſe; point d'argent, point de buſte.

J'apprends par votre lettre que vous avez été à la campagne pour vous diſtraire de vos laborieux travaux. C'eſt bien fait, car il faut donner quelque relâche à l'eſprit; s'il étoit toujours tendu, il ſe relâcheroit tout-à-fait. Vous me faites en même temps entrevoir en perſpective l'eſpérance de revoir Protagoras dans ces lieux. Je voudrois que vous euſſiez la flèche d'Abaris ou le char d'Élie pour vous tranſporter plus vîte & plus commodément. Si Voltaire vous a légué ſon cheval Pégaſe, cette voiture ſeroit la plus commode de toutes. Auſſi dirai-je à nos aſtronomes de braquer toutes leurs lunettes vers l'éther, pour m'avertir de votre venue. Toutefois je dois ajouter que ſi ce voyage ſe diffère trop, il ſe pourroit que vous ne me retrouvaſſiez plus: je ſuis vieux, caſſé & affoibli, la mort n'a pas beſoin de ſa faulx pour trancher la trame de mes jours, c'eſt un fil d'araignée qu'on peut détruire ſans effort. Mais cela ne m'embarraſſe pas, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous, la génération qui nous ſuit, & toute la poſtérité, *& circulus circulorum*, fera le même chemin que nos prédéceſſeurs nous ont enſeigné, en le frayant les premiers.

Quant à la politique des États, elle me paroît avoir quelqu'affinité avec la religion; l'une a ſes ſchiſmes comme l'autre; il y a des

momens où les ſectateurs d'Ali l'emportent ſur ceux d'Omar : ce qui eſt le plus vrai prévaut à la longue, l'évidence des véritables intérêts des États l'emporte ſur les illuſions paſſagères. Ce qui caractériſe la vérité, a quelque choſe de ſi ſimple & de ſi palpable, que pourvu qu'on n'ait pas l'eſprit naturellement ou louche ou faux, il faut y adhérer ; tout le monde eſt obligé de convenir que deux fois deux font quatre, perſonne ne s'aviſe de diſputer que les angles d'un triangle rectangle ſoient égaux à deux droits ; il en eſt de même de bien des choſes dans la politique, qui peuvent ſe prouver avec une certitude approchante de celle des géomètres ; il dépend alors du temps & des circonſtances que telle idée frappe plus dans un moment que dans l'autre, ſur-tout quand de certains préjugés n'offuſquent plus les yeux de certaines perſonnes qui ſervent de cheville ouvrière à l'Europe. Voilà un beau galimatias politico-algébrique. Vous ſentirez par-là que je commence à radoter. Venez donc vîte, ou je ne ſerai plus au logis. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXX.

Du Roi.

Ce 29 janvier 1779.

MOi qui n'arrange que des mots, j'ai été fort étonné qu'un philoſophe qui ne s'occupe que des choſes, veuille que je lui envoie des ſyllabes meſurées à la toiſe & peut-être même mal meſurées. Malebranche mépriſoit la poéſie, Newton, je crois, en tenoit aſſez peu compte, & Copernic faiſoit plus de cas des éphémérides de Ptolomée que de l'Iliade & de l'Énéide. Quelle impreſſion des fictions peuvent-elles faire ſur un eſprit amoureux de vérités? Mais cet eſprit ne peut pas toujours être tendu, il faut du relâche après de grands efforts, & puis quand on a fait quelque ſéjour à Ferney, on peut ſe réconcilier avec la poéſie. Voilà comme j'ai raiſonné; enſuite les réflexions ſont ſurvenues, je me ſuis dit: Si tu faiſois des vers comme ceux de Voltaire, tu pourrois les envoyer hardiment, fût-ce même à Diagoras; mais les tiens ſont des avortons d'une imagination foible & d'un ignorant dans la langue des Welches. Je me ſuis arrêté, j'ai été indécis ou même découragé; un moment après j'ai réfléchi ſur la façon dont on en uſe avec ceux qui jouent ce qu'on appelle de grands

rôles, & je me ſuis dit : On nous traite comme des enfans, quand nous balbutions à peine ; on nous dit que nous haranguons comme Cicéron ; s'il nous arrive d'ajuſter une rime au bout de quelques mots, on eſt étonné de l'étendue de notre génie, & quand nous marchons lourdement, on nous compare à des danſeurs de corde. Vas donc, Épître Chinoiſe (*a*), trouver Diagoras, recueillir des éloges pour ton auteur. Sur cela l'Épître part & vous ſera remiſe. Je m'attends que vous en jugerez, comme défunt l'abbé Trublet d'un ſermon ſur lequel on lui demandoit ſon ſentiment : Il n'y a pas-là, dit-il, un ſeul mot de géométrie. Après tout, ſi ces vers vous ennuient, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même, vous avez voulu les avoir. Ce qui m'étonne encore plus, c'eſt la propoſition que vous me faites de mettre certain rêve en vers. Cela ſeroit fort difficile, & comme ce n'eſt qu'une ſaillie d'imagination, il ſeroit à craindre que les vers ne conſervaſſent pas la même rapidité que la proſe. La rime eſt une terrible choſe, & les meilleurs poëtes ſont obligés de recourir à des chevilles & à des longueurs qu'ils déguiſent le mieux qu'ils peuvent, mais qui ne laiſſent pas de rendre l'ouvrage plus traînant qu'il ne ſeroit en proſe.

(*a*) Ce ſont les Vers de l'Empereur de la Chine, ſur ſon Poëme de la Ville de Mouckden, &c. : ils ſe trouvent ci-devant tome VIII, page 107.

J'apprends d'ailleurs qu'on fait à préſent à Paris des tragédies non rimées, & que l'on eſt ſur le point de proſcrire la poéſie; je crois donc qu'il vaudroit mieux mettre mes vers en proſe que ma proſe en vers, à moins que par un édit de vos nouveaux miniſtres, on ne conſerve à la poéſie ſon ancien droit de bourgeoiſie.

Je ſuppoſe que vous aurez reçu à préſent un fatras d'ergotage métaphyſique qui ne dit pas grand'choſe. Mais que peut-on ſavoir d'une ſcience dont des mots vagues & inintelligibles ſervent d'interprètes? C'eſt bien de la métaphyſique dont on peut dire qu'elle a créé des monſtres pour les combattre. Après tout, les différentes explications des énigmes de la nature n'altèrent en rien mais le bonheur, & les choſes continuent d'aller leur train accoutumé. Vous me parlez des lunettes d'approche de *** ; j'en crois le calcul admirable; mais le fait eſt que j'ai voulu m'en ſervir & que je n'ai rien vu.

Je juge par le ſtyle de votre lettre que votre ſanté ſe rétablit & que le voyage ne vous a pas été inutile. Continuez à vous bien porter, & ſoyez perſuadé de la part que j'y prends comme à tout ce qui vous regarde. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 avril 1779.

SIRE,

MOnſieur le baron de Goltz a bien voulu ſe charger de faire parvenir à V. M. le foible monument que je viens d'ériger à la mémoire du vertueux & reſpectable milord Maréchal. Je ſerois bien flatté que cet Éloge pût obtenir le ſuffrage de V. M.; j'ai tâché d'y peindre avec vérité le digne milord qui en étoit l'objet, & j'aurai du moins la ſatisfaction, ſi je n'ai pas réuſſi, d'avoir exprimé dans cet Éloge les ſentimens de reſpect & d'admiration dont je ſuis pénétré depuis ſi long-temps pour le héros philoſophe qui honoroit de ſon amitié ce véritable ſage.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu le volume de mes Éloges académiques, que j'ai adreſſé il y a trois mois à M. de Catt; je n'ai point eu de nouvelles de ſon arrivée, quoique je n'aie pas perdu un moment pour envoyer ce volume à V. M., auſſi-tôt qu'il a paru. J'ai tâché, Sire, dans ces Éloges, de peindre & d'apprécier de mon mieux les talens des hommes dont j'avois à parler, & d'y mettre le plus de variété qu'il m'a été poſſible, relativement à leur génie &

à leur caractère. Cet ouvrage a été reçu assez favorablement, mais les autres suffrages ne sont rien pour moi, si je n'ai pas le bonheur d'obtenir celui de V. M.

En lui envoyant l'Éloge de milord Maréchal, j'ai eu l'honneur de lui écrire un mot, dans un moment où attaqué d'un accès de fièvre, je pouvois à peine tenir la plume. Je suis mieux en ce moment, quoique foible; depuis long-temps j'aspire au moment où je pourrai avoir l'honneur de faire compliment à V. M. sur la conclusion de la paix. Depuis long-temps les nouvelles publiques assurent que cette grande affaire va se terminer, & cependant elle ne paroît point encore finie; mais d'après tout ce que j'entends dire, je la crois assez avancée pour ne point douter en ce moment que l'Allemagne ne jouisse enfin bientôt d'un si grand bonheur. Elle en aura, Sire, toute l'obligation à V. M., qui se couvre en ce moment de gloire plus que jamais. Quelle vie, & quel règne! dit en ce moment toute l'Europe d'une voix unanime; jamais plus belle pièce n'eut un plus beau cinquième acte; puisse ce cinquième acte durer encore bien des années! Je l'espère, Sire, autant que je le désire, pour le bien de l'Europe, l'exemple des autres souverains, le bonheur de l'Allemagne, & enfin pour l'honneur de la philosophie & des lettres. Elles ont besoin plus que jamais d'avoir un chef & un protec-

teur tel que vous. Elles n'en ont point d'autres à eſpérer ; mais vivez, Sire, & vous leur ſuffirez.

V. M. a fait aux mânes de Voltaire un honneur qui efface tout celui qu'ils ont reçu. Je prends la liberté de lui envoyer un petit diſcours que j'ai prononcé à l'académie le jour de la réception de ſon ſucceſſeur. V. M. verra bien qu'à la fin de la page 10 j'ai voulu indiquer, mais à mots couverts, & qui ont été bien entendus par l'auditoire, le refus qu'on a fait à Voltaire & à Molière de les enterrer l'un & l'autre dans ce que nous appellons *terre-ſainte*, quoiqu'on ait fini par leur accorder cet honneur, mais à la vérité d'aſſez mauvaiſe grâce.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile ſculpteur de l'académie, nommé Houdon, a fait un buſte de Voltaire qui eſt d'une reſſemblance & d'une exécution parfaites. Si V. M. déſiroit de l'avoir, je la prie de me donner ſes ordres ſur cet objet, & je me ferois un devoir de les exécuter avec autant de zèle que de promptitude.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'aſſurance des ſentimens vrais & profonds que j'ai voués pour toute ma vie à V. M., de la vive reconnoiſſance que je lui dois, de l'admiration dont je ſuis pénétré pour elle, & de la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

LETTRE CLXXXII.

Du Roi.

Ce 6 juin 1779.

J'Ai reçu deux de vos lettres avec l'éloge de quelques académiciens, & le petit ouvrage que vous avez conſacré à la mémoire de milord Maréchal, dont je vous remercie. Je n'ai pas eu le temps de tout lire, parce que je ne fais que d'arriver. Mon eſprit, encore tout ſouillé d'une bourbe mêlée de politique & de finance, doit ſe purifier par une ablution légale dans les eaux d'Hippocrène, avant de ſe préſenter à la cour d'Apollon devant les neuf Muſes, & avant de méditer des ouvrages comme les vôtres. Donnez-moi ce petit délai & j'entrerai alors en matière plus que je ne le puis à préſent. Mon pauvre cerveau a été agité par des tempêtes pendant quatorze mois, les traces des arts effacées, les idées bouleverſées par la multitude d'arrangemens, de ſpéculations, de négociations & d'affaires de toute nature dont il falloit de néceſſité m'occuper. Le fougueux Autan & l'impétueux Borée ont été calmés par un coup de trident du Neptune François & de ſon ſage miniſtère; mais ſi les flots de mon eſprit longtemps agités n'ont plus des vagues ſoulevées juſqu'au ciel, la ſurface des eaux eſt encore

ridée, juſqu'à ce qu'un calme parfait en arrête le mouvement. Voilà du poétique qui vaudroit mieux dans une ode que dans une lettre. Je ne ſaurois qu'y faire, mon cher géomètre; vous ſerez obligé d'avaler cette comparaiſon uſée, parce que je ne ſaurois en ce moment y rien ſubſtituer de mieux. Je deviens ſi vieux & ſi uſé, que je ne ſuis plus bon à quoi que ce ſoit. Tout le monde n'eſt ni Fontenelle, ni Voltaire, ni le bon défunt milord, qui conſervoient la force & la vivacité d'eſprit dans un âge plus avancé que celui des Condé & des Marlborough, qui radotoient aux bords du tombeau. Je radoterai bientôt comme eux, & comme Swift que ſes domeſtiques montroient pour de l'argent. Et Dom Joſeph dira, il l'a bien mérité. Et toujours du Joſeph, & encore du Joſeph à un géomètre qui ſe ſoucie auſſi peu des inſectes qui ſe déchirent ſur ce ridicule globe, que nous autres imbécilles de la cinquième lune de Saturne; mais je voulois vous dire encore un mot du buſte de Voltaire. Comment de Saturne viendrai-je à lui? quelle tranſition me menera de l'un à l'autre? Je n'en ſais, ma foi, rien, & j'écris au ſecrétaire de l'académie françoiſe, qui avec quelque puriſte, quelque ſucceſſeur de l'abbé d'Olivet dira: Cet homme ne ſait pas écrire, Bouhours l'avoit bien dit, l'atmoſphère de l'eſprit s'étend de la Garonne juſqu'à la Moſelle, au-delà point de ſens commun. Enfin pour aujourd'hui je ſubis

condamnation, je ne m'en relève pas, c'eſt au temps à me remettre dans mon aſſiette naturelle, s'il en peut venir à bout, & à vous à me regarder avec des yeux d'indulgence, & à me venir voir ſi cela peut vous convenir.

Sur ce, &c.

LETTRE CLXXXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 2 juillet 1779.

SIRE,

LOrſque j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à V. M., la paix qu'elle vient de donner avec tant de gloire à l'Allemagne étoit près de ſe conclure, & je crus dès ce moment pouvoir témoigner à V. M. toute la joie que je reſſentois d'un événement tout-à-la-fois ſi heureux pour l'Europe, ſi précieux à ſes peuples, & ſi honorable pour elle. Je prends la liberté de lui renouveller aujourd'hui l'expreſſion des mêmes ſentimens, & d'une admiration que j'ai le bonheur de partager aujourd'hui avec tous ceux qui entendent prononcer le nom de V. M. Cette admiration, Sire, eſt auſſi univerſelle que juſte, & jamais peut-être aucun monarque n'a été plus généralement l'objet de la vénération publique, que ne l'eſt en ce moment V. M. La France eſt peut-être de toutes

les nations celle qui en donneroit à V. M. les témoignages les plus vifs, tant l'enthouſiaſme que vous y excitez, eſt prodigieux & univerſel. On a dit, je ne ſais pas pourquoi, que V. M. viendroit faire un tour à Paris. Elle y recevroit, j'oſe le dire, les honneurs du triomphe le plus complet dont elle ait jamais joui, & j'aurois le bonheur d'en être témoin avant de quitter ce triſte monde, qui dans cette circonſtance me paroîtroit à bien juſte titre le meilleur des mondes poſſibles. Mais je crains bien, Sire, qu'il ne me faille renoncer à ce doux eſpoir, ou plutôt à cette douce chimère, comme je ſuis obligé de renoncer, au moins pour cette année, au déſir que j'avois d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les ſentimens de reſpect & d'admiration dont je ſuis depuis ſi long-temps pénétré pour elle. La foibleſſe de ma ſanté, qui devient plus grande de jour en jour, & qui ne me permet preſque plus aucun travail d'eſprit, & encore moins aucune fatigue de corps, me prive de cette ſatisfaction ſi chère à mon cœur. Je m'en conſole, Sire, autant qu'il eſt poſſible, en m'entretenant avec tout ce que je vois, de la gloire de V. M., en me rappellant ſans ceſſe avec la plus vive reconnoiſſance les bontés dont elle m'honore depuis ſi long-temps, & ſur-tout en apprenant que ſa ſanté eſt meilleure que jamais, & promet en-

core long-temps à l'Europe l'exemple de ſa vie, de ſa gloire, de ſon génie & de ſes vertus.

Je n'oſe prier V. M. d'interrompre quelques momens ſes précieuſes occupations pour jeter les yeux ſur le volume d'éloges académiques que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle y verra du moins, ſi elle daigne l'ouvrir, les témoignages les plus ſincères de la reconnoiſſance & de la vénération que je lui dois. Je ne ſais par quelle fatalité elle a reçu ce volume ſi tard. J'ai eu l'honneur de le lui envoyer au moment même de l'impreſſion ; il eſt reſté contre mon eſpérance trois mois entiers à Berlin, & n'a été remis à V. M. qu'au moment de ſon arrivée. C'eſt trop tard pour ce que je lui dois, mais c'eſt peut-être encore trop tôt pour mon intérêt, & pour le jugement qu'elle portera de cette rapſodie, ſi elle daigne un moment s'en occuper.

V. M. ſait peut-être que l'académie françoiſe a propoſé l'éloge de Voltaire pour le ſujet du prix de poéſie, & que j'ai eu le bonheur de rendre hommage en cette occaſion à la mémoire de mon ami, en augmentant ce prix du double. Nous allons lire & juger les pièces du concours ; puiſſent-elles être dignes du ſujet ! Il ne nous reſteroit plus, Sire, qu'un éloge à propoſer après celui-là ; je le laiſſe à deviner à V. M., & je voudrois bien que les circonſtances nous permiſſent d'offrir à nos

poëtes un ſi beau ſujet d'exercer leurs talens.

V. M. me fait l'honneur de me parler du buſte de Voltaire. Ce buſte, Sire, eſt très-reſſemblant, fait par un ſculpteur très-habile, & digne d'orner le cabinet de V. M. & même la ſalle de ſon académie. Si V. M. a quelques ordres à me donner à ce ſujet, je les exécuterai avec autant de zèle que de plaiſir.

Nous ne ſommes pas, Sire, auſſi heureux que V. M., de jouir des douceurs de la paix; nous nous contentons de la déſirer & de l'attendre. Puiſſe-t-elle bientôt ſe rendre à nos vœux!

Je finis en demandant pardon à V. M. de l'avoir ennuyée ſi long-temps de mon verbiage, en lui renouvellant tous les vœux que je fais pour ſon bonheur, pour ſa gloire & pour ſa conſervation, & en mettant à ſes pieds tous les ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance, & de vénération tendre & profonde, avec leſquels je ſerai juſqu'au dernier jour de ma vie, &c.

LETTRE CLXXXIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 19 ſeptembre 1779.

SIRE,

J'Arrive de la campagne, où j'ai été paſſer environ trois ſemaines pour me repoſer d'un travail un peu forcé, que les circonſtances où

je

je me ſuis trouvé m'avoient obligé de faire ; & je n'ai rien de plus preſſé en arrivant que de répondre à la lettre pleine de bonté dont V. M. m'a honoré, & dont je lui rends les plus humbles & les plus tendres actions de grâces. Je ſuis en même temps, Sire, & aſſez bon François, & aſſez ſincérement attaché à V. M., pour voir avec le plus grand plaiſir les ſentimens où elle eſt par rapport à notre miniſtère, & l'union qui paroît s'établir entre les deux cours. J'ai toujours penſé que l'alliance de la France avec V. M. étoit l'état naturel de l'une & de l'autre puiſſances, qu'elle n'avoit été pendant quelque temps interrompue que par la haine d'une femme qui vouloit ſe venger du juſte mépris de V. M. pour elle : & par l'ambition d'un prêtre bel-eſprit qui vouloit être cardinal ; & je vois avec grande joie qu'enfin la France peut dire comme Roxane :

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Les François, Sire, ne peuvent pas être vos ennemis, comme vous ne voulez pas être le leur. Indépendamment des intérêts politiques, l'admiration & le reſpect dont toute la nation eſt pénétrée pour V. M. eſt à un degré inexprimable, & on ne tarit point, Sire, ſur les éloges qui ſont dûs à la conduite ſi ferme, ſi noble, ſi courageuſe que V. M. vient de tenir dans l'affaire importante qui agitoit l'Al-

lemagne. J'en ai déja tant parlé à V. M., que je crains en me répétant de paroître adulateur ; mais, Sire, on n'a point d'adulation à ſe reprocher, quand on eſt l'écho de la voix publique ; & jamais elle n'a été ſi unanime & ſi énergique qu'elle l'eſt en ce moment ſur V. M. Quelle ſatisfaction n'aurois-je pas eue à lui exprimer moi-même tous ces ſentimens, ſi ma frêle machine m'avoit permis de m'expoſer aux fatigues d'un long & pénible voyage ? Jamais, Sire, je n'ai éprouvé un plus grand déſir d'aller me mettre aux pieds de V. M. ; mais j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver juſqu'à elle. Je ne puis cependant renoncer encore totalement à l'eſpérance de la voir & de l'entendre, & ſi dans l'état de foibleſſe où je ſuis, je trouvois quelque moment lucide, j'en profiterois à l'inſtant pour ſatisfaire mon cœur.

Nous venons, Sire, de donner à l'académie françoiſe le prix que nous avions propoſé pour l'éloge de Voltaire, & que j'avois augmenté de 600 livres, pour honorer par le denier de la veuve la mémoire de mon illuſtre ami. La pièce de vers qui a remporté le prix eſt pleine de très-belles choſes ; l'auteur n'a pas voulu ſe nommer, & il a cédé la médaille à la pièce qui a eu l'*acceſſit*, & qui a beaucoup de mérite auſſi. On croit que cet anonyme eſt M. de La Harpe.

L'académie françoiſe poſſède, Sire, le buſte de Voltaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler. C'eſt moi qui le lui ai donné ; mais comme je ne ſuis pas riche, je n'ai pu le donner qu'en terre cuite. V. M. l'aura en marbre quand elle le voudra ; le buſte eſt de mille écus ; elle pourra, ſi elle veut, me donner ſes ordres à ce ſujet ; ils ſeront promptement exécutés. Elle pourroit même en faire deux, un pour elle, & un pour l'académie de Berlin, qui recevroit sûrement ce buſte avec tous les ſentimens dûs au donateur & à l'original. J'oubliois de dire à V. M. que ce buſte eſt de deux manières, toutes deux très-reſſemblantes, l'une à l'antique avec la tête nue, l'autre avec la perruque, ce qui n'eſt pas ſi pittoreſque, mais en même temps aide à la reſſemblance parfaite ; & c'eſt de cette dernière manière que je l'ai donné à l'académie.

Vous n'avez que trop raiſon, Sire, ſur la décadence où tout eſt tombé, & ſur le grand vide que laiſſe la mort de Voltaire ; mais tel eſt le ſort des choſes humaines. Quand même notre littérature ſe remonteroit, je doute qu'elle puiſſe de long-temps produire un homme auſſi rare, & qui réuniſſe tant de talens à un ſi haut degré. Tant que Fréderic vivra, l'Europe pourra ſe conſoler d'avoir encore un grand homme. Vivez donc, Sire, jouiſſez long-temps de votre gloire, de l'admiration de

l'Europe, & de la bénédiction de l'Allemagne.

Je ſuis avec la plus tendre vénération & la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE CLXXXV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 19 novembre 1779.

SIRE,

J'Ai été pendant quelques ſemaines dans la plus affligeante inquiétude de ne point recevoir de lettre de V. M. Pourquoi n'oſerois-je pas lui avouer ce ſentiment, dont le principe au moins ne ſauroit lui déplaire, puiſqu'il n'eſt dicté que par ma tendre vénération pour elle? Je ſavois par M. le baron de Goltz que V. M. ſe portoit bien, & je m'affligeois de ſon long ſilence. Ce n'eſt pas, Sire, que je ne ſache très-bien que V. M. a beaucoup mieux à faire que de répondre aux rapſodies que je lui envoie; mais vos bontés, Sire, ſi accumulées ſur moi à tous égards, m'ont un peu *gâté*, permettez-moi cette expreſſion, & je ne puis plus me paſſer de recevoir au moins de temps en temps quelques lignes conſolantes, ſignées Frédéric. Enfin j'ai été bien agréablement tiré de mon inquiétude en recevant il y a quelques jours la charmante lettre de V. M. en date du 7 octobre. Elle ne m'eſt arrivée qu'à plus de cinq

ſemaines de date, parce que le paquet auquel elle étoit jointe, n'a pas ſans doute été expédié par la poſte ordinaire. Je vous dois, Sire, les plus vives actions de grâces, & de cette lettre, & de ce paquet précieux à tous égards, tant par les choſes qu'il contient, que par la main reſpectable & chère qui m'a fait l'honneur de me l'envoyer. Je n'ai pas perdu un moment, Sire, pour lire & relire les deux excellens ouvrages que ce paquet renfermoit. Rien n'eſt à la fois plus piquant, plus philoſophique, & plus gai, que le *Commentaire théologique & apoſtolique ſur la ſacrée Prophétie de Barbe-Bleue* (*a*). Quand V. M. auroit paſſé ſa vie à lire Dom Calmet, & les autres abſurdes ſcoliaſtes, elle ne pourroit tourner plus finement & plus utilement pour la raiſon tant de ſottiſes en ridicule. Je ſuis vraiment affligé que cette excellente plaiſanterie philoſophique ne ſoit pas plus répandue à Paris, pour couvrir nos illuminés & nos fanatiques de toute l'ignominie dont ils ſont dignes. Je me promets bien au moins de la communiquer à tous nos ſages, & à ceux même qui ne le ſont pas. V. M. devroit bien, par charité *chrétienne*, & ſur-tout *apoſtolique*, en envoyer un exemplaire à cet évêque du Puy, qu'elle a fait ſi bien parler. L'adreſſe de ce

(*a*) Il ſe trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo. 1790.

savant & éloquent prélat n'eſt plus au Puy, mais à Vienne en Dauphiné, dont on l'a fait archevêque, pour le récompenſer de ſes belles écritures en faveur de l'*Infâme*. Le Commentaire ſur Barbe-Bleue devroit lui valoir l'archevêché de Paris, ſi par la grâce de Dieu le ſiège étoit vacant. Mais nous avons bien l'air de conſerver encore long-temps Chriſtophe de Beaumont, pour la gloire divine & l'édification de l'Égliſe.

Je ne finirois point, Sire, ſur le plaiſir que m'a fait cette excellente plaiſanterie, ſi je n'avois encore à parler à V. M. du ſecond ouvrage que j'ai reçu en même temps, de ſes excellentes *Lettres ſur l'amour de la Patrie*, qui dans leur genre ne méritent pas moins d'éloges que le Commentaire, mais des éloges d'une eſpèce bien différente. C'eſt un traité de morale patriotique, plein de ſenſibilité, d'éloquence, & d'une raiſon profonde, tel que Cicéron l'auroit pu faire. On ne peut rien dire ſur cette intéreſſante matière de plus touchant à la fois & de plus ſolide. Ce livre ſeroit digne d'être mis entre les mains de la jeuneſſe, pour ſervir de baſe à une excellente éducation morale, & je ne ſaurois trop inviter V. M. à fait entrer cette lecture parmi les livres deſtinés à inſtruire les jeunes étudians de ſes États, dans toutes les provinces & dans tous les ordres. Rien ne me paroît plus propre à faire de ces jeunes gens

des citoyens zélés & vertueux. Voilà le vrai *catéchiſme* qu'on devroit leur enſeigner (*a*).

Je ſuis pourtant affligé, Sire, & j'oſe eſpérer que V. M. me permettra de lui ouvrir mon cœur à ce ſujet, que dans un livre où elle recommande l'amour ſi juſte & ſi naturel de la patrie, elle paroiſſe avoir voulu combattre ce qu'elle appelle les *encyclopédiſtes* Je ne me rappelle point, Sire, qu'en aucun endroit de ce vaſte dictionnaire, on ait eu en même temps la ſottiſe & l'audace de combattre l'amour de la patrie; il eſt bien ſûr au moins que je ne l'aurois pas ſouffert, tout le temps que j'ai été à la tête de cet ouvrage. Il ſe peut que quelque prétendu *philoſophe* (car bien des faquins uſurpent aujourd'hui ce nom) ait imprimé dans une brochure ignorée des ſottiſes abſurdes contre le patriotiſme; mais croyez, Sire, que tous les philoſophes vraiment dignes de ce nom déſavoueroient cette brochure, s'ils la connoiſſoient, ou plutôt ſe rendroient aſſez de juſtice pour ne daigner pas même ſe juſtifier d'une imputation ſi injuſte. Je ne ſaurois trop, Sire, le répéter à V. M., ce ne ſont point les philoſophes, ce ſont les prêtres qui ſont les vrais ennemis de la patrie, des loix, du bon ordre & de l'autorité légitime. Je ne ſerois pas em-

(*a*) On trouve cet ouvrage dans la collection des *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo. 1790.

barraſſé de le démontrer, ſi j'avois trente ans de moins ; mais j'en ai ſoixante & deux, & il faut finir en paix, ſi je puis, le peu de jours qui me reſtent à vivre. Je voudrois ſur-tout, Sire, ne point finir ces triſtes jours, ſans aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. le tendre & reſpectueux hommage que je lui dois à tant de titres. Quoique ma ſanté s'affoibliſſe de jour en jour, quoique ma tête ne ſoit preſque plus capable de rien, quoique je dorme & digère aſſez mal, je ne puis renoncer tout-à-fait à la douce eſpérance d'entendre encore V. M., comme ces dévots qui ſe flattent d'entrer un jour en paradis pour y voir Dieu face à face. Que ce Dieu me donne ou me rende un peu de force, & j'en profiterai avec l'ardeur d'un *bienheureux* pour renouveller à V. M. les expreſſions les plus vives de tous les ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance, & de vénération tendre & profonde, avec leſquels je ſerai juſqu'au dernier ſoupir, &c.

LETTRE CLXXXVI.

Du Roi.

Ce 3 décembre 1779.

J'Étois dans quelqu'inquiétude ſur le ſort de mes lettres & du paquet qui les accompagnoit ; je ſoupçonnois les poſtes d'infidélité, je pouſ-

ſois même le ſoupçon juſqu'à croire qu'on ne vous avoit rendu ni ma lettre ni les exemplaires, parce qu'on y avoit trouvé des aſſertions choquant les oreilles pieuſes & ſentant l'héréſie. Je craignois même que ces niaiſeries, dénoncées à M. l'archevêque de Paris, n'attiraſſent l'excommunication majeure ſur un pauvre hérétique, auteur de cette œuvre pieuſe Enfin votre lettre arrive, & mes inquiétudes diſparoiſſent. Vous portez un jugement trop favorable de ces foibles productions. Que peut-il ſortir de bon de la cervelle d'un vieillard ignorant & qui a ſervi de jouet toute ſa vie aux caprices de la fortune, auquel l'action enlève le temps qu'il pourroit employer à méditer, qui perd chaque jour de ſes ſens & de ſa mémoire, & qui ira joindre dans peu milord Maréchal, Voltaire, Algarotti ? C'eſt dans l'âge où l'homme a toute ſa force que l'ame a le plus d'énergie : c'eſt alors qu'il peut produire de bons ouvrages, ſuppoſé qu'il ait les connoiſſances, les talens & le génie néceſſaires ; mais l'âge détruit tout, l'ame s'affaiſſe avec le corps, ce dernier perd ſa force & le premier ſa vigueur. Mon intention étoit bonne en compoſant ces rapſodies ; il falloit une main plus habile & un ſtyle plus académique pour l'exécuter.

Vous vous étonnez de ce que les Lettres de Philopatros parlent des encyclopédiſtes ? J'ai lu dans leurs ouvrages que l'amour de la patrie

étoit un préjugé que les gouvernemens avoient âché d'accréditer, mais qu'en un ſiècle éclairé comme le nôtre il étoit temps de ſe déſabuſer de ces anciennes chimères. Cela doit ſe trouver dans un de ces ouvrages qui ont paru avant ou peu après le *Syſtéme de la Nature*. Ces ſortes d'aſſertions doivent être réfutées pour le bien de la ſociété. Enfin pour me juſtifier pleinement, je dois ajouter qu'ici en Allemagne on met tous les ouvrages que des ſonge-creux produiſent en France, ſur le compte des encyclopédiſtes : je parlois au public ; j'ai donc dû me ſervir de ſon langage ; car j'eſpère que vous aurez aſſez bonne opinion de moi pour croire que je ne confonds pas les d'Alembert avec les Diderot, avec les Jean-Jacques, & avec les ſoi-diſant philoſophes qui ſont la honte de la littérature. J'accepte avec plaiſir l'eſpérance que vous me donnez de revoir Anaxagoras avant de mourir ; mais je vous avertis qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ma mémoire ſe perd, mes cheveux blanchiſſent & mon feu s'éteint, & bientôt il ne reſtera plus rien du ſoi-diſant philoſophe de Sans-Souci. Vous n'en ſerez pas reçu avec moins d'empreſſement, charmé de pouvoir vous marquer mon eſtime. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXXVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 27 décembre 1779.

SIRE,

JE commence, comme je le dois, cette lettre, & la réponſe que je dois à V. M. par l'objet qui m'intéreſſe le plus vivement, par les vœux ardens que je fais pour elle, pour ſa gloire, pour ſon bonheur, pour ſa conſervation, & pour une ſanté ſi précieuſe à ſes peuples, à l'Europe dont elle aſſure le repos, &, ſi j'oſe me nommer, à moi qui lui ſuis depuis plus de trente ans ſi reſpectueuſement & ſi tendrement attaché. V. M. achève actuellement la quarantième année du plus beau règne dont l'hiſtoire faſſe mention. Puiſſiez-vous, Sire, en régner quarante autres encore ! Puiſſiez-vous entendre long-temps les bénédictions dont l'Allemagne comble V. M., & les expreſſions ſi vives de l'admiration que vous inſpirez à toute l'Europe! J'avois appris déjà par les nouvelles publiques l'accès de goutte que V. M. a ſouffert, & je voudrois que les mêmes euſſent appris à l'Europe & à ſes rois ce que j'ai ſu par M. le baron de Grimm, que V. M. ne pouvant écrire de la main droite, avoit pris le parti d'écrire de la gauche, afin que ſes affaires n'en ſouffriſſent

pas. Quelle reſpectable activité, Sire, & qu'elle eſt digne d'admiration, quand elle a, comme la vôtre, le bien de ſes ſujets pour unique objet! M. de La Haye de Launay, qui eſt ici, & qui vient quelquefois chez moi à des heures où j'y raſſemble une ſociété choiſie d'admirateurs de V. M., nous a tous enchantés par le récit qu'il nous a fait des actes de bienfaiſance, de juſtice, de providence, ſi je l'oſe dire, qui rempliſſent tous les jours de votre vie. V. M. croit que ſa goutte à la main droite a été une punition divine du très plaiſant & très-philoſophique Commentaire ſur la Barbe-Bleue, que cette main a eu l'impiété d'écrire. Je prends la liberté, Sire, de recommander les prêtres, les théologiens, & toutes les ſottiſes qu'ils débitent, à la main gauche de V. M., quand ſa main droite ſera hors d'état de les foudroyer. Ils ſont d'autant plus faits pour être battus par un roi philoſophe, qu'ils deviennent de jour en jour pires que jamais. Ils refuſent actuellement à l'académie françoiſe la ſatisfaction de rendre à la mémoire du grand Voltaire les honneurs funèbres, & le gouvernement, qui les hait & qui les mépriſe, paroît appuyer, j'ignore par quelle raiſon, ce trait de fanatiſme. Heureuſement que les mânes de ce grand homme ont été honorés bien dignement par l'éloquent & touchant éloge que V. M. en a fait, & qui vaut mieux que tous les ſervices funèbres, quand

même notre saint-père le pape seroit célébrant. Je prends la liberté d'inviter de nouveau V. M. à faire l'acquisition du buste de marbre de cet homme si rare ; & je ne puis me dispenser de lui dire combien j'ai été touché de ce qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, en remettant cette dépense à l'année prochaine. Ce trait d'économie vraiment royale, Sire, a enchanté tous ceux à qui je l'ai raconté. Ils ont fait des vœux ainsi que moi, pour que les autres souverains imitassent cet exemple, en mettant dans leur dépense un ordre & une attention si nécessaires au bien de leurs sujets.

Vous avez, Sire, très-éloquemment & très-solidement réfuté, dans votre excellent ouvrage sur l'amour de la patrie, les assertions abominables que vous assurez avoir lues dans un des mauvais livres qui ont paru en même temps que le détestable *Système de la Nature*. Mais croyez, Sire, que ni ce *Système*, ni aucun de ces mauvais livres, n'est l'ouvrage d'un véritable philosophe, ni même d'aucun écrivain digne de ce nom. Il est fâcheux pour les honnêtes gens qui ont travaillé à l'Encyclopédie, qu'on mette sur leur compte toutes les inepties qui paroissent, & qu'on donne le nom d'*encyclopédistes* aux ennemis de la patrie. Hélas, Sire, si je n'avois pas aimé la mienne, je serois depuis long-temps auprès de V. M. ! J'aime encore cette patrie, quoiqu'on m'y accable

d'outrages, auxquels je ſuis à la vérité peu ſenſible, mais que le gouvernement, j'ignore par quel ſublime motif, non-ſeulement permet, mais encourage & récompenſe. C'eſt-là le prix qu'il me donne des ſacrifices que j'ai faits à mon pays, & de 45 années de travail, ſans que j'aie mérité jamais aucun reproche comme citoyen, ni dans mes écrits, ni dans ma conduite. Les bontés dont V. M. me comble, me dédommagent de cette injuſtice. Que ne puis-je aller encore jouir auprès d'elle de ces mêmes bontés? Mais ſi je ne renonce pas à ce projet, je n'oſe abſolument le former, tant ma ſanté eſt foible, variable & chancelante. Je redouble de ménagemens pour elle, & je profiterai, s'il m'eſt poſſible, du premier moment qu'elle pourra me laiſſer pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les ſentimens dont mon cœur eſt depuis ſi long-temps rempli.

M. de Catt veut bien, Sire, mettre ſous les yeux de V. M. le mémoire d'un pauvre curé, qui ſe dit perſécuté par un évêque fanatique, & qui implore les bontés & la protection de V. M. Je lui ai promis que V. M. lui feroit juſtice, s'il la méritoit, & je la prie de bien vouloir me faire paſſer ſa réponſe par M. de Catt.

Je ſuis, & ſerai cette année, comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération & la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE CLXXXVIII.

Du Roi.

Sans date du jour, 1779.

COmme je n'ai la goutte qu'aux pieds, je ne l'ai pas à la tête ; ainſi cela ne m'empêche pas, mon cher d'Alembert, de conſerver quelques reſtes de mon ancienne gaieté. J'aime mieux ſuivre l'exemple de Démocrite, que de pleurer éternellement avec Héraclite ſur des malheurs que nous ne ſaurions changer ; ainſi toutes les ſottiſes ſorbonniques m'amuſent autant qu'arlequin ſauvage de la comédie italienne. Apprendre des ſages & ſe divertir des fous, voilà ce qui convient le mieux aux hommes ſenſés ; auſſi fais-je, & je vous réponds que vos moines qui ſe targuent le plus de leur ténébreuſe ſcience, ſont ceux qui ſervent le mieux à mes menus plaiſirs.

Quelque peine que ſe donne votre engeance théologique pour flétrir Voltaire après ſa mort, je n'y reconnois que l'effort impuiſſant d'une rage envieuſe, qui couvre d'opprobre ceux qui en ſont les auteurs. Muni de toutes les pièces que vous m'avez envoyées, j'entame à Berlin la fameuſe négociation pour le ſervice de Voltaire, & quoique je n'aie aucune idée d'une ame immortelle, on dira une meſſe pour la ſienne. Les acteurs qui jouent chez nous cette

farce, connoiſſent plus l'argent que les bons livres ; ainſi j'eſpère que les *jura ſtolæ* l'emporteront ſur le ſcrupule.

Un géomètre François m'écrit avec emphaſe qu'il a découvert la quadrature du cercle, & que toute l'Europe eſt jalouſe de lui. Autant que je m'entends à ces matières, cette quadrature eſt impoſſible, à cauſe que les ſections ſont impaires, & même que ſi par ſon calcul il en approchoit de plus près que ces dévanciers, cette découverte n'en ſeroit pas moins inutile. Ces hautes ſciences ne deviennent utiles à la ſociété qu'autant qu'on les applique à l'aſtronomie, à la méchanique & à l'hydroſtatique ; d'ailleurs elles ne ſont qu'un luxe de l'eſprit.

Nous avons ici un véritable génie de méchanicien ; il s'appelle *Hermite* ; fécond en inventions ingénieuſes & utiles, il ne lui manque que de la célébrité ; ſa ſimplicité & ſa modeſtie relèvent autant ſon mérite que ſes connoiſſances. Si dans un pays on pouvoit découvrir tous les talens que la nature ſe plaît à diſtribuer au haſard, & qu'on pût employer chacun dans ſon genre, ce pays deviendroit bientôt le premier de l'Europe. Mais que de ſagacité, de ſoins infinis & de patience faudroit-il pour de telles découvertes ? Le fatum s'eſt réſervé la direction de nos deſtinées. A bien examiner la choſe, nous y avons moins de part que notre orgueil ne nous en attribue.

J'en

J'en viens à préſent au buſte de Voltaire, dont je vous prie de reculer l'envoi juſqu'au mois de ſeptembre, où tout ſera exactement payé. La lettre que vous avez écrite à Catt, m'a fait bien du plaiſir. Rapportez-vous-en à la réponſe que vous recevrez de lui. A notre âge il n'y a pas de momens à perdre : ou il faut ſe voir vîte dans ce monde-ci, ou ſe donner rendez-vous dans la vallée de Joſaphat, & vous ſavez ce qui s'y paſſe. En moins d'un mois la mort nous a enlevé ici & dans notre voiſinage quantité de perſonnes diſtinguées & connues ; la princeſſe de Pruſſe, ſon frère le duc de Brunſwick, ma nièce la ducheſſe de Wurtemberg, l'électrice douairière de Saxe, le prince & la princeſſe Hatzfeld, & le prince de Mansfeld avec ſon fils. Une bataille ſanglante & meurtrière n'en auroit pas plus emporté à la fois. Si donc un vieillard ſeptuagénaire a hâte de vous voir, ne vous en étonnez point ; c'eſt pour vous aſſurer avant de mourir de l'eſtime qu'il a eue pour vous & pour votre génie. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXXIX.

Du Roi.

Sans date du jour, 1780.

Comme chez moi les vœux d'un philoſophe ſont bien préférables aux prières des moines, vous devez vous attendre à mes remerciemens ſur ce que vous me ſouhaitez d'heureux pour la nouvelle année ; & comme je ſuis auſſi peu dévot que vous, je me flatte que ſi je déſire que le Ciel répande des biens ſur vous & ſur tous les amateurs de la ſageſſe, ce ne ſera pas un vœu déſagréable pour vous. Puiſſiez-vous donc, dans cette nouvelle année, vivre en paix, ſans chicane, ſans excommunication & ſans anathême, & puiſſe cette lie du genre-humain, que vous nommez évêques, devenir raiſonnable & tolérante ! Mais je crains bien qu'il ne ſoit auſſi difficile de rendre vos prêtres humains que d'apprendre à parler aux éléphans. Bon Dieu ! quel opprobre pour ce clergé de France de ſévir ſi opiniâtrément contre ce grand homme que nous avons perdu ! Je ſoutiens que ces tonſurés agiſſent en ingrats. Souvent Voltaire a émouſſé les traits qu'il leur a lancés, pour que les bleſſures ne fuſſent pas trop vives. Quelqu'un qui les ménageroit moins, pourroit les terraſſer à ne s'en relever jamais ; car tout

n'eſt pas dit. Les philoſophes ont eſcarmouché par-ci par-là, ils ont pouſſé des bottes; mais ces charlatans de la ſuperſtition n'ont pas encore été enfoncés, battus & diſſipés entiérement. Les armes ſont toutes prêtes pour ce combat, & ſi j'étois jeune, j'attaquerois comme Hercule cette hydre de Lerne, cette hydre papale dont tous les vices concentrés produiſent des têtes renaiſſantes. Là, ce ſeroit la vérité qui terraſſeroit leurs abſurdes fables, ici la vertu qui mettroit au jour ce tiſſu de crimes dont la hiérarchie eccléſiaſtique eſt ſouillée; mais ces armes veulent être maniées par des mains vigoureuſes, & les miennes ſont goutteuſes. En naiſſant, j'ai trouvé le monde eſclave de la ſuperſtition; en mourant, je le laiſſerai de même: la raiſon en eſt que le peuple avale douze articles de foi comme des pillules, & qu'il eſt plus revêche ſur ce qui intéreſſe ſa liberté & ſa bourſe: il ne prévoit point qu'étant enchaîné par les dogmes, ſon eſclavage en devient la ſuite inévitable. Quant à ceux qui vous harcèlent, je vous conſeille de leur oppoſer l'armure de Fontenelle; ſage, qui de tous les ſavans a le plus évité de ſe commettre avec les vipères du ſacré vallon. Pour moi je combats tantôt contre les Autrichiens, tantôt contre la goutte, & quand je ſuis aſſailli de la dernière, puiſque la nature m'a donné deux mains, je penſe quand le mal m'ôte l'uſage de l'une, que

c'eſt à l'autre à y ſuppléer. Maintenant j'ai chaſſé mon ennemi, j'ai mis dehors la goutte qui aime la bonne chère, en lui preſcrivant le régime des reclus de la Thébaïde ; auſſi me ſuis-je d'abord informé de l'affaire de votre prêtre de Neuchâtel, à qui juſtice ſera faite.

Je voudrois bien que votre ſanté ſe rétablit entiérement, ou je vous dirai comme madame Deshoulieres :

Oui, c'eſt déſeſpérer que d'eſpérer toujours.

Depuis mon retour à Berlin, j'ai voulu décraſſer mon eſprit de la rouille de la campagne par un vernis académique. Je me ſuis entretenu avec M. Formey. Nous avons ſavamment & profondément diſcuté, à ma grande édification, les matières les plus graves, dont notre ſecrétaire perpétuel a voulu me convaincre. Un autre jour l'homérique Bitaubé m'a fort aſſuré que l'auteur de l'Iliade & de l'Odyſſée étoit le ſeul poëte qu'eût produit ce long enchaînement de ſiècles ; puis je me ſuis corroboré par les ſages réflexions politiques & philoſophiques de M. Wégnelin ; & comme les ſoins de la terre m'avoient fait pour un temps oublier le ciel, M. Bernoulli a bien voulu me communiquer l'itinéraire des aſtres ; il m'a appris qu'on ſoupçonnoit la cour de Vénus d'être plus nombreuſe qu'on ne l'avoit cru, & qu'on avoit des indices d'un de ſes ſatellites. Moi qui vais un

peu vîte en beſogne, j'ai d'abord baptiſé ce ſatellite, que j'ai nommé Cupidon. Je me ſuis recommandé aux bonnes grâces de cette Divinité, du nouveau Satellite & des trois Grâces. M. Bernoulli prétend par le moyen de ce ſatellite (qui eſt apparemment un eſpion) ſavoir au juſte la maſſe & la taille de la déeſſe de Cythère, comme s'il l'avoit meſurée avec ſa ceinture; je l'ai fort prié d'en garder le ſecret pour ne point décréditer les chef-d'œuvres des Phidias & des Praxitèle qui ont ſculpté cette déeſſe ſi ſupérieurement. Depuis, j'ai vu M. La Grange, qui a bien voulu tempérer la ſublimité de ſon langage en raiſon inverſe des quarrés de mon ignorance; il m'a conduit d'abſtraction en abſtraction dans un labyrinthe d'obſcurité où mon pauvre eſprit ſe ſeroit perdu, ſi notre bon Suiſſe M. Mérian ne m'avoit retiré des ſublimes régions infinitéſimales, pour me remettre ſur ce globe abject & brut où je végète. Enfin M. Achard m'a appris ce que c'eſt que l'air fixe, & il m'a fait convenir ſans peine que la matière a une infinité de propriétés qui ont échappé juſqu'ici à notre connoiſſance, & que ce ne ſera qu'en ſuivant Bacon, à force de faire des expériences, que nous pourrons avec le temps étendre de quelques degrés la ſphère étroite de nos connoiſſances. Malheureuſement les premiers principes des choſes demeureront à jamais hors de

la portée de notre foible pénétration. Tel eſt en abrégé le petit cours académique que j'ai fait durant ma maladie. Cela ne valoit pas la peine de le communiquer au ſublime Anaxagoras. Non, ſans doute; ſi j'avois eu quelque choſe de plus intéreſſant à lui apprendre, je l'aurois fait. Sur ce, &c.

LETTRE CXC.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 29 février 1772.

SIRE,

LEs deux lettres que j'ai reçues de V. M. à peu de jours l'une de l'autre, & qui ont été aſſez long-temps en route (car je ne les ai eues qu'à trois ſemaines de date), ſont venues bien à propos pour calmer l'inquiétude où m'avoient mis des propos haſardés & indiſcrets ſur la ſanté de V. M. Mr. le baron de Goltz m'avoit, il eſt vrai, fort raſſuré, en me certifiant le peu de fondement de ces mauvaiſes nouvelles. Mais, Sire, on craint d'autant plus qu'on aime davantage; & j'avois beſoin que V. M. m'aſſurât elle-même de ſon état, non-ſeulement en daignant entrer avec moi dans quelque détail ſur un ſujet qui m'intéreſſe ſi vivement, mais en m'écrivant deux lettres, dont l'une par ſon extrême gaieté, & l'autre par ſa philoſophie,

pleine à la fois de ſenſibilité & de force, ne peuvent être l'ouvrage d'un malade. Conſervez, Sire, long-temps encore cette ſanté ſi précieuſe à tant d'hommes, & ſi redoutable aux ennemis de la paix. Des hommes tels que vous devroient être immortels, & c'eſt un des malheurs de l'humanité que de les perdre.

Je n'ai reçu que depuis très-peu de jours les ſix exemplaires que V. M. a bien voulu m'envoyer du très-plaiſant & très-philoſophique Commentaire ſur Barbe-Bleue, & je les ai donnés à des hommes dignes de recevoir ce préſent & d'en ſentir le prix, admirateurs, ainſi que moi, de V. M., & qui ſans la connoître autrement que par la renommée, lui ſont preſqu'auſſi dévoués que je le ſuis. J'ai relu, Sire, il y a peu de jours, cet excellent Commentaire, & j'ai été étonné qu'une idée tout-à-la-fois ſi heureuſe & ſi naturelle pour ſe moquer de tout ce que le ſot peuple encenſe, ne fût encore venue à perſonne. Car il eſt bien évident que tous les Commentaires ſur Iſaïe, Ézéchiel & Baruch, ne ſont pas plus clairs que le vôtre, & ſont beaucoup moins plaiſans. Oh ! que ſi la preſſe étoit un peu plus libre en France, j'aurois fait un bon article de ce Commentaire pour l'un de nos journaux, quoiqu'à vous dire le vrai, Sire, il y a bien peu de journaux qui ſoient dignes d'un tel morceau, par toutes les ſottiſes qu'ils renferment. Si je ne puis pas faire connoître

cet ouvrage aux Welches, je le ferai connoître du moins à tous ceux qui ſont dignes de le lire, & dont le nombre s'augmente de jour en jour, grâce à l'exemple que V. M. donne à l'Europe du plus profond mépris pour toutes les ſuperſtitions humaines. V. M. a bien raiſon d'être indignée du traitement que ces ſuperſtitions ont valu en France à la mémoire de Voltaire; j'oſerois vous propoſer, Sire, une petite réparation qui mortifieroit un peu les fanatiques; ce ſeroit de lui faire faire dans l'égliſe catholique de Berlin le ſervice funèbre que nos prélats Welches lui ont refuſé. On vient encore d'inſulter ſa mémoire d'une manière indécente dans un plaidoyer fait au parlement de Rouen par un conſeiller au parlement de Paris. Nos parlemens, Sire, ſont plus plats & plus ignorans que la Sorbonne, & c'eſt aſſurément beaucoup dire.

M. de La Haie de Launay, qui compte partir inceſſamment pour aller rendre compte à V. M. de tout ce qu'il a vu de bon & de mauvais dans ce pays, eſt venu pluſieurs fois à des aſſemblées où je réunis trois fois par ſemaine les gens-de-lettres & les gens du monde les plus inſtruits; & il pourra dire à V. M. qu'il n'y a pas une ſeule de ces converſations où chacun n'exprime, avec autant de force que d'intérêt, les ſentimens d'admiration & de reſpect dont il eſt pénétré pour vous. Vous venez, Sire, de nourrir encore des ſentimens ſi juſtes par les belles ordon-

nances que vous avez rendues en dernier lieu pour l'adminiſtration de la juſtice, & que les plus ſages législateurs auroient enviées à V. M. Que feriez-vous, Sire, de tant de juges François, bien convaincus, non pas ſeulement d'avoir vexé, comme ceux de Kuſtrin, un malheureux payſan, mais d'avoir fait périr des innocens dans les ſupplices? Auſſi me revient-il que quelques-uns de nos Cannibales parlementaires trouvent bien *rigoureuſe* (car ils n'oſent pas ſe ſervir d'un autre mot) la punition que V. M. a faite de ſes magiſtrats prévaricateurs. Leur cenſure eſt un éloge de plus.

Un homme de lettres de beaucoup d'eſprit, M. de Ruillières, qui a eu l'honneur il y a trois ou quatre ans de faire ſa cour à V. M., & qui eſt auteur d'une relation très-curieuſe & très-bien écrite de la cataſtrophe de Pierre III, s'occupe depuis pluſieurs années d'une hiſtoire de la révolution de Pologne, & du partage de ce pays. Comme il a ſur-tout à cœur de dire la vérité, & par conſéquent d'exprimer dans cet ouvrage les juſtes ſentimens d'admiration dont il eſt pénétré pour V. M., il m'a prié, Sire, de vous demander s'il n'y auroit point d'indiſcrétion à témoigner à V. M. le déſir qu'il auroit qu'elle voulût bien lui procurer, ſur cet important événement, des mémoires dont il ſentiroit tout le prix, & dont il feroit le plus intéreſſant uſage, en ſe ſoumettant d'ailleurs

aux conditions que V. M. pourroit exiger. Il attend, Sire, avec la plus grande impatience, ce que V. M. voudra bien me répondre à ce ſujet.

Je ſuis avec les ſentimens profonds & tendres de reſpect, d'admiration & de reconnoiſſance que je vous ai voués depuis près de quarante ans, &c.

LETTRE CXCI.

Du Roi.

Ce 26 mars 1780.

IL faut que les mauvais chemins aient retardé l'arrivée des poſtes ; il n'y a ni pirates ni capres ſur terre ferme entre nous & Paris, de ſorte que l'interruption de notre correſpondance ne peut s'attribuer qu'à la débâcle des rivières & à la crue des eaux qui ont gâté les routes. Votre lettre également doit avoir été trois ſemaines en chemin ; elle n'en a pas été moins bien reçue, les belles dames gagnent à ſe faire attendre. A l'égard de ma ſanté, vous devez préſumer naturellement que parvenu à ſoixante-huit ans, je me reſſens des infirmités de l'âge. Tantôt la goutte, tantôt la ſciatique, tantôt quelque fièvre éphémère s'amuſent aux dépens de mon exiſtence & me préparent à quitter l'étui uſé de mon ame. Il ſemble que la nature veuille nous

dégoûter de la vie par le moyen des infirmités dont elle nous accable ſur la fin de nos jours. C'eſt le cas de dire avec l'empereur Marc-Aurèle, qu'on ſe réſigne ſans murmurer à tout ce que les loix éternelles de la nature nous condamnent à ſouffrir.

Mais quittons un ſujet ſi grave pour des objets plus amuſans. Il ſe peut que Barbe-Bleue vous ait amuſé, l'idée n'en étoit pas mauvaiſe. Si ce ſujet avoit été traité par Voltaire, ſa plume auroit bien ſu autrement l'embellir. J'ai maintenant ici un docteur de Sorbonne qui me donne des leçons d'abſurdités théologiques dont je profite à vue-d'œil : j'ai appris de lui ce qu'eſt l'intention interne & l'intention externe, choſes curieuſes que tout grand philoſophe que vous êtes vous ignorez ; il m'a enſeigné des formules d'une déraiſon inconcevable, dont je compte faire uſage dans le premier ouvrage théologique que j'écrirai. Enfin je me flatte de pouvoir damer le pion à Tamponet, à Riballier, & même à Larcher, à toutes les plus grandes lumières de la Sorbonne. Je ſuis muni outre cela d'une cinquantaine de diſtinctions les plus ſubtiles, les plus fines & les plus propres à couvrir d'obſcurités les vérités les plus claires. Fier d'auſſi belles études & rempli d'une noble audace, je n'aſpire pas à moins qu'à devenir docteur de Sorbonne à mon tour ; & après avoir déjà donné

des preuves de ma ſcience par l'ouvrage de Barbe-Bleue, je compte de parvenir à la charge de commentateur en titre de la ſacrée faculté. Charles-Quint ſe retira au couvent de Saint-Juſt, & la Sorbonne deviendra l'aſile de mes vieux jours ; elle me tiendroit lieu de purgatoire, je quitterois Riballier & Patouillet, pour Abraham, Iſaac & Jacob : accoutumé à m'ennuyer avec les docteurs, je me ferois à l'ennui des patriarches, & je détonnerois moins en chantant l'éternel alléluïa. Plein du beau zèle qui m'anime, & dévoré du déſir de faire des proſélytes, je vous propoſe d'entrer avec moi en Sorbonne ; je commenterai leurs billeveſées & vous calculerez leurs ſottiſes, ſi vous ne manquez point de chiffres pour les nombrer.

Il faudra s'y prendre adroitement pour arracher de nos prêtres une meſſe & un ſervice pour Voltaire ; les Allemands ne connoiſſent ſon nom que comme celui d'un athée, d'un Vanini, d'un Spinoſa, & il faudra négocier pour amener cette meſſe à une fin heureuſe. La Sorbonne ſoutiendra également qu'il eſt damné, & dévolu à l'empire du prince des ténèbres : hélas ! leurs plaies ſaignent encore, & l'aiguillon de la plaiſanterie y eſt enfoncé ſi profondément, que la vive douleur qu'ils en reſſentent, n'eſt pas appaiſée & ne s'appaiſera de ſi-tôt : car quiconque attaque l'Égliſe, attaque Dieu, & quiconque attaque Dieu, doit être extirpé du

nombre des vivans. Cela eſt clair, l'argument eſt en forme, par conſéquent Voltaire bout à préſent dans la chaudière infernale.

Mais quittons l'enfer & retournons à Paris, où vous me dites que M. de Ruillières que je connois, ſe propoſe d'écrire l'hiſtoire des derniers troubles de la Pologne. Il me ſemble que l'époque eſt trop récente pour qu'un hiſtorien puiſſe s'expliquer ſur cet événement avec toute la liberté convenable; les acteurs exiſtent tous, & il eſt difficile, en voulant dire la vérité, de ne pas choquer l'un ou l'autre. Ce qu'on peut dire en gros ſur cette matière, ſe réduit à ceci: Que les Polonois mécontens s'étoient confédérés pour détrôner un roi que l'impératrice de Ruſſie leur avoit donné; que quelques propoſitions relatives à la tolérance dans la religion les révolta au point de vouloir aſſaſſiner leur roi; que la cour de Vienne s'emparant de la principauté de Zips, occaſionna le partage du royaume, l'impératrice de Ruſſie ſe croyant en droit de ſe venger de l'indocile obſtination de la république. En entrant plus dans le détail, il faut deſcendre à des minuties perſonnelles, qui ne peuvent paroître avec ſûreté qu'aux yeux de la poſtérité. Sur ce, &c.

LETTRE CXCII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 avril 1780.

SIRE,

JE ne puis répéter trop ſouvent & avec trop de plaiſir à V. M. que ſes lettres ſont la meilleure réponſe à ceux qui voudroient croire les bruits qu'on a répandus ſur ſa ſanté. Celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire du 26 mars, eſt de la gaieté la plus piquante & la plus vraie ; ſes converſations avec le docteur de Sorbonne dont elle a appris la théologie, mériteroient bien d'être lues à la ſacrée faculté; je ſuis ſeulement étonné que V. M., qui a dans la tête de ſi grandes & de ſi excellentes choſes, & en ſi grand nombre, y trouve encore de la place pour loger les billeveſées ſorbonniques. J'eſpère qu'elles nous vaudront quelque nouveau commentaire ſur *Cendrillon*, ou ſur la *Belle au bois dormant*.

En attendant ce nouveau commentaire, approuvé par la ſainte inquiſition, comme il ne peut manquer de l'être, je ne puis trop conjurer V. M. de faire rendre aux mânes de Voltaire, dans l'égliſe catholique de Berlin, les honneurs funèbres que les Welches s'obſtinent à lui refuſer. Je ſais que par-tout pays la ſéquelle

ſacerdotale de toutes les religions le regarde comme un athée, que cependant il n'étoit pas ; mais je ſais auſſi que par-tout pays la ſéquelle ſacerdotale eſt faite pour obéir à des princes tels que vous, ſur-tout quand ils ne demanderont qu'une choſe juſte, & conforme à tout ce que les docteurs appellent canons de l'Égliſe. Il ſuffira, pour mettre là-deſſus leur conſcience en repos, que V. M. leur mette ſous les yeux les papiers que je joins à cette lettre. Ils ſont ſignés & certifiés vrais de deux neveux de M. de Voltaire, dont l'un, qui eſt M. l'abbé Mignot, eſt conſeiller au grand-conſeil, & l'autre, qui eſt M. d'Hornoy, eſt conſeiller au parlement, & l'un & l'autre très-conſidérés dans leurs compagnies. Vos prêtres catholiques verront dans la première pièce N°. 1, le détail de tout ce qui s'eſt paſſé dans la dernière maladie de ce grand homme, & la preuve de l'injuſtice qu'on a commiſe, d'après les règles reçues, en lui refuſant la ſépulture à Paris, & un ſervice funèbre. J'oſe me flatter que ſi V. M., qui n'a pas le temps d'entrer dans ces détails, veut charger un homme raiſonnable de lire & d'examiner ces papiers, il conviendra, quelque bon catholique qu'il puiſſe être, que les prêtres de l'Égliſe Romaine ne peuvent refuſer ce ſervice. V. M. combleroit de joie, par cette nouvelle marque d'honneur rendue à la mémoire de M. de Voltaire, tous les amis & admirateurs

de ce grand homme ; & j'en ſerois pénétré en particulier de la plus vive reconnoiſſance. Je dois ajouter que les neveux de M. de Voltaire, de qui je tiens ces différentes pièces, prient inſtamment V. M. de ne point ſouffrir qu'on les rende publiques ; ils ne veulent que mettre V. M. en état de prouver aux catholiques Allemands, qu'ils peuvent, *ſans bleſſer leur conſcience*, prier Dieu pour celui qui a fait tant de beaux ouvrages & de belles actions. J'attends, Sire, & ils attendent comme moi avec impatience, ce que V. M. voudra bien ordonner à ce ſujet. J'attends auſſi ſes ordres au ſujet du buſte de marbre très-reſſemblant, dont elle m'a paru vouloir faire l'acquiſition cette année. C'eſt un très-bel ouvrage, dont le prix n'eſt que de 3000 livres de France, & que le ſculpteur ſe chargeroit de faire parvenir sûrement à Potsdam.

M. de Ruillières, à qui j'ai lu l'endroit de la lettre de V. M. qui le regarde, en eſt pénétré de reconnoiſſance, & fera uſage dans ſon hiſtoire de la révolution de Pologne, de ce peu de lignes, qui lui ont paru bien précieuſes & bien eſſentielles.

Un ſénéchal de Corlay en baſſe Bretagne, vient de m'adreſſer des vers pour V. M., qu'il me prie de lui faire parvenir. Le nom du poëte eſt Georgelin ; c'eſt un homme de robe, qui loue V. M. d'avoir appris leur devoir à des magiſ-

magiſtrats. Ainſi ſon hommage n'eſt pas ſuſpect:

Fréderic réunit tous les droits à la gloire,
Il offre en chaque genre un modèle nouveau;
Comme il ſait en ſon camp enchaîner la victoire,
Il ſait chérir la paix, même juſqu'au barreau.

Je ne parle point à V. M. de l'état de ma frêle machine. M. de Catt pourra, ſi elle le permet, l'ennuyer de ces détails. Je me conſole en ſachant que V. M. ſe porte bien, & en me flattant de la précéder aux ſombres bords long-temps avant qu'elle y arrive. Puiſſé-je, Sire, y voir V. M. le plus tard poſſible, & puiſſe la deſtinée qui préſide aux jours des grands hommes, prolonger encore long-temps les vôtres!

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CXCIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 8 juin 1770.

SIRE,

J'Écris à M. de Catt le malheureux & ennuyeux détail de ma ſituation phyſique & morale; il en rendra compte à V. M., & ne lui exprimera pas auſſi vivement que je la ſens, ma profonde douleur de ne pouvoir aller mettre à ſes pieds tous les ſentimens que je lui dois &

que je lui ai voués jusqu'à la mort. Quoique mes peines de corps & d'esprit ne soient pas aussi grandes que celles que V. M. a tant de fois essuyées, & auxquelles elle a résisté avec un courage & une patience si héroïques, j'aurois pourtant besoin, Sire, avec ma foible & frêle machine, d'une partie au moins de ce courage, étant accablé de tristesse de ne pouvoir en ce moment faire un voyage que je désire en ce moment plus que jamais, & qui seroit plus que jamais nécessaire à mon ame abattue & flétrie. Il faut avec douleur se soumettre à sa destinée, & ajouter ce nouveau chagrin à ceux que j'ai déjà éprouvés plus d'une fois dans ce meilleur des mondes possibles. Pourquoi faut-il que je sois privé par une indisposition douloureuse & dangereuse de la douce consolation d'aller porter à V. M., non-seulement ma tendre vénération, ma reconnoissance profonde, & mon admiration plus vive que jamais, mais l'attachement & le respect que toute la France a pour elle, & dont je voudrois qu'elle pût être témoin! Ces sentimens, Sire, augmenteront encore, si l'on apprend ici que V. M. ait fait rendre les honneurs funèbres au grand homme à qui nos prêtres les ont si indignement refusés. Il est bien étrange que notre gouvernement ait souffert cette infamie, & qu'on laisse à ces fanatiques la licence de flétrir, autant qu'il est en eux, la mémoire des hommes qui ont le plus

illuſtré la nation. Je me flatte, d'après l'eſpérance que V. M. a bien voulu m'en donner, que le 30 mai, dernier jour anniverſaire de la mort de ce grand homme (qui depuis deux ans n'exiſte plus) ſon ſervice ſolemnel aura été célébré d'une manière digne du héros & du philoſophe qui en aura donné l'ordre & fait les frais. Nous avons ici actuellement une aſſemblée du clergé, à qui M. Necker, notre Sully & notre Colbert, ſe prépare à demander beaucoup d'argent qu'il faudra bien donner; je m'imagine qu'elle ſera bien irritée du ſervice de Voltaire, & je me flatte que c'eſt l'intention de V. M. Je ne lui en épargnerai (je veux dire au clergé) aucun des détails qui pourront humilier ſon orgueil & ſon fanatiſme.

Nous ſommes ici dans l'attente la plus impatiente du ſuccès de cette troiſième campagne, ſur-tout en Amérique. L'inſolence & la piraterie angloiſe révoltent toutes les nations de l'Europe; la déclaration que vient de faire l'impératrice de Ruſſie, a ſatisfait tous les François, & tous les François ſont perſuadés que V. M. a eu bonne part à cette démarche noble & ferme de la Ruſſie. On voit avec plaiſir que ces inſolens Anglois, qui ne reſpectent rien, reſpectent pourtant juſqu'ici le pavillon de V. M.; mais on n'eſt point ſurpris qu'ils vous diſtinguent & vous redoutent. V. M. a fait depuis quarante ans de règne, tout ce qu'il faut pour ſe

faire reſpecter de ſes amis & de ſes ennemis. Toute la France voit avec plaiſir que l'ancien ſyſtême d'alliance & d'union reprend le deſſus, que nous nous ſommes rapprochés de l'allié naturel, & ſur-tout de l'allié puiſſant & reſpectable que nous avions en vous; & dans cette confiance on n'eſt guère effrayé de l'entrevue que l'empereur & l'impératrice de Ruſſie ont dû avoir à Mohilow. On ſe flatte qu'elle ne troublera point la paix de l'Europe, qui a ſi grand beſoin de repos, & que l'Europe ſera encore redevable à V. M. de ce nouveau bienfait.

V. M. aura, comme je l'eſpère, le buſte de Voltaire vers la fin de ſeptembre, ou le commencement d'octobre; il ſeroit déjà commencé, ſans un embarras où eſt le ſculpteur, & où je ſuis avec lui, par rapport à la forme qu'il faut donner à la tête. Je n'ennuierai point V. M. de ce détail; M. de Catt lui en rendra compte, & me fera parvenir ſes ordres. Dès qu'ils ſeront arrivés, le ſculpteur travaillera ſans relâche. J'oſe répondre d'avance à V. M. qu'elle ſera très-ſatisfaite, & du travail & de la reſſemblance.

On prépare une nouvelle édition des ouvrages de cet homme ſi illuſtre & ſi précieux aux lettres & à la raiſon. Elle ſera magnifiquement imprimée, prodigieuſement enrichie, &, comme V. M. le penſe bien, imprimée en pays étranger, grâce aux clameurs des fanatiques Fran-

çois, le fléau perpétuel de toute lumière & de tout bien. On assure d'ailleurs que cette édition sera faite avec soin, & revue par des hommes de mérite, à qui la mémoire & les ouvrages de Voltaire sont chers. Elle devroit être, Sire, imprimée chez vous, & sous les auspices de V. M., pour réunir dans le frontispice les deux noms les plus illustres de notre siècle.

Je suis, &c.

LETTRE CXCIV.

Du Roi.

Ce 22 juin 1780.

NOus croyions vous voir arriver d'un moment à l'autre, lorsque je reçus votre lettre; quoiqu'elle m'ait fait plaisir, elle n'a pas remplacé la satisfaction de vous voir en personne; cependant les raisons qui vous ont empêché de faire le voyage sont si décisives, que je suis obligé d'y souscrire. Par quelle fatalité la gravelle va-t-elle se fourrer dans les reins d'un philosophe? ne pouvoit-elle pas se loger dans le corps d'un sorbonniste, d'un fanatique, d'un capucin ou d'autres animaux de cette espèce? Cette maladie est une des plus douloureuses dont la pauvre humanité soit affligée. Je vous conseille de vous servir d'un remède de madame Stefens; ici bien des personnes s'en sont trouvées soulagées, & quoique les Anglois soient

en guerre avec les François, je crois qu'un François peut calculer avec Newton, penſer avec Locke, & ſe guérir par madame Stefens. Voilà donc, mon cher Anaxagoras, ma ſentence prononcée, & je ne vous reverrai plus que dans la vallée de Joſaphat, s'il en eſt une. Pour Voltaire, je vous garantis qu'il n'eſt plus en purgatoire ; après le ſervice public pour le repos de ſon ame, célébré dans l'égliſe catholique de Berlin, le Virgile François doit être maintenant reſplendiſſant de gloire, la haine théologique ne ſauroit l'empêcher de ſe promener dans les Champs-Élyſées en compagnie de Socrate, d'Homère, de Virgile, de Lucrèce ; appuyé d'un côté ſur l'épaule de Bayle, de l'autre ſur celle de Montaigne ; & jetant un coup-d'œil au loin, il verra les papes, les cardinaux, les perſécuteurs, les fanatiques ſouffrir dans le Tartare les peines des Ixion, des Tantale, des Prométhée, & de tous les fameux criminels de l'antiquité. Si les clefs du purgatoire euſſent été uniquement entre les mains de vos évêques François, toute eſpérance pour Voltaire auroit été perdue ; mais par le moyen du paſſe-partout que nous ont fourni les meſſes pour le repos des ames, la ſerrure s'eſt ouverte, & il en eſt ſorti en dépit des Beaumont, des Pompignan, & de toute leur ſéquelle.

Vous me faites plaiſir de m'informer de l'édition nouvelle qu'on prépare des Œuvres de

Voltaire ; il ſeroit à ſouhaiter que les éditeurs élaguaſſent ces ſorties trop fréquentes ſur les Nonotte, les Patouillet, & d'autres inſectes de la littérature, dont les noms ne méritent pas de ſe trouver placés à côté de tant de morceaux inimitables, qui dignes de la poſtérité, dureront autant, & plus peut-être que la monarchie Françoiſe. Les écrits de Virgile, d'Horace & de Cicéron ont vu détruire le Capitole, Rome même ; ils ſubſiſtent, on les traduit dans toutes les langues, & ils reſteront tant qu'il y aura dans le monde des hommes qui penſent, qui liſent & qui aiment à s'inſtruire. Les ouvrages de Voltaire auront la même deſtinée ; je lui fais tous les matins ma prière, je lui dis : Divin Voltaire, *ora pro nobis !* Que Calliope, que Melpomène, qu'Uranie m'éclairent & m'inſpirent ! mon ſaint vaut bien votre S. Denis. Mon ſaint, au-lieu de troubler l'univers, a ſoutenu l'innocence opprimée autant qu'il étoit en lui, il a fait rougir plus d'une fois le fanatiſme, & les juges de leurs iniquités ; il auroit corrigé le monde, s'il eût été corrigible. Ce petit échantillon, mon cher Anaxagoras, de liberté très-philoſophique, vous fera juger du peu de progrès que j'ai faits en Sorbonne ſous la dictée de mon docteur ; il perd avec moi ſa peine & ſon temps ; ſouvent ſa bonne ame gémit de ne pouvoir ramener au bercail de l'égliſe cette brebis égarée, pour la tondre & l'écor-

cher ; mais cette brebis, pareille au peuple Anglois, ſe révolte & ſe gendarme contre le joug tyrannique qu'on lui veut impoſer. Ce ſont à préſent les François, les Eſpagnols & les Anglois qui jouent ſur le théâtre ſanglant & tragique de Mars ; je les vois du parterre s'eſcrimer & joûter les uns contre les autres : la pièce qu'ils jouent, me ſemble compoſée dans le goût de Crébillon ; l'intrigue en eſt ſi compliquée, qu'on ne ſauroit deviner quel en ſera le dénouement. Le vent eſt le nœud de toutes les pièces qui ſe jouent ſur mer, & je crains que par quelque boutade, Éole ne nuiſe aux ſuccès de vos bons compatriotes. Si l'impératrice de Ruſſie n'avoit ſignalé depuis long-temps ſon règne par ſes glorieux ſuccès, il lui ſuffiroit d'avoir établi ce code maritime pour rendre ſon nom immortel. Elle venge Neptune en lui rendant ſon trident, que des uſurpateurs lui avoient arraché. A l'imitation de Louis XIV, elle pourroit placer dans ſes palais un tableau repréſentant la législatrice des mers, conduiſant les pirates que ſa ſageſſe a ſu enchaîner à ſon char de triomphe. Mais tout ce que je vous écris, mon cher d'Alembert, ne vaut pas le remède de madame Stefens. Conſultez vos médecins, & s'ils l'approuvent, ſervez-vous-en. Je fais des vœux pour que vos pierres ſe fondent, que vous puiſſiez jouir en paix des jours que le deſtin vous réſerve. Sur ce, &c.

P. S. J'ai oublié de vous répondre touchant le buſte de Voltaire. N'inſultons pas à ſa patrie, en lui donnant un habillement qui le feroit méconnoître ; Voltaire penſoit en Grec, mais il étoit François. Ne défigurons pas nos contemporains en leur donnant les livrées d'une nation maintenant avilie & dégradée ſous la tyrannie des Turcs leurs vainqueurs.

LETTRE CXCV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 24 juillet 1780.

SIRE,

QUelque déſolé que je ſois de ne pouvoir aller mettre aux pieds de V. M. tous les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle, la lettre dont elle vient de m'honorer a augmenté, s'il eſt poſſible, l'affliction profonde que j'en reſſens. Le détail plein de bonté où V. M. veut bien entrer ſur mon état, excite en moi la plus vive & la plus juſte reconnoiſſance. Elle me propoſe le remède anglois, que je prendrois bien volontiers, malgré la guerre que cette nation nous fait, ſi je croyois que ce remède pût me convenir ; mais outre qu'il eſt, dit-on, fort contraire à l'eſtomac, & que l'eſtomac dans ma frêle machine ne vaut guère mieux que la veſſie, il me paroît aujourd'hui bien aſſuré,

d'après des consultations que j'ai faites, que mon mal n'est point la pierre; que c'est un genre de calcul tout différent, qui tient à la chaleur de mon sang, & sur-tout à celle de la saison, qui diminue quand le temps se refroidit, qui même pendant l'hiver est presque nul, qui augmente quand le temps se réchauffe, & sur-tout quand mes reins sont réchauffés, & dont le vrai remède sont les bains, les alimens rafraîchissans, le repos & la précaution de ne pas aller trop long-temps en voiture. Je joins à cela, à mon grand regret, la privation presque entière de travail, & j'en suis d'autant plus affligé, que n'ayant plus ici aucun objet de liaison, d'intérêt & de société, depuis la perte que j'ai faite il y a quatre ans, le travail & l'étude sont à peu-près la seule ressource dont je puis user. Aussi je commence pour mon malheur à connoître l'ennui, que j'avois ignoré jusqu'à ce moment; & cette situation, jointe à plusieurs sujets de désagrément que j'éprouve dans ma triste patrie, me feroit désirer plus que jamais le mouvement & la distraction dont je suis forcé de me priver, grâce à mes reins. Si jamais j'ai désiré, Sire, d'aller passer quelques momens auprès de vous, c'est assurément aujourd'hui, sans les malheureuses raisons qui m'en empêchent; & comme aucun motif d'affection ni de plaisir ne me retient ici, V. M. peut être bien sûre que je ne lui ferois pas un grand sacrifice,

en me privant pour quelques mois de l'eau bourbeuſe de la Seine, de nos triſtes promenades, & de nos très-médiocres ſpectacles. Mais puiſqu'Eſculape & la deſtinée ne le veulent pas, il faut me ſoumettre à mon triſte ſort. Si ma tendre vénération pour V. M. en eſt très-affligée, mon amour-propre s'en conſole peut-être un peu, par la crainte que j'aurois de paroître à V. M. fort au-deſſous de ce qu'elle m'a vu il y a 17 ans, quoiqu'à dire vrai, je ne ſois pas tombé de bien haut; mais je me ſens déchu, & tout prêt à déchoir encore.

J'ennuie trop long-temps V. M. de ce détail, & j'aime mieux lui parler du plaiſir que m'a fait le ſervice de Voltaire; tous les gens qui aiment & qui révèrent ici ſa mémoire, c'eſt-à-dire, tout Paris, à l'exception peut-être de l'aſſemblée du clergé, ont été enchantés du détail qu'on leur a fait de cette pieuſe & auguſte cérémonie. Nous ſommes bien ſûrs à préſent que Voltaire a pour le moins un pied en paradis. Il ne manqueroit plus, Sire, aux honneurs de toute eſpèce que V. M. lui a fait rendre, que de lui élever dans l'égliſe de Berlin un monument, où il ſeroit repréſenté ſe proſternant devant le Père Éternel, & foulant aux pieds le fanatiſme. L'épigramme ſeroit excellente, & le ſculpteur Taſſart pourroit exécuter cette idée ſous les yeux & d'après les vues de V. M. On travaille actuellement au

buſte de ce grand homme à la françoiſe, tel que V. M. le déſire, & j'eſpère qu'il ſera prêt dans deux mois au plus tard.

Je joins ici une pièce de vers qu'un poëte Flamand peu connu, mais admirateur zélé de cet illuſtre écrivain, m'a prié de faire parvenir à V. M. C'eſt un hommage que ce poëte a cru devoir faire à V. M. de ſes regrets ſur la perte d'un grand homme qu'elle a honoré de ſes bontés de ſon vivant, & de ſes éloges après ſa mort.

M. de Catt remettra à V. M. un nouveau mémoire, & des certificats authentiques en faveur du pauvre curé de Neuchâtel, perſécuté par ſon évêque fanatique. V. M. voudra bien ſe faire rendre compte de ce détail, & faire obtenir juſtice à ce pauvre diable de prêtre, qui l'attend & la lui demande depuis long-temps.

Puiſſe le deſtin qui afflige mes jours, prolonger à mes dépens ceux de V. M., & lui donner, pour long-temps encore la ſanté, la gloire & le repos! Hélas! notre pauvre France auroit bien beſoin du dernier, après cette miſérable & plate guerre, qui n'a pas l'air de finir ſi-tôt.

Je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CXCVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 15 ſeptembre 1760.

SIRE,

L'Intérêt que V. M. veut bien prendre à ma triſte ſituation, phyſique & morale, me pénètre juſqu'au fond du cœur. Ses bontés pour moi, dont j'éprouve les effets depuis ſi long-temps, ſont exprimées avec tant de ſenſibilité dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, que je n'ai plus, Sire, qu'un regret & qu'une crainte, c'eſt de vous avoir entretenu trop long-temps de mes maux, au milieu des grandes & importantes affaires qui vous occupent. Une ſeule choſe peut excuſer mon indiſcrétion, c'eſt que les bontés de V. M. ſont à préſent ma ſeule conſolation & ma ſeule reſſource. Elle veut bien me propoſer ſon exemple à ſuivre; elle m'exhorte à imiter ſa gaieté & ſa philoſophie, malgré la vieilleſſe qui affoiblit ſes organes, & les chagrins qu'elle éprouve ſur le trône. Je ſais, Sire, qu'aucune claſſe de l'eſpèce humaine n'eſt exempte de ſouffrir; mais je ſais auſſi qu'il eſt des êtres privilégiés, tels que V. M., à qui la nature & la deſtinée offrent des dédommagemens refuſés aux autres hommes. Je ne ſuis, Sire, qu'un pauvre géo-

mètre littérateur, tant bon que mauvais, qui ſouffre à la fois, & de ſes reins, & de ſon eſtomac, & du dépériſſement de ſes facultés corporelles & intellectuelles, & de l'impoſſibilité où il ſe trouve de charmer ſes ennuis par le travail. Je n'ai l'avantage d'être, pour ma conſolation, ni le plus grand capitaine, ni le plus grand roi, ni le plus grand & le plus vrai philoſophe de ce ſiècle, ni le protecteur de l'Allemagne, ni le réformateur de la juſtice, ni enfin l'exemple des ſouverains & des gens-de-lettres. Avec ces adouciſſemens, Sire, on peut ſupporter la vie, qui pour un être tel que moi eſt tantôt douloureuſe, tantôt inſipide, & jamais agréable.

Mais je m'apperçois, Sire, & je m'en apperçois bien tard, que je n'ai preſque fait encore que vous parler de moi, dont je ne vous avois déjà parlé que trop dans ma dernière lettre. J'en demande très-humblement pardon à V. M.; & je paſſe à un objet qui l'intéreſſe davantage & moi auſſi, à ce grand homme dont V. M. a ſi éloquemment & ſi dignement honoré la mémoire. Vous penſez, Sire, que la forme de l'égliſe de Berlin ne ſe prêteroit guère au monument que j'ai eu l'honneur de vous propoſer. Permettez-moi de vous faire obſerver que cette égliſe eſt conſtruite, dit-on, dans la manière du Panthéon de Rome, autrement dit (par un heureux changement de nom)

Notre-Dame de la Rotonde ; or Raphaël eſt enterré dans cette égliſe, & on lui a érigé un monument dont V. M. pourroit aiſément ſe faire donner la forme & les dimenſions. Elle pourroit alors en élever un pareil à Berlin au Raphaël de la littérature françoiſe, & ce ſeroit, ce mé ſemble, pour cette égliſe une beauté de plus, & pour V. M., protectrice du génie, même après ſa mort, un nouveau monument de grandeur & de gloire.

En attendant, Sire, ce monument ſi précieux pour les lettres & pour la philoſophie, dont j'oſe encore ne pas déſeſpérer, on travaille ſérieuſement & ſans délai au buſte de marbre, tel que V. M. l'a ordonné, coëffé à la françoiſe, & de la plus parfaite reſſemblance. Je ne ſais ſi V. M. deſtine ce buſte à ſon cabinet, ou à l'académie. Si elle en veut un ſecond, je la prie de vouloir bien me donner ſur cela ſes ordres. Elle pourroit au reſte ſe contenter de l'original, pour l'avoir dans ſon cabinet, comme il m'a paru que c'étoit d'abord ſon intention, & faire faire enſuite à Berlin par ſon ſculpteur Taſſart une copie bien exacte de ce buſte pour l'académie. Quoi qu'il en ſoit, dès que l'ouvrage ſera fini (& je compte qu'il le ſera bientôt) j'aurai l'honneur d'en donner avis à V. M., & de prendre les moyens les plus sûrs & les plus prompts pour le lui faire parvenir.

Ma ſanté, à laquelle V. M. veut bien prendre aſſez d'intérêt pour m'en demander quelque détail, eſt en ce moment meilleure, depuis la ceſſation des chaleurs affreuſes & opiniâtres que nous avons eſſuyées pendant un mois. Mais elle eſt en général ſi incertaine & ſi chancelante, que je ne puis & n'oſe plus former de projets de voyage. Je me vois réduit à végéter & à languir dans un malheureux pays, où les lettres ſont plus avilies, plus opprimées, & plus perſécutées que jamais, où les prêtres ſont mépriſés & puiſſans, où le génie eſt outragé de ſon vivant & après ſa mort, où en un mot rien ne peut me retenir aujourd'hui que l'extrême danger de changer de place. Que j'aurois, Sire, de conſolation, & de plaiſir même, à verſer dans le ſein de V. M. toutes mes peines, & tout le détail des maux qu'on fait ſouffrir en France à la raiſon & à la juſtice! Je la ſupplie du moins de vouloir bien me conſerver toujours ces mêmes bontés qui ont fait ſi long-temps ma gloire & mon bonheur, & qui ſont aujourd'hui mon ſeul dédommagement & ma ſeule reſſource.

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE

LETTRE CXCVII.

Du Roi.

Ce 2 octobre 1780.

JE ſuis bien fâché que l'état de votre ſanté ſoit aſſez mauvais pour m'ôter à jamais l'eſpérance de vous revoir. Je m'étois flatté que vous n'étiez incommodé que de maladies paſſagères & ſans conſéquence. Il faudra donc nous donner un rendez-vous à la vallée de Joſaphat, où quelques dévots aſcétiques prétendent qu'on s'amuſe beaucoup. Peut-être que j'apprendrai là le ſujet de vos plaintes & de vos ennuis, qui me ſont d'autant plus cachés que je ne ſuis pas informé du tout que vous ayiez eſſuyé préſentement la moindre perſécution. L'Europe ſuppoſe que vous êtes auſſi heureux qu'un philoſophe peut l'être. Je ſais de longue main que l'uſage des prêtres eſt de s'acharner ſur les cadavres des philoſophes, & j'ai ſuppoſé que les philoſophes s'en moquoient; on n'a qu'à laiſſer agir la corruption, elle empeſte les cadavres de telle ſorte, que les vivans ſont bien obligés de les enterrer, & j'oſe eſpérer qu'il eſt égal aux philoſophes dans quelle terre le caprice des vivans leur aſſigne leur ſépulture.

Je ne ſais ſi les lettres ſont mépriſées en France, ou ſi on les honore; mais je m'apper-

çois de la diſette des grands génies ; les trônes de la littérature demeurent vacans faute de ſucceſſeurs, & l'Europe entière ſe reſſent de la diſette des grands hommes. J'en viens à Voltaire, auquel vous deſtinez un cénotaphe dans notre égliſe catholique de Berlin : je crois qu'il ne s'y plairoit pas. Il vaut mieux placer ſon buſte dans l'académie, où il n'y a rien à écraſer, & où le ſouvenir d'un grand homme qui joignoit tant de talens à tant de génie, peut ſervir d'encouragement aux gens-de-lettres, & les animer à mériter de la poſtérité de pareils ſuffrages. Nous ſommes âgés tous les deux ; contentons-nous d'avoir vu la gloire d'un ſiècle qui honore l'eſprit humain, & vous d'y avoir contribué. Aux beaux jours de Rome où Cicéron, Virgile, Horace floriſſoient, ſuccédèrent les temps des Sénèque & des Pline, & à ceux-là la barbarie ; & après la dégradation de l'eſprit humain revinrent les temps de la renaiſſance des ſciences. Laiſſons à la viciſſitude ſon empire, & bénissons le Ciel d'être venus au monde dans le bon temps, où nous avons été les contemporains des talens & de génies cultivés. Quant aux prêtres, ils ſeront incorrigibles, juſqu'à ce qu'on en ait extirpé la race. J'eſpère d'apprendre de meilleures nouvelles de votre ſanté. Sur ce, &c.

LETTRE CXCVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 novembre 1780.

SIRE,

IL y a aujourd'hui, 3 novembre, vingt années, jour pour jour, que V. M. ſe couvroit de gloire dans les plaines de Torgau, en arrachant aux Autrichiens la victoire qu'ils ſe flattoient déjà d'avoir remportée. V. M. a depuis ajouté à cette gloire celle d'être le pacificateur & le vengeur de l'Allemagne, d'être dans ſes propres États le réformateur de la juſtice, & dans l'Europe le modèle des guerriers & des rois. Qu'il y a de diſtance, Sire, comme le dit Térence, entre un homme & un autre! & que je le ſens bien triſtement pour moi, quand je me rapproche de V. M., car je n'oſe dire quand je m'y compare! Le peu de force que j'avois encore il y a vingt ans dans mes facultés corporelles, intellectuelles & morales, s'eſt preſqu'entiérement évanoui; il ne me reſte d'énergie que dans le ſentiment profond qui m'attache à V. M., tandis qu'elle conſerve encore dans toute leur vigueur les rares qualités qui l'ont rendue ſi reſpectable à l'Europe depuis quarante ans qu'elle occupe le trône. Elle a même conſervé ſa gaieté, comme je le vois avec enchantement

par la dernière lettre qu'elle me fait l'honneur de m'écrire ; elle rit, & avec raiſon, des ſottiſes des hommes, dont je ferois bien de rire auſſi ; & dont je rirois comme elle, ſi je digérois & ſi je dormois mieux. Le travail & le plaiſir que j'y éprouvois, me ſoutenoit jadis, & me tenoit lieu de tout ; aujourd'hui, qu'une heure d'application me fatigue, je n'ai plus cette reſſource, & la triſteſſe s'empare de moi. Je ne ſouffre pas à la vérité, du moins vivement, d'eſprit ni de corps ; mais je ſuis dans cette langueur d'ame & d'organes qui rend inſenſible à tout. C'eſt que la nature m'a fait naître foible, tandis qu'elle a donné à V. M. des fibres proportionnées à la vigueur & à l'étendue de ſon génie.

Le ſculpteur du buſte de Voltaire, chez qui je vais ſouvent pour le preſſer, me promet d'avoir fini inceſſamment ce buſte dont j'eſpère que V. M. ſera parfaitement ſatisfaite. Il faut donc renoncer, puiſque V. M. le juge plus à propos, à voir ſa ſtatue dans l'égliſe de Berlin, foulant aux pieds la ſuperſtition & le fanatiſme. J'avoue, Sire, que j'ai regret à ce monument, ſur-tout quand je penſe qu'il eût été érigé par ordre de V. M., & qu'il eût retracé aux ſiècles futurs les honneurs rendus par Auguſte à Virgile. Croiriez-vous, Sire, qu'on refuſe ici à ſa famille de lui faire un mauſolée très-modeſte dans la petite égliſe obſcure de province où il

eſt enterré ? On dit même que les prêtres l'ont ſecrétement exhumé pour le jeter à la voirie. Il n'y a pas grand mal à cela, ni pour lui, ni pour ceux qui s'intéreſſent à ſa mémoire ; mais il ſeroit étrange que le gouvernement, qui n'aime pas les prêtres, quoiqu'il les craigne, conſentît à cette indignité, & je ne ſaurois le croire.

Ces prêtres, Sire, que V. M. mépriſe, parce qu'elle n'en a rien à craindre, ont ici de puiſſans protecteurs, & ſont plus acharnés que jamais contre le progrès de la raiſon & des lumières. L'ouvrage le plus indifférent à cette vermine par ſon objet ne ſauroit paroître au jour, s'il n'eſt permis par les prêtres ou par leurs ſuppôts ; car la baſſeſſe & la faim leur en font trouver parmi les gens-de-lettres. Cette inquiſition enchaîne & glace tous les eſprits ; les injures qu'on vomit dans les chaires contre la raiſon & contre ſes défenſeurs, injures qui ſont appuyées par des magiſtrats imbécilles ou fanatiques, achèvent d'avilir & de décourager ce qu'il y a de plus éclairé & de plus eſtimable dans la nation. Je ne parle point de ce malheur pour mon propre intérêt ; je ſuis plutôt ſpectateur que patient dans cette galère, où je me tiens les bras croiſés, bien réſolu de ne plus rien imprimer, ſi j'imprime jamais, que dans un pays où la vérité puiſſe s'exprimer librement, ſans offenſer ni le roi, ni l'adminiſtration, ni les mœurs, ni l'honneur de perſonne. Mais je vois

tant de gens-de-lettres ſouffrir de cette perſécution, & de cette inquiſition abominable, que je ne puis m'empêcher de les plaindre, quoique je ne partage pas leurs peines ; à peu-près comme un vieil amant prend toujours intérêt au ſort d'une ancienne maîtreſſe qu'il a tendrement aimée. Heureux, Sire, les hommes qui peuvent comme vous commander à l'opinion, mépriſer en ſûreté les frippons & les ſots, inſtruire leurs ſemblables ſans avoir le fanatiſme à craindre, & les obliger, même quand ils ne le voudroient pas, à être tolérans, modérés, & raiſonnables ! Puiſſiez-vous, Sire, donner longtemps aux hommes de pareilles leçons, de pareilles loix, & de pareils exemples !

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CXCIX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 15 décembre 1760.
(Anniverſaire de la bataille de Keſſelsdorf.)

SIRE,

CHaque lettre dont V. M. m'honore, réveille en moi les ſentimens de reconnoiſſance, de vénération & de tendreſſe dont je ſuis depuis ſi long-temps pénétré pour elle ; mais quelque profonds, Sire, que ces ſentimens ſoient en

moi, ce ne ſont pas ceux dont je ſuis en ce moment le plus occupé. Un ſentiment qui m'eſt plus cher encore, s'il eſt poſſible, parce qu'il eſt plus perſonnel à V. M., pénètre & remplit mon ame, depuis la nouvelle que nous venons de recevoir de la mort de l'impératrice-reine. Cette nouvelle, Sire, ſi intéreſſante dans tous les temps, par les événemens qui peuvent la ſuivre, me paroît dans les circonſtances actuelles bien plus intéreſſante encore. On ſait, on croit du moins que cette princeſſe aimoit la paix, au moins ſur la fin de ſes jours, & que c'eſt à ce ſentiment paiſible, appuyé par les armes de V. M., que l'Europe a dû la paix de Teſchen. On craint que ce ſentiment, ſi louable & ſi déſirable dans un prince, ne ſoit pas aujourd'hui celui de la cour de Vienne, & que l'Europe ne ſoit bientôt replongée dans une nouvelle guerre. Si ce malheur arrivoit, il ſeroit impoſſible que V. M. ne reprît pas les armes, & je crains que de nouvelles fatigues & de nouveaux travaux ne nuiſent à ſa précieuſe conſervation. Je ne ſuis point, Sire, inquiet pour votre gloire; mais je le ſuis infiniment pour votre repos & pour votre ſanté. Vous n'avez plus beſoin de renommée; & que pourroit-elle ajouter à ce qu'elle dit de vous depuis quarante années? Mais vous avez beſoin de mener une vie douce & tranquille, & de jouir encore long-temps de l'amour de vos

peuples, de l'admiration de l'Europe, & de l'hommage de tous ceux qui penſent. L'humble & obſcure philoſophie n'a pas la témérité, Sire, d'entrer dans le conſeil des princes, & de ſonder leurs ſecrets; mais il lui eſt permis de trembler pour la vie de ceux qu'elle aime & qu'elle révère. Je demande pardon à V. M. de cet épanchement de mon cœur, qui ſembleroit vouloir pénétrer les ſecrets, les myſtères de la politique; mais je n'ai pu refuſer cet épanchement à l'état de mon ame; & V. M. ne peut me ſavoir mauvais gré d'être auſſi occupé d'elle que je le ſuis. L'Europe, Sire, a dans ce moment les yeux ſur vous; elle vous regarde comme ſon dieu tutélaire; elle vous crie: *Faites durer cette paix que vous m'avez ſi glorieuſement rendue.* La France partage ces ſentimens; que deviendroit-elle, ſi à la guerre de mer où elle eſt engagée, une guerre de terre ſe joignoit encore?

Quelque peine, Sire, que j'aie à me taire ſur ce ſujet, je n'en ai que trop fatigué V. M. Je paſſerai donc à des choſes moins importantes, mais auſſi moins inquiétantes pour moi. Le buſte de Voltaire, tel que V. M. le déſiroit, eſt terminé. L'artiſte y a mis le plus grand ſoin. Il ſera emballé cette ſemaine avec toutes les précautions poſſibles, & arrivera ſain & ſauf à V. M.

Vous tendez, Sire, un piège à mon amour-

propre, mais dans lequel il ne donnera pas. Vous comparez la préface de l'encyclopédie à tout ce que vous avez fait de grand & de mémorable dans la paix, dans la guerre, dans la politique, dans le gouvernement, dans les lettres même, quoiqu'elles n'aient ſervi que de délaſſement pour vous. Oh! que je ſuis bien loin de tant de ſuccès, & bien peu digne de tant de gloire! Qu'il y a même de différence entre nos machines phyſiques, quoique la vôtre, Sire, ſoit de quatre ans plus âgée que la mienne, & qu'elle ait eſſuyé des fatigues & des ſecouſſes auxquelles mon frêle individu n'auroit pas réſiſté dès les premières attaques? Je ſuccomberois à la cent millième partie de ce que V. M. fait en un jour. Elle a toute l'Europe dans la tête; & moi, chétif écrivailleur, une page de mauvaiſe proſe, ou quelques lignes de géométrie me font ſentir combien je ſuis déchu du peu que j'étois, quoiqu'aſſurément je ne ſois pas tombé de bien haut. L'eſſentiel pour être le moins mal qu'il eſt poſſible, eſt de ſe ſoumettre à ſa deſtinée, d'écouter & de ménager la nature, d'oppoſer le régime à ſes écarts, & le repos à ſa foibleſſe; enfin, de traîner le moins douloureuſement qu'il eſt poſſible le reſte de la carrière qu'elle me deſtine. C'eſt ce que je tâche de faire bien ou mal.

V. M. recevra cette lettre vers les premiers jours de l'année prochaine. Cette année, Sire,

ſera la quarante & unième d'un règne qui fournira tant de beaux traits à l'hiſtoire, tant d'exemples aux ſouverains, tant de leçons aux généraux & aux politiques, & tant d'admiration aux ſages. Puiſſe-t-il prolonger encore long-temps ſa brillante durée ! Puiſſé-je, quand l'Élyſée ou le Tartare m'appelleront, laiſſer encore V. M. ſur la terre ! Puiſſé-je enfin, tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, la convaincre de plus en plus de la tendre & profonde vénération avec laquelle je ſerai juſqu'au dernier ſoupir ! &c.

LETTRE CC.

Du Roi.

Ce 6 janvier 1781.

JE crois que le meilleur parti qu'on puiſſe tirer de la philoſophie conſiſte à nous rendre la vie ſupportable, & rien n'adoucit plus notre exiſtence qu'une certaine tranquillité d'ame qui bannit de l'eſprit les ſoucis & les idées ſombres qui l'inquiètent. Je m'en ferois accroire, ſi je pouvois me perſuader qu'un ignorant de ma trempe eût pu répandre la ſérénité dans l'ame d'un grand philoſophe, dans celle de notre Anaxagoras moderne ; je trouve plus vraiſemblable que ce grand philoſophe ſe ſoit déterminé de lui-même à reprendre cette gaieté décente qui eſt l'attribut du caractère national des Fran-

çois : pour moi je touche à l'état d'impaſſibilité où l'âge mène les vieux radoteurs ; je vois, ſans m'inquiéter, naître & mourir ceux dont le tour vient ou pour entrer au monde ou pour en ſortir. J'ai cependant donné des regrets à la mort de l'impératrice-reine ; elle a fait honneur au trône & à ſon ſexe ; je lui ai fait la guerre, & je n'ai jamais été ſon ennemi. Pour l'empereur, fils de cette grande femme, je l'ai vu, & il m'a paru trop éclairé pour ſe précipiter dans ſes démarches ; je l'eſtime & ne le crains pas ; & pour ce qui regarde les futurs contingens, il me ſemble que les géomètres qui peuvent les réduire en calcul, ſont plutôt en état de pénétrer dans l'avenir que ce que vous appellez les politiques, qui ſouvent ne voient pas le bout de leur nez. Cela étant, vous ferez plus de chemin avec trois courbes que moi avec de vains raiſonnemens qui n'approchent pas de ces calculs. Si l'on aſſembloit un congrès général des ſouverains de l'Europe, j'opinerois certainement pour qu'ils fuſſent tous entr'eux en paix & qu'ils vécuſſent en bonne harmonie ; cependant ſur ce ſujet les *mais* ne finiroient point. Le parti le plus ſûr dans de telles circonſtances eſt d'abandonner aux deſtins les décrets de l'avenir, & de recevoir avec une réſignation entière ce qui nous en vient.

Pour vous donner une preuve de ma tranquillité, je vous envoie une petite brochure qui

tend à marquer les défauts de la littérature allemande & à indiquer les moyens de la perfectionner. Le colonel de Grimm, qui eſt Allemand, pourra vous mettre au fait de ce qui regarde cette langue, que vous n'avez pas appriſe, & qui n'en a pas valu la peine juſqu'ici; car une langue ne mérite d'être étudiée qu'en faveur des bons auteurs qui l'ont illuſtrée, & ceux-là nous manquent entiérement; mais peut-être paroîtront-ils, quand je me promenerai dans les Champs-Élyſées, où je préſenterai au cygne de Mantoue les Idylles d'un Germain, nommé Geſsner, & les Fables de Gellert. Vous vous moquerez des peines que je me ſuis données pour indiquer quelques idées du goût & du ſel attique à une nation qui juſqu'ici n'a ſu que manger, boire, faire l'amour & ſe battre; toutefois on déſire d'être utile; ſouvent un mot jeté dans une terre féconde germe, & pouſſe des fruits auxquels on ne s'attendoit pas.

Puiſſe cette année où nous entrons être auſſi féconde en événemens favorables pour vous & pour la philoſophie que je le déſire! Puiſſiez-vous encore long-temps occuper la chaire de la raiſon de laquelle vous éclairez les Gaulois & les Welches! Ce ſont les vœux que je fais chaque jour pour l'Anaxagoras moderne.

Sur ce, &c.

LETTRE CCI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 9 février 1781.

SIRE,

JE viens de recevoir l'excellent ouvrage *sur la Littérature Allemande* que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, & dont elle me parle dans sa lettre du 6 janvier (*a*); j'ai envoyé sans délai à M. Grimm, suivant les ordres de V. M., l'exemplaire qui étoit destiné pour lui. Quant à moi, je n'ai pas perdu un moment pour lire, & même pour relire cette nouvelle production littéraire & philosophique de V. M. J'y ai trouvé, Sire, les principes les plus sains de littérature, & par-tout un fonds de raison & de bon goût, tel qu'on devoit l'attendre d'un écrivain philosophe, nourri de la lecture des bons modèles, & digne de l'être lui-même. Je ne suis point assez au fait de la littérature allemande, pour juger par moi-même si les reproches que lui fait V. M. sont aussi bien fondés qu'ils le paroissent; mais je m'en rapporte sans peine au jugement éclairé de V. M. sur cet objet inconnu pour moi. La manière si juste & si vraie dont elle apprécie nos littérateurs François, me persuade qu'elle apprécie avec la

(*a*) On peut le lire dans les *Œuvres primitives du Roi*. 1790.

même juſtice & juſteſſe les littérateurs de ſon pays ; & les vues qu'elle propoſe pour remédier au défaut dont elle ſe plaint, me paroiſſent les plus ſaines & les plus utiles qu'il eſt poſſible. On dit pourtant que les Allemands ſe plaignent d'avoir été jugés avec trop de rigueur ; cela me paroît aſſez naturel, mais ne prouve pas encore qu'ils aient raiſon. Je n'ai trouvé, Sire, dans tout cet excellent ouvrage, qu'un ſeul endroit qui peut donner une légère priſe à la critique ; encore ſeroit-elle, à certains égards, très-mal fondée. V. M. dit à la page 36 : « Nous prenons des Latins le manuel d'Épictète, & » les penſées de Marc-Aurèle «. Sans doute elle n'a voulu parler que de ces deux ouvrages traduits, & qui ont d'ailleurs été écrits dans Rome, ce qui les fait en quelque manière appartenir aux Latins ; car V. M. n'ignore pas d'ailleurs que les originaux de ces deux ouvrages ſont en grec. Il ſeroit bon qu'à une ſeconde édition, V. M. s'expliquât d'une manière plus préciſe ſur cet objet, pour éviter toute équivoque, & ôter aux journaliſtes Allemands tout prétexte de dire là-deſſus, à leur ordinaire, quelques lourdes ſottiſes.

En voilà aſſez, Sire, ſur les Allemands, malgré l'honneur qu'ils ont de vous avoir pour compatriote & pour ſouverain. Je me hâte de parler à V. M. d'un autre objet, non moins digne d'éloges peut-être que ſon excellent ou-

vrage ; c'eſt l'éloquence, le bon goût, la nobleſſe de l'éloge qu'elle fait de l'impératrice-reine, dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai lu à tout ce que je connois, & tout ce que je connois l'a admiré comme moi. Tous s'écrient qu'on ne peut faire de cette princeſſe une plus belle oraiſon funèbre, qu'on devroit mettre ce peu de mots ſur ſa tombe : » Ci-gît Marie-Thérèſe, impératrice-» reine de Hongrie & de Bohème. Le grand » Fréderic ſon contemporain a dit d'elle : *Elle* » *a fait honneur au trône & à ſon ſexe ; je lui* » *ai fait la guerre, & je n'ai jamais été ſon en-*» *nemi* «. Nous avons eu le 25 janvier dernier à l'académie françoiſe une ſéance publique pour la réception de deux nouveaux académiciens. M. l'abbé Delille qui les recevoit, & qui a dit un mot dans ſon diſcours ſur l'impératrice-reine, a ajouté qu'il ne pouvoit la louer avec plus d'éloquence que V. M. ; il a rapporté vos paroles, & toute la ſalle a retenti d'applaudiſſemens. J'ai eu plus d'une fois occaſion, dans les lectures que j'ai faites à cette compagnie aſſemblée, d'exprimer mes ſentimens pour V. M., de parler de ſa gloire & de ſes ouvrages, & le public a toujours fait *chorus* ; car ce public, Sire, a pour vous la vénération que vous méritez comme guerrier & comme roi, & l'admiration que vous méritez encore comme écrivain & comme philoſophe.

On me mande, Sire, qu'il y a actuellement à Berlin un jeune ſavant, nommé M. Mayer, qui vient de publier en allemand une excellente hiſtoire de la Suiſſe, que cette hiſtoire a été traduite en françois, qu'elle eſt pleine de philoſophie & de vérités courageuſes, que l'auteur eſt en état d'écrire en françois, qu'il déſireroit ſe fixer dans les États de V. M., & que l'académie feroit en lui une excellente acquiſition, ſi V. M. jugeoit à propos de l'y attacher, en le fixant d'abord par une modique penſion de 400 écus, dont il ſe contenteroit juſqu'à ce qu'il eût mérité par ſon travail d'obtenir une plus forte récompenſe. V. M. pourroit prendre des informations au ſujet de cet homme de lettres; & comme je m'intéreſſe au bien de ſon académie, je prends la liberté de demander à V. M. ſes bontés pour M. Mayer, en cas qu'après les informations, elle le juge digne de les obtenir.

Il ne me reſte d'eſpace, Sire, que pour renouveller à V. M. les vœux ardens que je ne ceſſe de faire pour ſon bonheur, pour l'accroiſſement de ſa gloire, ſi cet accroiſſement eſt poſſible, pour ſa ſanté, ſon repos, & ſa conſervation. On m'écrit que V. M. ſe porte mieux que jamais, & je réponds avec cet ancien : *Les dieux ſont donc quelquefois juſtes.*

Je ſuis avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE

LETTRE CCII.

Du Roi.

Ce 24 février 1781.

L'Ouvrage que je vous ai envoyé eſt l'ouvrage d'un *dilettante*, qui prenant part à la gloire de ſa nation, déſireroit qu'elle perfectionnât autant les lettres que l'ont fait les nations ſes voiſines qui l'ont précédée de quelques ſiècles. Loin d'être ſévère, je ne l'ai fouettée qu'avec des roſes : il ne faut pas abaiſſer ceux que l'on veut encourager ; au contraire, il faut leur faire voir qu'ils ont le talent & qu'il ne leur manque que la volonté de le perfectionner, & en cela une pédanterie groſſière & le manque de goût ſont les plus grands obſtacles qui les arrêtent. J'avoue que le génie n'eſt pas auſſi commun qu'on le croit, &. que des hommes déplacés qui auront fait merveille dans un genre, ne réuſſiſſent pas également dans les autres. Dans les écoles & les univerſités de mon pays, j'ai introduit la méthode d'inſtruction que j'ai propoſée, & je m'en promets des ſuites avantageuſes. Je ſigne volontiers mon arrêt touchant Marc-Aurèle & Épictète ; toutefois vous ſaurez qu'en Allemagne la connoiſſance de la langue latine eſt bien plus commune que la connoiſſance de la grecque ; pourvu que nos ſavans s'appliquent

à bien traduire ces auteurs, ils mettront dans leur propre langue par ce moyen plus de force & d'énergie, qualités qui lui manquent encore.

Vous voulez bien vous intéreſſer à ma ſanté, & dans le temps que vous me félicitez d'en jouir, votre lettre me trouve dans le troiſième accès de goutte dont je ſuis accablé depuis mon retour de Berlin. Ce ſont des galanteries dont l'âge favoriſe les vieillards. Je me conſole avec l'abbé de Chaulieu & avec tous les goutteux du vieux & du nouveau teſtament. Cela incommode un peu en écrivant; mais on ſe fait à tout, & je dis comme Poſidonius: O goutte! tu ne m'empêcheras pas d'écrire au ſage Anaxagoras.

Ce M. Mayer a été ici. Je vous confeſſe que je l'ai trouvé minutieux; il a fait des recherches ſur les Cimbres & ſur les Teutons, dont je ne lui tiens aucun compte; il a encore écrit une analyſe de l'Hiſtoire univerſelle, dans laquelle il a ſtudieuſement répété ce qu'on a écrit & dit mieux que lui. Si l'on ne veut que copier, on augmentera le nombre des livres à l'infini, & le public n'y gagnera rien. Le génie ne s'attache point aux minuties, ou il préſente les choſes ſous des formes nouvelles, ou il ſe livre à l'imagination, ou ce qui eſt mieux encore, il choiſit des ſujets intéreſſans & nouveaux. Mais nos Allemands ont le mal qu'on appelle *logon diarrhæa*; on les rendroit plutôt muets qu'économes en paroles. Voilà bien du bavar-

dage pour un goutteux ; j'étois en bon train d'en dire davantage, ſi ma main (peut-être à propos) ne m'arrêtoit pour ne vous point ennuyer.

Sur ce, &c.

LETTRE CCIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 mars 1781.

SIRE,

LA dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a laiſſé des inquiétudes pour elle, & ſur le préſent & ſur l'avenir. Quelqu'un qui avoit eu l'honneur de voir aſſez long-temps V. M., m'avoit écrit qu'il ne l'avoit jamais trouvée ſi bien portante. Je me ſuis empreſſé de l'en féliciter ; & dans le temps que je me réjouiſſois avec tous mes amis de cette bonne nouvelle, V. M. en étoit au troiſième accès violent de goutte, dont elle a été attaquée cet hiver. Quoiqu'elle ait la bonté de m'apprendre qu'elle en eſt à préſent délivrée, je crains, Sire, une nouvelle rechûte, ce long & maudit hiver n'étant pas encore fini à beaucoup près, ſur-tout à cinq degrés plus au nord que Paris, où nous nous chauffons encore. Plus je ſuis profondément touché de l'état de V. M., plus je ſuis tendrement reconnoiſſant de la bonté avec laquelle elle veut bien me parler à ce ſujet,

en m'assurant que cette maudite goutte ne me privera pas de ses lettres. Elles me sont, Sire, plus nécessaires que jamais ; elles sont toute ma consolation, & raniment l'insipidité de ma vie, devenue presque nulle par l'état de ma santé, qui m'interdit presqu'absolument tout travail, si je veux conserver le peu qui m'en reste.

Mais j'aime bien mieux parler à V. M. d'elle que de moi ; & après lui avoir fait mon compliment dans ma dernière lettre sur l'éloge si éloquent & si court qu'elle m'a écrit de l'impératrice-reine, je prendrai la liberté de la féliciter dans cette lettre sur un autre objet, sur l'excellente réponse qu'elle vient de faire à la requête des ministres luthériens de Berlin, au sujet des innovations du catéchisme & des cantiques. Si d'un côté l'importance que ces prêtres mettoient à l'objet de leur requête, est amusante par le ridicule, la réponse de V. M. est dictée pat la sagesse même, armée de la plus fine & de la meilleure plaisanterie. » Mon intention est » que chacun de mes sujets puisse *s'arranger* » dans son culte comme il jugera à propos, & » que tous sans exception soient les maîtres *de* » *chanter & de croire* ce qu'ils voudront, & » comme ils voudront ». Ah ! Sire, que Voltaire auroit ri, s'il avoit lu cette charmante réponse ! Quel usage excellent il en auroit fait dans le premier pamphlet qu'il eût imprimé, soit en vers, soit en prose ! Que ces expressions,

s'arranger dans ſon culte, chanter & croire ce qu'ils voudront, ſont heureuſes & de bon goût! Qu'elles ſont dignes de ſervir de modèle aux ſouverains, que les théologiens veulent mêler dans leurs querelles, & qui pour l'ordinaire s'y mêlent avec une facilité ſi aviliſſante pour eux, & ſi funeſte à leurs peuples! J'oſe aſſurer V. M. que ces mots ſi précieux à la raiſon ont fait ici autant de fortune que ſon bel éloge de l'impératrice-reine, & qu'ils ſont en ce moment répétés avec de grands éclats de rire par tous ceux qui penſent, & qui, à l'exemple de V. M., mépriſent toutes les ſuperſtitions humaines & toutes les billeveſées théologiques. Puiſſe la Deſtinée & la Goutte vous permettre, Sire, de donner encore long-temps un pareil exemple aux rois, qui pour la plupart en ont ſi grand beſoin, une ſi douce conſolation à la raiſon & au bon ſens, & une ſi efficace marque de mépris à l'abſurde & atroce fanatiſme!

Tout ce que V. M. me fait l'honneur de me mander ſur l'état actuel de la littérature allemande, eſt plein de goût & de lumières. Je ſouhaite & j'eſpère que les réformes propoſées & ordonnées par V. M. auront un ſuccès digne du héros philoſophe & réformateur qui les a preſcrites. Nos univerſités de France, & celle de Paris en particulier, auroient grand beſoin d'un légiſlateur tel que vous; car on y eſt

encore bien encrouté de préjugés en tout genre, bien ignorant & bien fanatique.

Je m'en rapporte entiérement à V. M. ſur le jugement qu'elle a porté de ce M. Mayer dont j'avois eu l'honneur de lui parler. On m'en avoit écrit des merveilles, & je les avois crues aſſez facilement pour demander à V. M. ſi elle connoiſſoit cet homme de lettres. Me voilà maintenant bien inſtruit de ce qu'il vaut, & parfaitement tranquille ſur le parti que V. M. voudra prendre à cet égard. Je crois volontiers que les littérateurs allemands ſont encore bien malades de cette indiſpoſition que V. M. appelle ſi plaiſamment, une *diarrhée de paroles.* Il leur ſuffiroit d'entendre, ou plutôt d'écouter plus ſouvent & plus attentivement V. M., pour apprendre d'elle à ne dire que ce qu'il faut, & comme il le faut.

Ce précepte ſi ſage, Sire, m'avertit de finir moi-même tout mon bavardage philoſophique & littéraire; je le termine mieux qu'il n'a commencé, en renouvellant à V. M. l'hommage des ſentimens profonds de reconnoiſſance, de vénération & de tendreſſe avec leſquels je ſerai juſqu'au tombeau, &c.

LETTRE CCIV.

Du Roi.

Ce 13 avril 1781.

LA nature a voulu que la ſanté & l'eſpérance fuſſent nos introducteurs dans le monde, pour nous faire illuſion ſur les maux qui nous attendent; & par une précaution outrée, cette même nature craignant que nous ne fuſſions trop attachés à cette maudite vie, elle nous envoie les maladies & les infirmités, pour que nous y renoncions avec moins de regret. Nous ſommes tous les deux compris dans cette dernière claſſe; chaque jour nous faiſons des pertes & nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, aſſurés de le ſuivre dans peu. Cette goutte dont j'ai été incommodé, je m'en ſuis délivré par l'abſtinence & par le régime. A préſent je n'y penſe plus, quoique je me prépare à quelque nouvelle viſite de cette hôteſſe importune. Tandis que la France fait bravement la guerre ſur mer aux Anglois, j'ai combattu la goutte & je l'ai priſe par famine; il ſeroit à ſouhaiter que les Eſpagnols en fiſſent autant à Gibraltar.

Nous avons eu quelque petit mouvement dans l'Égliſe pour un ſujet de la plus grande importance. Vous ſavez que les proteſtans croient que la Divinité aime leur chant: je ne

ſais quel poëte Allemand a cru trouver un tas d'inepties dans ces beaux cantiques, & en a compoſé de nouveaux, plus dignes, à ce qu'il croit, de l'Être-Suprême. Cela a produit une ſciſſion dans l'Égliſe; les uns ſont pour les vieux, les autres pour les nouveaux. Le peuple crioit à l'héréſie ſans ſavoir pourquoi; les prêtres, jaloux les uns des autres, vouloient s'anathématiſer; les libraires ſe mêloient dans cette querelle; les uns avoient des éditions entières des nouveaux cantiques qu'ils vouloient vendre, d'autres avoient leur boutique pleine des anciens, dont ils n'auroient pu avoir le débit, ſi la nouvelle mode avoit gagné le deſſus. Dans ce conflit, chaque parti m'a porté ſes plaintes, & en juge impartial j'ai décidé que chacun loueroit Dieu comme il le jugeroit le plus convenable; & la paix a été rétablie dans l'égliſe de Berlin. Mais admirez qu'un incrédule ſert d'indigne inſtrument pour appaiſer le ſchiſme naiſſant de ſon troupeau d'élus. Platon autrefois ſervit à fonder la religion chrétienne, Voltaire employa toute la ſagacité de ſon génie pour rendre les prêtres raiſonnables & le faux zèle tolérant; mais cette dernière entrepriſe étant trop forte, n'a pu être conſommée.

Il vient d'arriver une aſſez plaiſante aventure dans l'Empire. Un prince, grand ami de votre Beaumont, archevêque de Paris, a une épouſe âgée de cinquante-trois ans, & a fait connoiſ-

ſance avec un prêtre fanatique, qui lui a promis que ſon épouſe deviendroit enceinte, ſi on lui faiſoit dire une meſſe ſur le ventre, ajoutant qu'il ſe falloit pourvoir d'une foi robuſte pour que le charme opérât. Voilà qu'on dit des meſſes ſur le ventre, voilà que la femme du prince ſe croit groſſe, voilà accoucheurs, accoucheuſes & témoins qui arrivent; mais le miracle manque, parce que le prince n'avoit pas eu aſſez de foi. Notez que cette farce s'eſt jouée dans ce ſiècle philoſophique, dans ce dix-huitième ſiècle, où l'on dit que la raiſon s'eſt perfectionnée. Pauvres humains que nous ſommes! il paroît que la nature ne nous a mis au monde que pour croire & que pour faire des ſottiſes! & nous nous enorgueilliſſons encore! Je voudrois qu'avec des meſſes dites ſur le ventre, on pût vous rendre la ſanté & la vigueur; mais comme cette charlatanerie répugne à tout philoſophe, il faudra vous borner au régime, qui eſt plus efficace que les meſſes. Je ſouhaite de tout mon cœur d'apprendre que votre ſanté eſt meilleure & que vous êtes en état de travailler comme autrefois. Sur ce, &c.

LETTRE CCV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 11 mai 1781, anniverſaire de la bataille de Fontenoi, dix ans avant le traité de Verſailles.

SIRE,

VOtre Majeſté prétend, dans la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, que *nous faiſons chaque jour des pertes*, elle & moi, & que *nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, aſſurés de le ſuivre dans peu.* Cela n'eſt que trop vrai de mon frêle individu ; mais permettez-moi, Sire, pour ce qui vous regarde, de n'être pas là-deſſus de l'avis de V. M. Je crois au contraire, à en juger par ſes lettres, qu'elle ſe fortifie & rajeunit tous les jours, tant ces lettres ſont pleines de gaieté & d'excellente plaiſanterie. Tout ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire ſur la querelle des miniſtres de Berlin, eſt du meilleur ton & du meilleur goût, digne de la cauſe ſoumiſe par eux à la déciſion de V. M., & digne de la ſageſſe d'un grand roi. Hélas ! Sire, (& c'eſt la réflexion de tous ceux à qui j'ai lu cet endroit de votre lettre) pourquoi les autres ſouverains n'ont-ils pas eu, & n'ont-ils pas encore le même dédain que vous pour ces billeveſées ? Combien ils auroient épargné de ſang & de malheurs, à la

ſotte & déplorable eſpèce humaine ! Voilà un évêque d'Amiens, fanatique, ſucceſſeur de celui qui a demandé le ſupplice du chevalier de La Barre ; voilà, dis-je, cet évêque d'Amiens, nommé *Machault*, fils de l'ancien contrôleur-général des finances, qui vient de donner un mandement forcené contre l'édition qu'on prépare des Œuvres de Voltaire. Si on ſavoit en France impoſer ſilence à ces ſonneurs de tocſin, ils n'auroient ni partiſans, ni imitateurs. Peut-être à la fin ſentira-t-on la néceſſité de les réprimer, pour l'honneur de la raiſon & le repos public. Dieu veuille qu'on y ſuive votre exemple !

Il me ſemble que l'empereur d'aujourd'hui traite un peu leſtement les prêtres, les moines & le pape. Il faut eſpérer que cette première hoſtilité impériale aura des ſuites plus ſérieuſes. Ainſi-ſoit-il !

Je ſuis avec la plus tendre & la plus profonde vénération, &c.

LETTRE CCVI.

Du Roi.

Ce 28 mai 1781.

QUand on friſe la ſoixante & dixième année, on doit être prêt à décamper auſſi-tôt que le boute-ſelle ſonne : quand on a vécu long-temps, on doit connoître le néant des choſes humaines ;

& laſſé de ce flux & reflux de maux & de biens qui ſe ſuccèdent ſans ceſſe, on doit quitter la vie ſans regret. Quand on n'eſt point ce qu'on appelloit autrefois hypocondre, & qu'on nomme maintenant avec beaucoup plus d'élégance vaporeux, on doit enviſager gaiement le terme qui met fin à nos ſottiſes & à nos tourmens, & ſe réjouir que la mort nous délivre de ces paſſions qui nous damnent. Après avoir mûrement réfléchi ſur ces graves matières, je compte de conſerver ma bonne humeur tant que durera ma chétive & frêle machine, & je vous conſeille d'en faire autant. Bien loin de me plaindre de ma fin prochaine, je dois plutôt faire excuſe au public d'avoir eu l'impertinence de vivre ſi long-temps, de l'avoir ennuyé, fatigué, & de lui avoir été à charge les trois-quarts d'un ſiècle, ce qui paſſe la raillerie.

Je quitte cette matière qui pourroit vous paroître trop lugubre, pour vous remercier de l'anecdote de l'empereur Léopold que j'ai trouvée dans votre lettre. Il faut avouer que les ſaints ont des reſſources que les profanes n'ont pas. Chez nous, l'œuvre de la propagation n'eſt dûe qu'à une opération phyſique des plus communes. Chez les ſaints, tout ſe fait par miracles; malheureuſement ils ne réuſſiſſent pas toujours dans ce ſiècle pervers. Toutefois ce que le prince a perdu en meſſes, il l'a gagné par le ridicule qu'il s'eſt donné par cette platitude.

J'ai appris, ainſi que vous, que le Céſar Joſeph a quelques démêlés avec le ſaint-père, encore au ſujet d'une meſſe qu'il n'a point voulu dire pour Marie-Thérèſe. J'oſe préſumer toutefois qu'ils ſe raccommoderont à la mort du duc de Modène, & que le vicaire de J. C. cédera le Ferrarois aux deſcendans des Lorrains autrichienniſés ; cette ceſſion du Ferrarois au moins vaut bien une meſſe, & l'ame de Marie-Thérèſe l'apprenant, s'élancera du purgatoire en paradis. Cette aſſertion n'eſt qu'une hypothèſe ; je ſuis laïque, & il n'appartient qu'à la Sorbonne de prononcer ſur ce qui peut ſe paſſer au ciel, au purgatoire, ainſi qu'aux enfers.

J'ai oublié de vous dire que j'ai vu ces jours paſſés à Berlin un prince de Salm qui vient fraîchement de Paris ; il m'a couvert de honte ; je me ſuis trouvé ſi inepte, ſi mauſſade, ſi ſot en comparaiſon de lui, que je n'ai preſque pas eu le cœur de lui répondre. Il eſt pêtri de grâces, tous ſes geſtes ſont d'une élégance recherchée, ſes moindres paroles des énigmes, il diſcute & approfondit les bagatelles avec une dextérité infinie, & poſſède la carte de l'empire du tendre, mieux que tous les Scuderi de l'univers. Ah ! père Bouhours, me ſuis-je écrié, je ſuis contraint d'avouer que vous aviez raiſon, & que hors de Paris on ne trouve que ce gros ſens commun qui ne mérite pas qu'on en parle. Peut-être que le poëte duquel ſont les vers adreſſés

au cardinal de Bernis, avoit la tête pleine des réflexions de la Rochefoucault, & qu'il juge ainſi, que nos actions n'ont d'autre principe que l'amour-propre & la vanité. Le cardinal pourroit lui répondre que *la critique eſt* auſſi *aiſée* que l'*art eſt difficile*. Pour moi qui ſuis grand partiſan de l'indulgence, parce que je ſens que ſouvent j'ai beſoin de la rencontrer chez le public, je crois qu'il ne faut condamner perſonne ſans l'avoir entendu ; de plus, vous ſavez qu'il ne convient pas que le ſupérieur ſoit jugé par l'inférieur ; or la dignité d'un cardinal l'élève au-deſſus de tous les rois de la terre, donc.....

Je ſuis actuellement occupé à faire la tournée des provinces ; ces occupations tumultuaires continueront juſqu'au 15 du mois prochain, où de retour en mon petit hermitage, je pourrai vous écrire à tête repoſée & plus gaiement.

Sur ce, &c.

LETTRE CCVII.

Du Roi.

Ce 22 juin 1781.

JE n'ai connu de Beaumont que l'archevêque de Paris digne d'être archevêque du diable, ſi cet eſprit malfaiſant exiſtoit & qu'on lui rendit un culte. Je connois beaucoup Élie de Beaumont l'avocat, reſpectable par ſon éloquence, par ſes

mœurs, ſur-tout par la généroſité courageuſe avec laquelle il a ſoutenu la cauſe de la vertu opprimée; je n'ai pu lui refuſer mon eſtime. Pour l'abbé de Beaumont dont vous me parlez, je ne le connois que par le Diſcours que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Ce bon abbé me coupe la parole; il s'eſt malheureuſement aviſé de dire des choſes ſi obligeantes, ſi flatteuſes ſur mon ſujet, qu'il ne me reſte qu'à l'admirer & à me taire. Ah! mon cher d'Alembert, répétons quelquefois avec le bon Salomon les paroles les plus ſenſées qui lui ſoient échappées: *Vanité des vanités, vanité de la gloire!* L'homme eſt un atome noyé dans l'océan de l'éternité; le moment de ſa naiſſance touche à celui de ſa mort: le moins vicieux eſt le plus parfait; il paſſe ſes jours à élever ou à détruire; un être de cette eſpèce mérite-t-il un panégyrique? Paſſe encore qu'on perpétue les noms de ceux qui nous ont appris à labourer, à moudre, à pêtrir, à étancher notre ſoif par des liqueurs bienfaiſantes; paſſe qu'on éterniſe la mémoire de ceux qui perſuadèrent aux hommes de ſacrifier une partie de leur intérêt au bien de la ſociété; mais les autres qu'en dirai-je? Ils n'ont été loués qu'à cauſe qu'ils ont fait du bruit, & leurs enthouſiaſtes ſont les premiers à purifier leurs appartemens de guêpes & de frelons, parce qu'ils piquent en bourdonnant, tandis qu'ils ne touchent pas aux mouches, parce qu'elles ſont

plus tranquilles. Ceci n'eſt point dit à l'égard de la bonne Thérèſe, qui, ſortie du purgatoire par l'efficace des meſſes dites pour ſon repos, dévide maintenant ſon roſaire en paradis. Ces guêpes, ces frelons déſignent un certain habitant des bords de la Mer-Baltique, auquel vous rendîtes viſite il y a une vingtaine d'années. Ces jours paſſés je liſois ces vers :

César n'a point d'aſile où ſon ombre repoſe,
Et l'ami Pompignan croit être quelque choſe.

Je répète ſouvent ces vers, ſur-tout lorſque des bouches ou des plumes éloquentes diſtillent un encens élaboré & ſubtil qui entête & bouleverſe une pauvre cervelle dépourvue de philoſophie. Si les prêtres crient inceſſamment de leurs chaires : Point de raiſon ! point de raiſon ! je voudrois qu'on dit tous les jours aux princes : Point d'orgueil ! point d'orgueil ! ſouviens-toi que ta première habitation a été entre l'*inteſtinum rectum* & la veſſie. Je conviens que ſi les Quélus, les Maugiron, les Luynes, les vieux duc de Richelieu, en un mot les courtiſans de vos rois, avoient tenu des propos ſemblables à leurs maîtres, la fortune de ces favoris en eût été moins brillante ; mais peut-être Henri III auroit moins perſécuté les hérétiques, Louis XIII auroit plus ménagé le ſang de ſes ſujets ; il ſe pourroit que Gènes n'eût pas été bombardée ſous Louis XIV, que la chambre de réunion n'eût

n'eût pas été érigée & que les Hollandois fussent demeurés en paix l'année 1672, & ç'auroit été un gain pour la pauvre humanité. C'est aux grands philosophes comme vous à prononcer sur des réflexions ébauchées par un pauvre Tudesque : en attendant, ma monade salue la vôtre, & la prie, toutes les fois qu'elle voudra penser à cet être qui végète au bord de la Sprée, de se servir du tube de l'abbé de Beaumont, & de ne voir à travers que le beau fantôme que ledit abbé a créé. Sur ce, &c.

LETTRE CCVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 29 juin 1781.

SIRE,

JE crois V. M. revenue maintenant de toutes ses courses militaires, & sédentaire dans sa retraite philosophique. Je m'empresse donc d'avoir l'honneur de répondre à sa dernière & charmante lettre, malgré l'impression qui me reste encore de deux ou trois accès de fièvre, qui m'ont laissé de la foiblesse, mais qui peut-être m'auront fait quelque bien d'ailleurs, en me délivrant, comme disent les médecins, de quelque matière *peccante & morbifique*. Les excellentes leçons que V. M. veut bien me donner sur l'*hypocondrie* ou *hypocondrerie*, plus élégam-

ment appellée *vapeurs*, me font craindre pour l'honneur de ma raiſon, que V. M. ne me croie attaqué de cette maladie ; je la puis aſſurer qu'il n'en eſt rien, & que je vois d'un œil aſſez froid & philoſophique le dépériſſement de mes facultés corporelles & intellectuelles. Comme ce dépériſſement eſt une ſuite de mon âge de 64 ans, des longs travaux dont ma pauvre tête eſt fatiguée (car toutes les têtes, Sire, & ſur-tout la mienne, ne ſont pas de la même trempe que la vôtre) je me conſole en penſant que tel eſt le ſort de la condition humaine, & que celui qui, comme moi, chemine lentement vers l'autre monde ſans ſouffrir beaucoup d'eſprit ni de corps, eſt encore une des créatures humaines, les mieux partagées par la divine Providence.

Je n'ai pas le bonheur, Sire, de connoître, même de vue, ce prince de Salm dont V. M. me fait l'honneur de me parler ; la vie que je mène me prive de l'avantage de rencontrer cette élégante eſpèce ; mais des perſonnes qui connoiſſent ce prince, m'en ont parlé exactement ſur le même ton que V. M. Les ſentimens qu'il lui inſpire, ſont exactement les mêmes dont il eſt honoré à Paris par le peu de gens raiſonnables avec leſquels il ſe rencontre quelquefois. Ce ſont, Sire, ces meſſieurs-là qui laiſſent aux étrangers une idée ſi favorable de la nation françoiſe, qui pour ſon bonheur ne leur reſſemble pas toute entière ; car je ne

connois point de pays où il y ait à la fois dans le même peuple deux nations plus différentes & plus évidemment distinguées, qui n'ont entr'elles rien de commun, comme ces rivières qui depuis leur confluent jusqu'à une très-grande distance, coulent l'une auprès de l'autre sans se mêler. Ce sujet, Sire, fourniroit beaucoup ; mais tout cela ne seroit bon à dire qu'à l'oreille de V. M., & malheureusement j'en suis trop loin. Je puis seulement me permettre de lui dire, pour échantillon de notre double caractère national, que d'un côté les bons citoyens & les gens sages ne désirent que la fin d'une guerre jusqu'à présent très-ruineuse sans beaucoup d'avantage, & que de l'autre tous nos agréables ne sont occupés que de la prompte réédification de l'opéra qui vient de brûler de fond en comble. V. M. s'amuseroit fort aussi de tous les propos contradictoires qu'elle entendroit dans nos sociétés, sur la retraite récente de M. Necker, autre matière à grandes réflexions, mais qui ne doivent pas non plus passer par le canal des honnêtes commis qui lisent les lettres aux postes, & à qui Dieu conserve les yeux, dont ils font un si digne & si noble usage !

Le César Joseph, comme V. M. l'appelle, est actuellement, dit-on, incognito à Versailles, ou doit y arriver incessamment, sans se montrer à Paris. On raisonne ou bavarde beau-

coup ſur l'objet de ſon voyage : ſi c'eſt, comme on dit, pour négocier la paix, Dieu veuille l'exaucer & l'entendre ! Il me ſemble, à en juger par les nouvelles publiques, que ce prince mal-mène un peu & le ſaint-père & ſa livrée, tant monaſtique que ſéculière ; il va même, dit-on, juſqu'à accorder aux juifs la liberté de conſcience & l'état de citoyen, ce que les auguſtes empereurs ſes ancêtres auroient regardé comme le plus grand des crimes. C'eſt à vous, Sire, que l'humanité & la philoſophie doivent rendre grâces de tout ce que les ſouverains font & feront encore pour favoriſer la tolérance, & réprimer la ſuperſtition ; car c'eſt V. M. qui leur a donné la première ce grand exemple, ſi beau & ſi facile pour eux à imiter, & qu'ils ont néanmoins encore imité ſi peu. Prions le Roi des rois, comme dit la Sainte-Écriture, que leurs majeſtés s'inſtruiſent & s'éclairent !

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCIX.

Du Roi.

Ce 14 juillet 1781.

ME voici de retour des frontières des Sarmates que j'ai parcourues, & je ſuis bien aiſe de me retrouver dans ma cellule. C'eſt au prince

de Salm, aux élégans à talons rouges, à remplir le monde du bruit de leur nom & de leurs étourderies; mon âge m'éloigne de leur ſéquelle; il me porte à paſſer le reſte de mes jours avec les anciens que je joindrai dans peu, & m'éloigne des modernes avec leſquels ce n'eſt pas la peine de faire connoiſſance. Ne penſez pas, je vous prie, en liſant ce début, que j'aie des vapeurs, je vous aſſure qu'il n'en eſt rien. Je vois entre les mains des Parques s'accourcir le fil de mes jours, ſans que cela m'affecte; l'expérience journalière eſt une école qui nous apprend la viciſſitude de notre être; nos molécules qui s'échappent par la tranſpiration imperceptible, les différentes ſecrétions du corps, ainſi que les ſaignées, nous accoutument à mourir en détail : apprivoiſés à perdre des parties de nous-mêmes, nous nous encourageons à voir d'un regard ſtoïque la diſſolution totale de la matière qui nous compoſe; mais lorſque l'imagination s'éteint, que la mémoire devient infidelle, que la vue baiſſe ou s'obſcurcit, chez la plupart des hommes l'amour-propre ſe gendarme contre le temps qui leur enlève des propriétés qu'ils penſoient être indélébiles; l'admiration qu'ils avoient pour leurs prétendues perfections, leur cauſe les regrets les plus ridicules ſur la perte de quelques qualités paſſagères de leur être, & ils ne ſe rappellent pas qu'ils n'étoient rien dans le ſiècle paſſé, & qu'ils ſeront

réduits à rien dans le siècle futur. Les vieillards pourroient bien encore trouver des sujets de consolation en se rappellant que l'on n'a de vrais amis que ses contemporains, & que ce bien inestimable du sage est perdu pour lui, s'il pousse sa carrière à la seconde ou à la troisième génération : la façon de penser, celle d'agir, si différente, ne s'assimile point ; ils se trouvent donc isolés dans la société, comme on trouve dans les taillis quelques vieux chênes qui ont résisté aux injures du temps, & dont la cime desséchée & flétrie domine de beaucoup au-dessus du sommet des jeunes arbres. Mais ces réflexions, quoiqu'elles ne m'affectent pas, paroîtront peut-être trop sombres pour un philosophe qui vit au centre des Sybarites de la Seine.

Je passe donc à des sujets plus gais. Ce César Joseph dont vous faites mention, me fortifie & me corrobore dans le penchant que j'ai pour la secte acataleptique ; les uns le disent à Bruxelles, les autres à Paris, & je vous répondrai comme madame de Sévigné : Je ne crois ni l'un ni l'autre. Ce prince fait trembler tous les moines & les riches abbés de ses États. On prétend qu'il hait les parjures, & qu'il réduira exactement ces messieurs à l'observance du vœu de pauvreté qu'ils ont fait. Voyez-vous, ce sont là des biens que la guerre opère dans la chrétienté. Cette guerre coûte des sommes immenses ; les

princes empruntent ; une nouvelle guerre, de nouvelles dettes ; il faut les payer, les reſſources manquent. Que faire ? Il ne reſte qu'à dépouiller le clergé de ſes richeſſes, & la néceſſité contraint les monarques à recourir à ce ſeul expédient qui leur reſte. Si notre Calvin étoit témoin de ces événemens, voici ce qu'il diroit : » Admirez, mes frères, les voies impénétrables de la Providence ; l'Être des êtres, qui abhorre l'horrible & ſacrilège ſuperſtition dans laquelle l'Égliſe ſe trouve plongée, ne ſe ſert point de la voix des ſages pour rendre la vérité triomphante, elle ne daigne point opérer des miracles pour étouffer l'erreur enracinée ; de qui ſe ſert-elle pour détruire les moines & pour faire diſparoître de la face de la terre ces organes vils & impurs du fanatiſme ? Des rois, mes frères, c'eſt-à-dire de l'eſpèce la plus ignorante qui rampe ſur la ſurface de ce globe. Comment le grand Demiurgos amène-t-il ces ignorans à ſes fins ? Par l'intérêt, mes frères. Pour cette fois, intérêt infame, tu ſeras du moins utile au monde, en excitant les paſſions de ces demi-dieux du ſiècle à piller le bien des prêtres ; tu les armes du glaive deſtructeur avec lequel ils détruiſent cette engeance dont l'eſtomac ſacrilège & les boyaux avides étoient ſans ceſſe bourrés de chair & de ſang. *O l altitudo*, &c «. — Au moins ce n'eſt pas moi, mais Jean Calvin qui dit tout cela ; je vous le déclare, meſſieurs de la poſte ;

au cas que votre noble curioſité vous porte à ſavoir ce que contient ma lettre, vous ne confondrez point mon nom avec celui de Calvin. Je reſpecte trop le profond ſavoir de M. l'archevêque de Paris & ſon faiſeur de mandemens, pour vouloir les ſcandaliſer, & perſonne ne conſidère plus que moi la déraiſon inaltérable de ce concile perpétuel de la Sorbonne antique, dont les déciſions ſont infaillibles. Pour vous, mon cher Anaxagoras, je vous prie d'être perſuadé de toute mon eſtime. Sur ce, &c.

LETTRE CCX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 juillet 1781.

SIRE,

JE commencerai cette lettre par préſenter à V. M. un nouvel hommage qu'on lui rend, tout en faiſant l'Éloge de Marie-Thérèſe. C'eſt l'ouvrage d'un jeune écolier de 14 ans, de grande eſpérance, qui croit devoir, tout jeune qu'il eſt, joindre ſa voix à celle de l'Europe, & qui à la page 6 de cette pièce, parle de V. M. en aſſez beaux vers, comme l'Europe en penſe. Si V. M. daignoit me charger d'un mot pour ce jeune homme, il *frapperoit*, comme Horace, *les cieux de ſa tête*, orgueilleux d'avoir obtenu le ſuffrage d'un ſi grand roi; & moi, je dirois à

V. M. avec le pſalmiſte David : *Vous avez reçu la louange de la bouche même des enfans.*

J'ai reçu, Sire, à peu de diſtance l'une de l'autre, deux lettres de V. M., qui ſont deux chef-d'œuvres de philoſophie pratique. Ceux qui liroient ces deux belles lettres ſans voir la ſignature, les croiroient d'Épictète, & ne ſe douteroient pas qu'elles ſont d'un roi, qui après avoir rempli l'univers de ſon nom, voit avec tant de ſupériorité & de lumières tout le néant des grandeurs & des vanités humaines. Ces deux lettres, Sire, prouvent combien j'ai dit vrai dans ces deux vers que j'ai mis, avec d'autres, au bas de l'eſtampe de V. M. :

Modeſte ſur un trône orné par la victoire,
Il ſut apprécier & mériter la gloire.

Je ne ſais par quelle voie le Céſar Joſeph veut aller à cette gloire, ſi vaine & ſi recherchée ; mais je crois qu'il ira plus ſûrement en s'emparant des biens du clergé, qu'en s'emparant de la Bavière. V. M. a bien raiſon, la guerre, parmi tous les fléaux qu'elle amène, produira à la longue ce bien ſi déſirable ; les princes feront payer leurs dettes aux prêtres & aux moines. La France, qui *écrit* ſur tout cela de ſi belles choſes, & qui en *fait* ſi peu, ſera, je crois, la dernière à faire juſtice ; car il y a encore trop de prêtres à Verſailles ; mais elle la fera pourtant enfin, ne fût-ce que par la honte de reſter toute ſeule à ne pas faire ce qui eſt raiſonnable.

Cette engeance ſacerdotale, dont V. M. fait tout le cas qu'elle mérite, & qui, à la honte de la France, y conſerve encore tant de crédit, a quelquefois de plaiſantes aventures. On me contoit ces jours derniers qu'un évêque fanatique vouloit, il y a huit à dix ans, refuſer ce que nous appellons le *bon Dieu* à un pauvre diable de janſéniſte fanatique qui ſe mouroit; comme l'évêque appréhendoit que le curé de la paroiſſe, malgré ſa défenſe, ne communiât le janſéniſte, il envoya un de ſes grands-vicaires *conſommer* (c'eſt-à-dire manger) toutes les hoſties qui étoient dans le tabernacle, afin qu'il n'en reſtât pas une pour le pauvre malade. Le grand-vicaire obéit, & n'en laiſſa pas une; mais comme le ciboire en étoit tout plein, notre gourmand eut une effroyable indigeſtion. Il envoya chercher le médecin, qui lui annonça un très-grand danger, auquel il n'y avoit de reſſource que l'émétique. Le grand-vicaire s'y refuſa conſtamment, diſant qu'il ne vouloit point vomir, au grand étonnement du médecin, qui ne pouvoit comprendre la raiſon que lui en donnoit le prêtre, que *ſa conſcience ne le lui permettoit pas*. Enfin le prêtre en mourut, martyr de ſa ſainte voracité. Voilà, Sire, un bon conte à mettre en vers. V. M. devroit bien le rimer, & le dédier à ſon ami Chriſtophe ou Chriſtophle de Beaumont. L'orateur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer l'oraiſon funèbre,

ne ſe ſoucie point du tout que V. M. le confonde avec ce digne & ſavant prélat. Cet orateur s'appelle *Boiſmont*, & non pas *Beaumont*, & n'a de prêtre que ce qu'il en faut pour être *apte & idoine* à poſſéder des bénéfices.

L'empereur devoit arriver le 28, non à Paris, mais à Verſailles; ſi j'avois l'honneur de le rencontrer (ce qui ne ſera pas, car je ne vais pas plus à Verſailles qu'à Bruxelles) je prendrois la liberté de lui recommander, au nom de V. M., le coffre-fort ſacerdotal & monacal, & je me flatte que V. M. ne m'en déſavoueroit pas. Le beau ſermon qu'elle fait faire à Calvin, dans la dernière lettre dont elle m'a honoré, vaut mieux que toutes les déclamations de Bourdaloue; j'y répondrois, ſi je l'oſois, par un autre ſermon, qui ſans doute ne le vaudroit pas, mais qui pourroit trop ſcandaliſer la curioſité des maîtres de poſte, depuis Paris juſqu'à Berlin, & je me ſouviens que l'Évangile a dit: *Malheur à celui par qui le ſcandale arrive;* de quoi je veux, comme dit Rabelais, me garder *curieuſement*. Ce que j'aime encore mieux, Sire, de cet excellent ſermon, c'eſt qu'il me prouve que V. M. eſt très-gaie, & par conſéquent très-bien portante. Elle n'a pas beſoin d'aſſurer qu'elle n'a pas de *vapeurs*, on le voit bien à cette charmante & excellente lettre. Il eſt temps, Sire, de finir la mienne qui n'eſt pas digne de la vôtre.

Je ſuis avec la plus tendre & la plus profonde vénération, &c.

P. S. J'apprends au départ de la poſte, que l'empereur eſt arrivé hier à Paris. Il a fait quelques courſes dans la ville, & delà il eſt allé à cinq heures du ſoir à Verſailles, où on lui prépare des opéra, comédies, ballets, parades, &c. &c. dont je crois qu'il ne ſe ſoucie guère. On dit que tout ce plaiſir ou cet ennui durera peu, & qu'il repartira vendredi pour Vienne. On ajoute qu'il ne verra que la famille royale, M. de Maurepas & M. de Vergennes. Si c'étoit pour négocier la paix, il viendroit ici faire une bonne œuvre, car nous en avons grand beſoin, à la façon dont nous faiſons la guerre. Heureuſement nos ennemis ne la font pas mieux que nous. Je me ſouviens toujours du mot de Fontenelle, qui diſoit : *On ne parle en temps de guerre que de l'équilibre de puiſſance en Europe ; il y a un autre équilibre auſſi efficace pour le moins, & auſſi propre à conſerver chaque puiſſance : c'eſt l'équilibre de ſottiſes.*

Oſerois-je faire une ſupplication à V. M., qui la rendroit chère & reſpectable à toute notre jeuneſſe étudiante, comme elle l'eſt à tout ce qui a fini ou n'a point fait ſes études ? Le jeune écolier de 14 ans, qui l'a louée en beaux vers latins, eſt, à ce qu'on vient de m'aſſurer, dans la plus extrême indigence ; il ignore abſolu-

ment, ainſi que ceux qui prennent intérêt à lui, ce que j'ai l'honneur d'écrire en ce moment à V. M., qui par conſéquent eſt bien à ſon aiſe pour refuſer net ma petite requête ; mais j'oſe croire, Sire, qu'un don très-léger, fait à ce jeune-homme par V. M., pour l'encourager dans ſes études, ſeroit digne du grand roi qui honore & protège les lettres d'un bout de l'Europe à l'autre, qui les encourage dans toutes les claſſes & dans tous les âges, & qui eſt béni, célébré, adoré par elles dans toutes les claſſes & dans tous les âges.

Mille & mille pardons, Sire, de tout ce bavardage. Heureuſement pour V. M., la poſte m'avertit & m'oblige de la finir.

LETTRE CCXI.

Du Roi.

Ce 12 août 1781.

JE ſuis obligé de confeſſer que vous êtes univerſel. Je ſavois depuis long-temps que vous aviez fait de grands progrès dans les hautes ſciences ; je ſavois que le beau génie d'Horace ne vous avoit pas échappé ; mais pour le roi-prophète, le muſicien favori de Saül, le plus célèbre faiſeur de cantiques de Jéruſalem, je ne me doutois pas que vous l'euſſiez aſſez étudié pour le citer. Ainſi pour faire étalage de mon érudi-

tion politique, je vous appliquerai le mot qu'un miniſtre d'Eſpagne dit à ſon roi lorſque la maiſon de Bragance lui enleva le Portugal : *Votre monarchie eſt comme un foſſé* (ou votre ſcience), *plus on la creuſe & plus on la trouve profonde.* Tout entre dans la ſphère de vos connoiſſances, de la lie hébraïque juſqu'au roi-prophète : gare que la Sorbonne ne vous imite ; alors on chantera dans Notre-Dame : Grand Dieu, exterminez les Anglois, que les mères & les enfans ſoient écraſés contre les pierres !

Et nos chiens s'engraiſſeront
De leur ſang qu'ils lécheront.

Dans les régions pacifiques que j'habite, on trouveroit ces vers dignes des Hurons & des Cannibales ; mais tout ce qu'on rejette ailleurs eſt ſublime en Sorbonne. Ainſi j'eſpère qu'à quelque grande fête, en préſence de l'empereur, on régalera Joſeph II de cet hymne.

Les vers de votre jeune-homme ont de l'énergie ; ſon talent eſt ſupérieur à ſon âge, gare qu'il n'ait le ſort de Pic de la Mirandole & de Baratier, qui tous deux moururent jeunes, victimes de leur génie prématuré. Mon banquier vous fournira quelqu'argent pour le poëte naiſſant. Des puriſtes de la latinité ont prétendu y trouver des galliciſmes ; mais un âge auſſi tendre que celui du poëte excuſe tout. Que j'ai été ſurpris de me trouver avec la reli-

gion dans un même drame, moi qui n'ai jamais habité le même toit avec elle ! Je vois bien qu'il n'y a qu'à vieillir pour apprendre par l'expérience que rien n'eſt impoſſible, & que celui qui a l'impertinence de vivre le plus long-temps trouve toujours du nouveau.

Si je voulois faire un recueil nouveau des choſes que j'ai vues, on en imprimeroit autant de volumes que de l'Encyclopédie. En voici quelques-unes pour échantillons. J'ai vu Louis XIV à peine au tombeau, mépriſé & oublié ; j'ai vu deux reines de France, une Poiſſon & une madame l'Ange ; j'ai vu le feu & l'eau ſe réunir, les Bourbons s'allier aux Habspourgs ; j'ai vu les jéſuites détruits ; j'ai vu la philoſophie tirer du puits la vérité ; j'ai vu des barbares refuſer la tombe à Voltaire ; je vois des enfans rebelles ſe mutiner contre le pape leur père, le houſpiller, le piller & le dégrader ; je vois encore nombre d'autres choſes, & je me tais. Si ce proſpectus plaît au public, le reſte de l'ouvrage coulera de ſource. Et vous, meſſieurs les décacheteurs de lettres, ſi vous croyez ſavoir tout ce que je penſe en liſant ce peu de lignes, je vous avertis que vous vous trompez ; & encore, ſi vous le ſaviez, vous n'auriez la mémoire chargée que de quelques balivernes de plus.

Mais vous, mon cher Anaxagoras, vous attendez de moi des épigrammes, quand les ſym-

boles de l'hiver couvrent ma tête à demi-chenue, que mon ſang ſe glace, que mon imagination ſe refroidit, & que je traîne avec peine les membres cadavereux de mon ancienne exiſtence. Hélas ! les roſes de mon bel âge ſe ſont fanées, & en tombant elles ne m'ont laiſſé que les épines de la caducité. Il feroit beau me voir avec une voix tremblante déclamer une foible épigramme contre Beaumont, lui qui mériteroit d'être déchiré par une troupe de Satyres & de Bacchantes. Cette lettre-ci, je vous l'écris en brodequins; j'avois chauſſé le cothurne en vous écrivant la précédente.

Ainſi ſans chagrins, ſans noirceurs,
De la fin de mes jours poiſon lent & funeſte,
Je ſème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reſte.

CHAULIEU.

Anacréon, Chaulieu, Horace, Virgile, Voltaire, voilà mes évangiles poétiques. J'abandonne les beaux eſprits de l'ancienne loi à Beaumont, à la Sorbonne, & à tous les non-penſeurs; ils peuvent faire ſauter les montagnes & les tranſporter s'ils veulent, pourvu qu'ils me laiſſent le Parnaſſe, il me ſuffit; au-lieu de Notre-Dame & de ſainte Geneviève, j'ai les neuf Muſes avec Sapho; au-lieu de ſaint Denis, j'ai Apollon, qui ne baiſſe point ſa tête. Vous conviendrez, qu'avec une telle compagnie, un honnête homme n'eſt pas à plaindre. Du reſte, on

ne

ne gagne point chez moi d'indigeſtion pour avoir mangé gloutonnement. Nous célébrons nos fêtes avec des figues & des pêches ; des grappes de muſcat nous abreuvent, & tout ſe paſſe ſans enchanteurs & ſans enchantement. Vous devriez vous réſoudre à partager avec nous nos agapes ; votre foi vous en rend digne, & nos frères vous recevroient à bras ouverts. Mais que dis-je ? vous me renvoyez à la vallée de Joſaphat, & je crains que nous ne diſparoiſſions l'un & l'autre avant de nous y rencontrer. Si vous voulez une paire de brodequins du bon faiſeur, je vous en enverrai ; car dans ce monde tout eſt folie, excepté la gaieté. Sur ce, &c.

LETTRE CCXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 10 ſeptembre 1781.

SIRE,

VOtre Majeſté me paroît ſi ſtupéfaite, & preſque ſi ſcandaliſée de mon érudition hébraïque, davidique & prophétique, que je ſuis preſque tenté d'en être honteux & d'en demander pardon au roi philoſophe. Mais, Sire, ce roi philoſophe me pardonnera d'avoir tant de ſottiſes dans la tête, quand il ſaura que j'ai eu le malheur d'être élevé par des dévots, qui me faiſoient réciter force pſeaumes, que Dieu m'a

doué d'une mémoire qui n'a pu les expulſer de ma tête depuis cinquante ans, & que je me conſole au moins par l'uſage que j'en ai fait à la louange de V. M.

J'ai reçu la gratification que V. M. a bien voulu accorder à ce jeune-homme. Je n'ai pu encore lui faire ſavoir les bontés dont V. M. l'honore, parce que les collèges ſont actuellement en vacances pour un mois, & que le jeune-homme eſt allé, je ne ſais où, paſſer ces vacances dans ſa pauvre & obſcure famille, qui habite à cent lieues de Paris, dans je ne ſais quel village; mais j'ai remis cette gratification au profeſſeur du jeune-homme, qui la lui remettra à ſon retour. Toute l'univerſité, Sire, eſt inſtruite par moi de ce que vient de faire V. M. pour aider & encourager ce pauvre jeune-homme dans ſes études; elle en eſt pénétrée de reconnoiſſance, & je ſuis ſûr que les louanges de V. M. vont être chantées dans tous nos collèges, en latin, en grec, peut-être en hébreu, & en françois même, quoique le françois ſoit la langue que nos pédans ſavent le moins.

V. M. a bien raiſon contre Salomon, qui prétend qu'*il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil*. Je ſerois bien de moitié avec V. M. pour lui donner un démenti; & ſans ſortir même de cette année, je trouverois plus d'une choſe nouvelle, dont le monarque aux ſept cents concubines

n'avoit point d'idée. Mais j'imite V. M., & je me tais. Je désirerois pourtant de savoir ce qu'elle pense sur la lettre que le César Joseph II vient, dit-on, d'écrire au très-saint-père Pie VI, pour lui demander *en toute humilité* de fixer *une bonne fois pour toutes* les limites *des deux puissances*, à cette fin *qu'il n'en soit plus parlé*. C'est, comme on dit, un *chat aux jambes* que S. M. I. jette à sa sainteté. Je suis en peine pour cette dernière ; car ce Joseph me paroît ne pas y aller de main morte, & ne pas entendre raillerie.

Grâces à Dieu, V. M. n'a pas besoin de proposer à un vieux prêtre de pareils cas de conscience. Le Parnasse, comme elle le dit fort bien, est son saint-siège & sa Sorbonne tout-à-la-fois, & Horace, Virgile, Voltaire, ses casuistes. Puisse le Ciel lui conserver long-temps cette gaieté précieuse, si nécessaire à sa conservation, & par conséquent au bonheur de l'Europe ! En lisant les lettres qu'elle me fait l'honneur de m'écrire, je deviens presque gai moi-même, quoiqu'en tout autre temps je n'en aie guère d'envie. Mais il suffit, Sire, à ma consolation, que V. M. se porte bien, qu'elle jouisse encore long-temps de sa gloire, & qu'elle veuille bien me conserver ses bontés.

Un homme de lettres de ma connoissance, instruit, honnête, & sans fortune, désireroit, Sire, de s'attacher à V. M., soit dans son académie, soit dans toute autre fonction. Il ne

demanderoit pas des appointemens conſidérables, & pourroit être utile par la variété de ſes connoiſſances. Cet homme de lettres, Sire, ſe nomme *Dubois*. Il eut l'honneur en 1778, étant à Berlin, de faire préſenter à V. M., par l'imprimeur de la cour, Decker, un ouvrage eſtimable de ſa compoſition, intitulé : *Eſſai ſur l'Hiſtoire littéraire de Pologne*, & V. M. lui fit l'honneur de lui répondre avec bonté. Il a ſéjourné ſix ans à Varſovie, où il a occupé une chaire d'hiſtoire & de droit public que ſa ſanté l'a obligé de quitter. Il eſt inſtruit en littérature françoiſe, en antiquités militaires, en phyſique, & en hiſtoire naturelle ; il ſait l'allemand, l'italien & le polonois ; il a envoyé à l'académie de Berlin différentes obſervations inſérées dans ſes mémoires ; il fait actuellement imprimer à Paris la traduction d'un ouvrage de M. Achard ſur les pierres précieuſes ; il eſt lié avec pluſieurs membres de l'académie ; la mort de M. de Francheville, la retraite de M. Béguelin, pourroient faciliter ſon entrée dans cette compagnie, où il ne ſeroit pas déplacé ; à moins que V. M. n'aimât mieux l'employer ou dans ſon cabinet, ou dans ſa chancellerie, où comme ſecrétaire de légation. Je le crois également propre à tous ces objets par la variété des connoiſſances qu'il a acquiſes. Si les ſervices de cet homme de lettres, Sire, peuvent convenir à V. M., il attend à ce ſujet ſes ordres & ſes intentions.

Je ſuis avec la reconnoiſſance & la vénération la plus tendre, &c.

LETTRE CCXIII.

Du Roi.

Ce 27 ſeptembre 1781.

UN ignorant de mon eſpèce s'édifie des leçons qu'il reçoit d'un ſavant de la première claſſe, & tels auteurs me paroiſſent moins abſurdes, quand vous citez leurs paſſages, que lorſqu'on lit leurs œuvres de ſuite. La malignité qui cite, tronque les originaux & rend hérétiques les paſſages les plus orthodoxes ; le philoſophe qui cite, donne une apparence de bon ſens aux choſes les plus triviales. Je félicite donc ceux dont vous parlez de ce que leurs mauvais madrigaux ont été inſérés dans vos écrits. Je n'en ſuis pas moins perſuadé que Virgile, Horace & Voltaire l'emportent de beaucoup à votre jugement ſur ces faiſeurs d'hyperboles, & que vous ne les mettrez jamais en parallèle avec Newton ni avec Deſcartes. Si mon jugement eſt téméraire, c'eſt à vous à le réformer.

J'aurois ſouhaité que la philoſophie & la raiſon euſſent détruit la ſuperſtition & le fanatiſme : il me paroît que les choſes prennent une autre tournure, & que ſi le monſtrueux édifice de l'erreur ſe bouleverſe, on ne le devra qu'à

l'épuiſement des empires, qui donne lieu à des ſyſtêmes de finance plus raffinés & plus perfectionnés. Je ſais qu'il y a quelques années que le prince de Kaunitz travailloit à crayonner une ligne de démarcation pour preſcrire des bornes au pouvoir ſpirituel des vicaires du Chriſt au profit de l'autorité temporelle de ſes potentats. Ce ſera apparemment pour exécuter ce projet tout de ſuite que le Céſar Joſeph entame cette négociation avec le ſaint-ſiège. La chaire de S. Pierre a été fondée ſur le crédit idéal de la banque du Vatican ; les lettres de change payables dans l'autre monde perdent ſur la place, le crédit tombe ; & quoique ces ſymptômes n'annoncent pas une banqueroute générale, elles y acheminent le public imperceptiblement. On diminue en pluſieurs lieux le nombre des moines ; ces organes de la ſuperſtition vont devenir paralytiques, le ſuiſſe du paradis ſera réduit à n'être qu'évêque de Rome. Nous ne verrons pas ces beaux jours ; cependant j'exalte mon ame comme Maupertuis l'enſeigne, & je vois ces belles choſes avec les yeux de l'eſprit, en béniſſant l'heureux ſiècle qui jouira d'un avantage qui n'a point été accordé au nôtre. Et vous vous étonnez que je ſois de bonne humeur, que je batte des mains, & que je m'enivre des préſages flatteurs que mon imagination me fournit ? Souvenez-vous que la tranquillité d'eſprit & la gaieté ſont la

ſeule eſpèce de bonheur dont nous puiſſions jouir ; c'eſt en nous-mêmes qu'il faut chercher notre fortune, non pas dans des choſes extérieures qui nous ſéduiſent par de fauſſes apparences ; des imaginations agréables me conſolent des afflictions que me donnent de triſtes vérités : faites-en autant, mon cher d'Alembert ; profitez du moment de votre exiſtence pour vous peindre tout en beau ; que votre imagination ajoute des décorations au monde qui l'embelliſſent, pour vous rendre votre exiſtence ſupportable, & ſongez que la vie eſt trop courte pour que ce ſoit la peine de s'affliger.

Je ne me rappelle point ce M. Dubois dont vous faites mention ; je trouverai peut-être à le placer ici ; il faudroit le voir. La principale choſe eſt de ſavoir s'il a des mœurs & de la conduite ; c'eſt de quoi vous pourrez facilement vous inſtruire. Vous voudrez bien que j'attende votre réponſe avant de me décider ſur ſon compte. Je vous ſouhaite de la ſanté & de la gaieté, en vous aſſurant de la part ſincère que je prends à tout ce qui vous regarde.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 26 octobre 1781.

SIRE,

JE commence par mettre aux pieds de V. M. la reconnoiſſance du jeune étudiant qu'elle a bien voulu honorer de ſes bontés. Vous trouverez, Sire, l'expreſſion de cette reconnoiſſance dans la lettre que ce jeune-homme a l'honneur d'écrire à V. M., & qu'il m'a remiſe il y a deux jours au retour de ſes vacances. Sa pauvre famille, ſes maîtres, l'univerſité de Paris dont il eſt l'élève, partagent, Sire, tous les ſentimens dont ce jeune-homme eſt pénétré pour les bontés de V. M., & répètent avec lui après Horace le ſouhait qu'il fait, que V. M. aille, le plus tard qu'il ſera poſſible, rejoindre dans l'Olympe les Auguſte & les autres princes protecteurs des lettres, & qu'elle borne long-temps ſon bonheur à être appellé *Père* encore plus que *Prince*.

Je félicite d'avance la philoſophie, conjointement & de concert avec V. M., des beaux jours qu'elle verra luire, peut-être quand je ne ſerai plus, mais dont je ne déſeſpère pas cependant que V. M. & moi ne voyions au moins l'aurore, tant il me ſemble que le Céſar

fouette rudement les chevaux ou les ânes qui tirent la voiture pontificale, dont la charpente mal assemblée menace de se briser bientôt. On dit que le saint-siège commence à être inquiet, & à voir que l'affaire est sérieuse. Encore une fois, Sire, c'est à V. M., toute hérétique qu'elle est, que l'Allemagne & les autres peuples auront cette obligation, par le bel exemple qu'elle a donné aux princes, catholiques & autres, de la tolérance à la fois, & du mépris pour toutes les superstitions humaines. Ce qui vaut encore mieux, Sire, & pour l'Allemagne & pour l'Europe, c'est la gaieté si philosophique & si charmante avec laquelle V. M. pense, écrit, & parle; parce que cette gaieté annonce en elle un principe de vie encore très-animé, & que tout ce qui pense en ce bas monde, j'oserois presque dire tout ce qui respire, au moins en Europe, a besoin de votre conservation. Pour moi, dont la frêle & chétive existence n'est malheureusement nécessaire à personne, j'imite autant que je puis l'exemple si bon à suivre de V. M., de rire de toutes les sottises, grandes & petites, qui se disent & qui se font dans ce bas monde, & j'éprouve que ma santé s'en trouve mieux.

Je connois assez M. Dubois, & depuis assez long-temps, pour assurer V. M. que c'est un homme de lettres instruit, versé dans l'histoire ancienne & moderne, qui a des connoissances

du droit public, & qui a vu différentes parties de l'Europe. J'ai tout lieu de croire auſſi que c'eſt un homme de bonnes mœurs & de bonne conduite, dont V. M. auroit ſujet d'être ſatisfait dans les différens emplois dont elle pourroit le charger. Il a profeſſé à Varſovie l'hiſtoire & le droit public, & n'a quitté cette place que par des raiſons de ſanté, & avec les atteſtations les plus avantageuſes & les plus authentiques, que j'ai vues & lues, de ſa capacité & de ſa bonne conduite. Mrs. Bitaubé & Thiebault, qui le connoiſſent tous deux, ainſi que l'imprimeur Decker, & pluſieurs autres perſonnes, pourront rendre témoignage de lui à V. M., ſi elle juge à propos de les interroger à ce ſujet. M. Bernoulli fait de lui une longue & honorable mention dans le volume de ſes voyages, où il parle de la Pologne. Si d'après ces différens renſeignemens, V. M. croit pouvoir employer M. Dubois, je la prie de me donner ſes ordres à ce ſujet, pour ſon départ & pour ſon voyage.

V. M. eſt ſans doute déjà informée que notre reine eſt accouchée d'un prince le 22 de ce mois.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE CCXV.

Du Roi.

Ce 10 novembre 1781.

J'Ai été étonné du ſtyle de votre jeune écolier, & je crois qu'il fera fortune en France, ſi avec le temps il perfectionne ſon talent pour la flatterie, le plus néceſſaire pour réuſſir à la cour. Céſar ſe laiſſa encenſer par Cicéron & tant d'autres. Auguſte avaloit à pleine gorge l'encens que Virgile, Ovide & Horace lui diſtribuoient à pleine meſure. Léon X préféroit les flatteurs aux apôtres, & votre Louis XIV recevoit avidement les éloges que lui diſtribuoit ſon académie, & s'il aimoit les opéra, c'étoit pour les prologues. Alexandre occupé à ſon expédition contre Porus, excédé de fatigue, s'écria : O Athéniens ! vous ne ſavez pas ce qu'il m'en coûte pour être loué de vous. Pour moi qui ne ſuis pas fait pour me trouver en rang d'oignon avec ces dieux de la terre, je crois qu'entendre une fourmi qui fait le panégyrique d'une autre fourmi, c'eſt l'équivalent des louanges que nous nous donnons. Notre devoir eſt d'être juſtes & bienfaiſans ; on peut nous approuver, mais louer de miſérables vers de terre qui n'exiſtent qu'un inſtant & diſparoiſſent enſuite pour toujours, non, c'en eſt trop.

Ayons le courage de nous borner à notre deſtinée, & ne ſouffrons pas qu'une imagination ardente, bourſoufflée d'hyperboles, nous élève au-deſſus de notre être.

Je m'oublie en ce moment, & je ne fais pas attention que j'écris à un philoſophe qui pourroit me donner des leçons de modeſtie & de ſageſſe, s'il en étoit beſoin. Je vois que vous penſez vous promener inceſſamment ſur les ruines de la ſuperſtition, & je ne crois pas ſa deſtruction auſſi prochaine. Si Joſeph l'apoſtolique humilie la proſtituée de Babylone ſelon le ſtyle élégant de Jurieu, ne penſez pas que la philoſophie y ſoit pour quelque choſe; mais enviſagez cette démarche comme un acheminement pour dépouiller le ſaint-père de Ferrare. On ſouſtrait le clergé à la dépendance de Rome, pour que ce clergé ne ſonne pas le tocſin contre le Céſar qui dépouille le ſaint-père. L'évêque de Vienne ſera obligé de chanter un *Te Deum*, pendant qu'on expulſera de Ferrare ſon chef ſpirituel. L'ambition & la politique des monarques abaiſſeront le ſaint-ſiège dans tout ce qui eſt contraire à leurs intérêts; mais la bêtiſe, la crédulité, la ſuperſtition des peuples ſoutiendront pendant bien des ſiècles encore l'extravagance des fables accréditées. Souvenez-vous combien de ſiècles a duré le paganiſme, & concluez delà que le nombre des philoſophes ne l'emportera jamais ſur celui des imbécilles, & qu'en tous

ſiècles à peine trouvera-t-on un philoſophe ſur cent mille habitans de ce globe. Ajoutez, s'il vous plaît, à ces raiſons, l'éducation générale qui ne s'occupe qu'à inculquer des préjugés & des erreurs dans le cerveau tendre d'une jeuneſſe, qui les ayant ſucés avec le lait, en conſerve une profonde impreſſion pour le reſte de ſes jours. Mais il eſt poſſible & vraiſemblable qu'on diminuera de beaucoup le nombre des cénobites, les organes & les trompettes du fanatiſme, & qu'en mettant les évêques ſur le petit pied, ils perdront les avantages du faux zèle & deviendront tolérans, n'ayant plus rien à gagner par leurs perſécutions. Voilà juſqu'où me mène mon calcul des probabilités. Croire que tous les hommes ſeront ſans erreurs, qu'ils deviendront tous philoſophes, cela eſt impoſſible par les raiſons que j'en ai alléguées plus haut; mais ſi on les peut rendre tolérans en détruiſant le fanatiſme, c'eſt tout ce à quoi l'on pourra parvenir. Laiſſons donc aller le monde comme il va, contentons-nous de pouvoir penſer librement.

Il dépendra de vous de m'envoyer ce M. Dubois. Il me ſuffit de votre témoignage, & je m'en rapporte à vous. Quand je lui aurai parlé, je vous en dirai naturellement mon ſentiment. Toutefois je ſais bien que ce ne ſera pas en Pologne où il ſe ſera formé le cœur & l'eſprit. Je vous félicite de la naiſſance du Dauphin;

je lui ſouhaite la ſageſſe de Marc-Aurèle, l'humanité de Céſar, la bonté de Tite, & l'eſprit de Julien; car il ne faut ſouhaiter à un monarque François pas moins que des qualités impériales. Et pour vous, je vous ſouhaite ſanté & contentement, car vous poſſédez tout le reſte, & je ne puis rien déſirer pour vous des dons de la nature dont elle ne vous ait enrichi depuis long-temps. Sur ce, &c.

LETTRE CCXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 décembre 1781.

SIRE,

UNe indiſpoſition aſſez douloureuſe, qui m'a fait craindre un commencement de néphrétique, ou *néfrétique*, & qui n'eſt ceſſée que d'hier, m'empêche depuis huit jours d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., & ce n'eſt pas le moindre mal que cette indiſpoſition m'ait fait éprouver. Je commence aujourd'hui par répondre à la dernière des deux lettres dont V. M. m'a honoré, à peu de diſtance l'une de l'autre. Quelqu'accoutumé que je ſois, Sire, aux bontés infinies & de toute eſpèce dont V. M. me comble depuis trente années, elles me pénètrent toujours d'une nouvelle reconnoiſſance; & je ſuis infiniment touché de la nouvelle marque qu'elle

vient de m'en donner, en admettant M. Selis dans l'illuſtre académie que V. M. protège avec tant d'éclat & de ſuccès. Quoique V. M. ait la bonté de me dire qu'elle a bien voulu en cette occaſion avoir égard à ma recommandation en faveur de M. Selis, j'oſe aſſurer V. M. qu'il eſt digne de cette faveur par ſes ouvrages, (comme V. M. peut s'en aſſurer elle-même) par ſes talens pour l'éducation de la jeuneſſe confiée à ſes ſoins, & par les principes ſains de littérature & de morale qu'il lui enſeigne. Il m'a chargé de mettre aux pieds de V. M. les juſtes ſentimens dont il eſt pénétré pour elle, qu'il inſpire à ſes élèves, & qu'elle trouvera exprimés dans la lettre qu'il a l'honneur d'écrire à V. M. Il ſe propoſe de faire honneur à ſon choix, en envoyant à l'académie quelques diſſertations ſur des objets intéreſſans de littérature, & en tâchant de les rendre dignes d'être inſérées dans les mémoires de cette ſavante compagnie. V. M. ne peut imaginer la reconnoiſſance & l'émulation qu'elle vient d'exciter dans l'univerſité de Paris, par les bontés dont elle a honoré le maître & le diſciple. Ainſi les études, comme les ſciences & les lettres, lui ſeront redevables de leurs progrès, en France comme dans ſes propres États.

V. M. s'exprime avec la philoſophie la plus vraie, & en même temps la plus aimable, ſur les louanges que le jeune écolier lui a données.

Mais cette philoſophie, Sire, ſi digne d'un grand homme qui apprécie tout, n'empêche pas la philoſophie elle-même de dire, *l'Enfant dit vrai*, & d'applaudir à la juſtice qu'il rend à V. M.

Je penſe bien comme elle que ce n'eſt pas l'amour de la philoſophie qui fait faire au Céſar Joſeph tant d'entrepriſes contre les moines, les prêtres, & la cour de Rome; je crois que ces entrepriſes couvrent de plus grands intérêts, qui ne tarderont pas à éclorre bientôt; & malgré ma néphrétique, & mon âge de 64 ans, je ne déſeſpère pas de voir un jour l'empereur vraiment *roi des Romains*, & le ſucceſſeur de S. Pierre réduit à n'être qu'évêque de Rome. Malheureuſement, Sire, pour le progrès de la raiſon, les prêtres conſervent encore ailleurs que dans les États Autrichiens un crédit bien nuiſible aux lumières. V. M. croira-t-elle que l'archevêque de Paris (qui par parenthèſe ſe meurt en ce moment d'hydropiſie) a *demandé* & *obtenu* que dans les pièces de théâtre nouvelles le mot de *prêtres* ne fût pas prononcé; car la conſcience de ces gens-là les perſuade qu'on parle d'eux, quand on dit du mal des prêtres d'une autre religion. Ils reſſemblent à ce valet de comédie ivre, qui entendant prononcer le mot de *maraud*, dit naïvement: *Maraud; voilà quelqu'un qui me connoît.* On vient de retrancher dans une pièce nouvelle, dont

dont la ſcène eſt au quatorzième ſiècle, du temps de l'empereur Louis de Bavière & de Jean XXII, ce vers:

Le ſacerdoce altier lutte contre l'Empire,

Quoiqu'il n'exprime qu'un fait, malheureuſement trop vrai dans ces ſiècles déplorables. Ainſi, quoique notre jeune, ſage & vertueux monarque n'accorde aux prêtres aucune confiance, quoiqu'il connoiſſe tout le mal que cette engeance peut faire, on abuſe indignement de ſon autorité pour cacher au peuple, s'il eſt poſſible, que les prêtres ont été long-temps les plus grands ennemis des rois, & qu'ils le ſont même encore. Car quand ils diſent que l'autorité royale vient de Dieu, c'eſt parce qu'ils croient repréſenter l'Être-Suprême, & par-là mettre des entraves, s'ils le peuvent, à l'autorité la plus légitime, quand elle ſera contraire à leurs vues. J'apprends qu'en Eſpagne on vient de brûler il y a ſix mois une malheureuſe femme pour *héréſie* de *quiétiſme*. Quelle horreur & quelle imbécillité tout à la fois! Auſſi l'Eſpagne croupit-elle dans la plus mépriſable ignorance. Les ſuccès de cette nation devant Gibraltar en ſont la triſte preuve.

J'ai lu à M. Dubois la réponſe que V. M. m'a fait l'honneur de m'adreſſer à ſon ſujet. Il en eſt pénétré de reconnoiſſance; mais quoiqu'il ſente bien que V. M. ne peut lui promettre de l'em-

ployer ſans l'avoir auparavant mis à l'épreuve, la crainte de ne pouvoir, après cette épreuve, convenir à V. M., & la ſituation où le mettroit ce malheur, ne lui permet pas de faire les frais du voyage dans cette incertitude ; & il ſent très-bien d'un autre côté que V. M. ne peut faire elle-même ces frais ſans ſavoir s'il pourra lui être utile. Ainſi il renonce avec le plus grand regret à l'honneur dont il s'étoit un moment flatté.

Je ſerai, Sire, cette année comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCXVII.

Du Roi.

Ce 23 janvier 1782.

J'Ai reçu votre lettre le 7 janvier, & la multitude d'affaires qui m'étoient ſurvenues m'a obligé de différer ma réponſe juſqu'à préſent, que me voilà de retour dans mon aſile philoſophique. Ne ſoupçonnez pas toutefois que le carnaval m'ait diſtrait par ſes attraits. Ces plaiſirs ne trouvent plus de priſe à mon âge, où l'on eſt mort au monde, où les glaces de la vieilleſſe ont étouffé le feu des premières années, où enfin la végétation a ſuccédé à l'activité de la vie. Dans cette apathie il eſt difficile de croire qu'un vieillard puiſſe ranimer de loin l'ardeur de l'étude & des belles-lettres, d'autant plus que le génie de la nation Françoiſe s'encourage

de lui-même. Les palmiers croiſſent chez vous comme au bord du Gange ; ils ne ſe conſervent chez nous que dans des ſerres.

Il eſt ſans doute permis à un jeune écolier d'employer l'hyperbole, ſans elle il n'exiſteroit aucune louange. Je m'en ſuis auſſi ſervi quelquefois, c'eſt pour cela même que j'en tiens peu compte. J'ai fait dans ma jeuneſſe le panégyrique d'un cordonnier, que je trouvois le moyen d'élever preſqu'au niveau de cet empereur que Pline célébra ſi magnifiquement. Ce ſont des jeux d'eſprit dans leſquels l'imagination s'égaie ; elle s'élève ſi bien au ſuperlatif, que le comble des louanges devient quelquefois le comble du ridicule.

Mais paſſons des panégyriques aux deſſeins du Céſar Joſeph. Vous ſaurez ſans doute que le pauvre Braſchi, pour conjurer les entrepriſes attentatoires au ſaint-ſiège, avoit réſolu de venir à Vienne, afin de fléchir le Céſar Joſeph, & de ſoutenir ſur ſon troupeau Tudeſque & Hongrois la plénitude de la puiſſance que ſaint Pierre lui a confiée. A cela Joſeph a répondu que le ſaint-père pouvoit venir à Vienne, s'il le vouloit, mais que ſon projet ne s'en exécuteroit pas moins. Reſte à ſavoir ſi la tiare s'humiliera devant la couronne impériale, ou non. Il faudroit, pour venger les empereurs Fréderic II & Henri IV, qu'on reçût le pape à Vienne comme autrefois l'empereur fut reçu à Canoſſe. Ce ſe-

roit venger l'honneur du trône, & tous les laïques, de la tyrannie épiſcopale. Cependant la pitié, qui parle en faveur des malheureux, ſe fait entendre à mon cœur & me dit : C'étoient les Hildebrand qu'il falloit punir, & non un pauvre pontife, qui bien loin de faire du mal, défriche les marais Pontins. L'inſolence révolte, la foibleſſe attendrit : il n'y a que les ames lâches qui ſe vengent d'ennemis vaincus, & je ne ſuis pas de ce nombre. Je laiſſe paiſiblement la proſtituée de Babylone ſiéger ſur ſes ſept montagnes. Pourvu qu'il abandonne ſes dogmes pour la morale & qu'il prêche la charité, je ſerai auſſi peu ſon ennemi que celui du grand Lama qui ſiège au Tibet. Je ne ſais ſi on brûle les quiétiſtes à Madrid, ou ſi l'on porte le deuil à Lisbonne pour une hoſtie volée ; mais j'apprends (& je vous en félicite) la mort de l'archevêque de Paris. Ce Beaumont ne valoit pas Élie de Beaumont l'avocat. L'évêque étoit un ours mené en laiſſe par un ex-jéſuite, lequel inventoit & lui dictoit toutes les ſottiſes ſacrées que l'autre mettoit en œuvre. Ce cagot devoit bénir le Ciel de ce que le nom de prêtre étoit encore en uſage ; ce ſeroit bien pis, ſi on ne l'employoit plus ; c'eſt toujours en ſuppoſant qu'un jour les hommes puiſſent devenir raiſonnables, ce qui toutefois me paroît impoſſible, vu le train du monde.

Vous ne devez pas vous étonner de ce que

j'aurois voulu parler à ce M. Dubois avant de l'engager. Vous ne fauriez croire quelles caravanes arrivent ici d'inſectes littéraires, dont à peine on peut ſe débarraſſer, d'autant plus que c'eſt en Pologne où cette vermine pullule; & le ſéjour que le ſieur Dubois a fait dans ce royaume (où ne vont guère des gens de mérite), faiſoient naître des préjugés défavorables, qu'il ne pouvoit détruire qu'en prouvant le contraire par ſon mérite.

J'ai vu la plupart de nos académiciens. On m'a parlé, les uns d'une nouvelle planète, les autres d'une nouvelle comète; j'attends qu'ils décident de ſon ſort, pour l'honorer en conſéquence. Pour M. La Grange, il calcule, calcule, calcule des courbes tant que vous en voudrez; M. Formey fait des panégyriques, Achard de l'air déphlogiſtiqué, Véguelin étudie comment on auroit pu terminer plus vîte la guerre de trente ans, & moi je ne fais rien, ſinon des vœux pour votre conſervation, des malédictions contre la néphrétique, & des ſouhaits pour le rétabliſſement de la paix de l'Europe.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXVIII.

Du Roi.

Ce 21 février 1782.

MOn Dieu, mon cher Anaxagoras, quel fatras de philoſophie m'avez-vous envoyé! Le premier volume contient la réfutation de ſyſtêmes abſurdes qui ſe détruiſent d'eux-mêmes & qui ne méritoient pas tant de paroles pour être pulvériſés. Le ſtyle en eſt un peu trop déclamatoire & ne convient point à des matières de philoſophie. Quiconque veut traiter ces ſortes de ſujets, doit employer la méthode, une bonne dialectique & beaucoup de clarté; mais pour le ſecond tome, Ciel! que vous en dirai-je? Comment y a-t-il encore des gens aſſez fous pour faire des ſyſtêmes dans ce dix-huitième ſiècle, & créer un monde à leur fantaiſie, ſans avoir examiné ſi ce monde eſt éternel, & ſi cela n'eſt pas beaucoup plus vraiſemblable que de lui donner un commencement? Quel chaos que ce ſyſtême! Vouloir reſſuſciter les tourbillons de Deſcartes & les aſſimiler très-gauchement au ſyſtême de Newton! S'il eſt encore quelque place ouverte dans les petites maiſons de Paris, logez-y votre philoſophe au plus vite. Ce ſera là un trône pour lui. Celui qui veut lutter contre Newton, doit être armé de

toutes pièces & bien assuré dans ses arçons ; mais votre héros François, au moindre petit coup de lance, seroit étendu sur le carreau. Croyez-moi, tenons-nous-en à l'expérience : que la raison dirige la partie philosophique, & que l'imagination ne déborde point la sphère de la poésie. Cet ouvrage m'a mis de très-mauvaise humeur ; mais j'ai voulu décharger mon chagrin dans votre sein, pour m'alléger tant soit peu. J'avois déja la goutte, le rhumatisme, une ébullition & la fièvre, & ces folies que vous m'avez envoyées, avoient presqu'achevé de m'accabler. Une mauvaise dialectique est la plus mortelle de toutes les maladies, quand elle entre dans un cerveau qui regimbe contre la déraison. Pour l'amour de Dieu, si vos François enfantent de pareilles balivernes, ne m'en accablez point. Laissez-moi partir tranquillement de ce monde-ci, sans m'en dégoûter par les plates absurdités d'auteurs qui pensent être philosophes & qui ne sont que des visionnaires entêtés de leurs folles illusions.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXIX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce premier mars 1782.

SIRE,

DEpuis la dernière lettre dont V. M. m'a honoré, j'ai eu des inquiétudes, bien ou mal fondées, mais toujours très-grandes pour moi, ſur ſa ſanté. On m'écrivoit d'Allemagne qu'elle n'étoit pas bonne, que du moins elle avoit ſouffert quelques altérations pendant le rude hiver qu'on dit avoir régné dans le nord. Heureuſement M. le baron de Goltz a diſſipé ces alarmes, & m'a aſſuré que V. M. étoit auſſi bien qu'on pût le déſirer. Je n'ai donc plus qu'à vous témoigner, Sire, toute ma ſatisfaction & toute ma joie. Cette conſolation me dédommage des contradictions que ma pauvre machine éprouve, & qui commencent même à me faire croire qu'il faudra peut-être bientôt ſonger à faire mon paquet; mais, Sire, ma ſanté & ma vie même ne ſont rien pour moi, tant que je n'aurai point à craindre pour la vôtre.

Vos bienfaits, Sire, pour le jeune étudiant que j'avois pris la liberté de recommander à votre bienfaiſance, ont augmenté l'émulation & l'ardeur que montroit déjà ce jeune-homme

intéreſſant ; il n'a point quitté depuis cinq mois les premières places de ſa claſſe ; & fera tous ſes efforts pour ſe montrer digne des bontés que V. M. a bien voulu avoir pour ſes talens naiſſans.

Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire au ſujet de la querelle du *Céſar* avec le *très-ſaint-père*, eſt plein de raiſon, d'humanité & de juſtice. Il eſt sûr que ce pauvre prêtre qui deſſèche les marais Pontins, n'eſt pas coupable des ſottiſes de Grégoire VII, d'Innocent IV, & de tant d'autres de ſes prédéceſſeurs. Mais la juſtice *ſouveraine* a fait payer au genre-humain le péché d'un ſeul, & la juſtice *impériale* fera payer à un ſeul le péché de pluſieurs. Nous avons vu ici les capucinales repréſentations du prêtre électeur de Trèves, & les réponſes très-militaires du Céſar. Je ne ſais ſi je me trompe, Sire, mais je crois que le Céſar n'en reſtera pas là, & que tous ces préliminaires ne ſont, comme l'on dit, que pour *peloter en attendant partie*. Malheureuſement pour ſaint Pierre, la partie ne ſera pas égale entre les joueurs. Il me ſemble que tous les évêques des États du Céſar, ſoit politique, ſoit ſatisfaction de ne plus dépendre de Rome, ſont très-ſoumis aux volontés impériales. Ils le ſeroient de même partout, ſi les ſouverains ſavoient dire, *je veux*, à cette troupe récalcitrante quand on la prie, mais très-docile quand on lui commande. Le ſaint-

père ſe conſolera de ſes déſaſtres *germaniques* avec la ſoumiſſion *italienne*, la fidélité *eſpagnole*, & la catholicité *françoiſe*. Car nous ne ceſſerons pas ſi-tôt d'avoir l'honneur d'être très-*catholiques*, non plus que les Italiens d'être très-*ſoumis*, & les Eſpagnols d'être très-*fidèles*.

Voilà pourtant, Sire, ces Eſpagnols, qui malgré leur inquiſition, viennent de prendre Port-Mahon. Ils ſont, ce me ſemble, plus heureux que ſages, & les Anglois un peu plus ineptes qu'ils n'étoient du temps de Marlborough & de milord Chattam. On commence à croire que ces pauvres Eſpagnols, malgré leurs ſottiſes multipliées *au camp de St-Roch*, finiront auſſi par prendre Gibraltar, qui, à la vérité, montre un peu plus les dents que Port-Mahon n'a fait. *Ce camp de St-Roch* n'en fait pas plus, ce me ſemble, que la *neutralité armée*, dont nous attendons toujours, & juſqu'à préſent aſſez en vain, les efforts ſérieux pour réprimer l'inſolence angloiſe. Elle feroit bien mieux encore, ſi elle pouvoit déterminer les Anglois à la paix, dont ils ont beſoin ainſi que nous. Mais je crains, Sire, que cette paix ne ſoit auſſi prochaine qu'elle eſt déſirable.

Nos politiques des Thuilleries, qui ſavent rarement ce qu'ils diſent, parlent d'une menace d'invaſion dans les États du vénérable Sultan, de la part de deux de vos voiſins. Il ſeroit plai-

ſant que le Céſar voulût à la fois chaſſer le Pape & le grand Turc ; cela m'eſt fort indifférent, ſi le repos de V. M. n'en ſouffre pas. Car je ne lui ſouhaite plus que le repos. Et qu'a-t-elle beſoin de gloire ?

Cette planète ou comète qu'on voit au ciel depuis long-temps, annonce peut-être de grands événemens politiques. Malheureuſement il n'eſt point du tout certain qu'elle ſoit comète ; auquel cas, comme le ſait très-bien V. M., elle n'auroit pas l'honneur d'annoncer même de la pluie ou du beau temps. Elle eſt *véhémentement* ſoupçonnée d'être une pauvre planète, que ſa petiteſſe & ſa diſtance avoient tenue juſqu'ici dans l'obſcurité ; mais il faudra du temps encore pour que les aſtronomes puiſſent lui *donner un état*, & *faire*, comme on dit, *ſa maiſon.*

En attendant, Sire, conſervez-vous, daignez me continuer vos bontés, & recevoir l'hommage du profond reſpect avec lequel je ſerai juſqu'au tombeau, &c.

LETTRE CCXX.

Du Roi.

Ce 17 mars 1782.

VOus n'avez pas été auſſi mal informé ſur mon ſujet que vous le croyez. J'ai eu une forte attaque de goutte à la main & au pied droit, & comme malheur eſt bon à quelque choſe, l'impuiſſance de me ſervir de la main droite m'a fait recourir à la main gauche, avec laquelle j'ai appris à écrire liſiblement. Cet exercice & celui de la patience eſt tout ce que j'ai profité de ma dernière maladie. J'ai rappellé dans ma mémoire les ſages préceptes du portique, quoique je ne me ſois pas écrié dans un moment de douleur comme Poſidonius : O goutte ! quoi que tu faſſes, je n'avouerai point que tu es un mal. Je me borne à ſupporter la douleur ſans m'en plaindre & ſans en nier l'exiſtence. Je ſuis bien fâché d'apprendre que vous avez ſouffert de la gravelle, tandis que j'étois garrotté par la goutte. C'eſt à l'âge qu'il faut s'en prendre. Le temps qui a détruit juſqu'au temple de Jupiter au Capitole, & qui n'a laiſſé aucun veſtige de la tour de Babel élevée juſqu'aux cieux, comme vous ſavez ; le temps, dis-je, vient beaucoup plus facilement à bout d'affoiblir & de rendre caducs des reſſorts auſſi fragiles que ceux dont

le corps humain eſt compoſé ; & cette fange dont nous ſommes fabriqués, réſiſte plus long-temps cependant à la deſtruction que le fer même, malgré ſa dureté. Vous ſaurez que je me ſuis informé combien de temps ſe conſervent les horloges qui ſont ſur les clochers des égliſes, & j'ai appris, à mon grand étonnement, qu'il faut tous les vingt ans au moins les renouveller tout-à-fait, parce que la rouille ronge & fait éclater des parties des reſſorts, ce qui en arrête le mouvement. Or nous deux, qui avons eu l'impertinence de vivre au-delà de la durée de trois horloges de fer, nous ne devons pas trouver étrange que notre machine ſe diſloque & que ſes infirmités nous annoncent ſa deſtruction prochaine. Tout nous avertit de l'empire que la viciſſitude exerce ſur notre globe. Rome, l'impérieuſe Rome apoſtolique ſuccombe ſous ſes enfans mutins, qui lui refuſent l'obéiſſance, décloîtriſent les *cuculati*, s'approprient leurs biens & ſecouent inſolemment le joug du purgatoire. Le vicaire du Chriſt va faire amende honorable à Vienne aux pieds du trône impérial ; & vous entendez les hérétiques crier partout : *Nous vous l'avions bien dit, que la proſtituée de Babylone n'étoit pas infaillible ; ſi Braſchi l'étoit, il ne commettroit pas la ſottiſe de faire une démarche auſſi inutile que déplacée.* Pour moi, quoiqu'à la vérité hérétique, je plains l'abbé du midi (comme l'appelle le prince

de Ligne) de la ſituation déſolante où il ſe trouve ; il eſt la victime de l'audace effrontée de ſes prédéceſſeurs.

L'abbé Raynal ſouffre d'un deſtin à peu-près ſemblable à préſent, dans un affreux cachot de la Baſtille, après s'être trouvé il y a à peine ſix mois à côté du Céſar Joſeph, dînant à Spa en compagnie de ce monarque ; j'avois cru qu'une ſauve-garde contre tout opprobre étoit d'avoir converſé une fois dans ſa vie avec un *caput orbis*. Il faut donc que dans ce ſiècle pervers il n'y ait plus d'abri pour la médiocrité contre les caprices de la fortune. O Salomon! ſi tu revenois au monde, tu confeſſerois qu'il y a bien des nouveautés arrivées de nos jours, que tu n'avois ni vues ni imaginées, & il s'en produira encore bien d'autres. J'abandonne, comme de raiſon, l'avenir aux vagues deſtinées ; je me borne à demander uniquement à notre bonne mère Nature la conſervation du ſage Anaxagoras, & j'abandonne à leur mauvais ſort les Braſchi, les Raynal, les ſucceſſeurs de Kouli-Kan, les Ignatiens, les Capucins & les Anglois. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXI.

Du Roi.

Ce 23 mars 1782.

NOn, mon cher Anaxagoras, mon zèle philoſophique ne s'eſt point exhalé contre vous qui êtes un vrai ſage, mais contre des écervelés, qui ſe couvrant du titre ſpécieux de philoſophes, s'aviſent de créer un monde à leur façon au bout du dix-huitième ſiècle. J'avois préſumé que les progrès du bon ſens & des connoiſſances auroient au moins détrompé les ſcrutateurs de la nature de l'idée abſurde de l'origine que des imbécilles ont donnée au monde ; mais notre auteur ſe met fiérement ſur les rangs, il détruit bien des ſyſtêmes qu'il attaque, ſur-tout celui de Buffon : toutefois lorſqu'il arrange le ſien par un mêlange biſarre & incompatible du ſyſtême de Deſcartes & de celui de Newton, & que je vois mon homme par ſa parole créer & arranger l'univers, au-lieu d'admirer ce puiſſant Créateur, je lui aſſigne les petites maiſons pour demeure. Quiconque a bien examiné cette matière, conviendra que ſi l'on veut reſpecter les axiomes fondamentaux de la raiſon, il faut de néceſſité admettre l'éternité de l'univers. Le ſyſtême de la création entraîne des abſurdités à chaque pas qu'on fait pour

l'établir ; il faut nier l'*ex nihilo nihil eſt* que toute l'antiquité reſpectoit ; il faut ſe perſuader qu'un être incorporel (dont nous ne pouvons nous faire aucune idée) forme la matière & agit ſur elle ſans contact ; il faut aſſocier deux idées contradictoires, celle d'un Dieu bon & parfait à celle d'un ouvrage déteſtable qu'il s'eſt complu à faire. Le philoſophe des petites maiſons mépriſe ces petites difficultés ; il franchit hardiment les abîmes de l'incompréhenſibilité ; les rayons de la vérité fondent ſes ailes artificielles & le précipitent comme Icare dans une mer de contradictions où va ſe noyer le peu de bon ſens qui lui reſte. Paſſez-moi cette comparaiſon trop poétique ; elle eſt un peu dans le goût de Balzac : vous la lirez avec indulgence, quand réfléchiſſant que plein des déclamations du créateur pariſien & l'imagination échauffée par ſon ſtyle, il m'en eſt échappé quelqu'imitation dans cette lettre.

Tout le monde eſt ici tranquille. On ne crée rien, on ſe borne à jouir de ce qui eſt créé, & tandis que l'empereur ſe chamaille avec le pape & vous avec les Anglois, je roule mon tonneau comme Diogène, pour n'être pas ſeul déſœuvré. Sur ce, &c.

LETTRE

LETTRE CCXXII.

Du Roi.

Ce 26 avril 1782.

NOn, mon cher Anaxagoras, vous n'êtes pas entré dans le ſens de ma lettre. A Dieu ne plaiſe que je m'en prenne à vous pour m'avoir envoyé ce nouveau ſyſtême de philoſophie ! Il ne s'agit pas d'un ſage comme vous dans ce qui a excité mon zèle : ce n'eſt que contre l'auteur que je m'emporte ; je ne puis lui pardonner que ſur la fin du dix-huitième ſiècle, il veuille s'écarter de l'expérience, pour s'égarer dans un labyrinthe de chimères que ſon imagination enfante. Que deviendra la philoſophie, ſi on s'écarte du chemin ſage qu'on lui a tracé & qu'on lui ôte le bâton de l'analogie & celui de l'expérience pour ſe conduire ? Si le livre de ce ſonge-creux prend faveur, voilà d'abord nombre de jeunes écervelés qui vous débiteront des paradoxes pour ſe faire lire, la philoſophie retombera comme jadis dans Athènes entre les mains des ſophiſtes, & l'on ſubſtituera aux vérités évidentes un jargon obſcur, & entortillé de phraſes métaphyſiques, qui replongera la France dans l'ignorance. J'aime le ſiècle où je ſuis né : je m'affectionne à tous ceux qui l'honorent, & j'abhorre tout ce qui nous menace

de replonger notre poſtérité dans la barbarie. Que des moines ambitieux perſécutent les philoſophes & s'élèvent contre les vérités les mieux prouvées par les apôtres de la raiſon, je ne l'approuve pas ; cependant je vois qu'ils agiſſent ſelon les principes de leur intérêt, qui veut qu'ils dominent ſeuls ſur les hommes : mais que de prétendus philoſophes ſapent eux-mêmes les vérités les mieux reconnues, qu'ils dégradent la philoſophie autant qu'il eſt en eux, qu'ils reſſuſcitent les erreurs de nos ancêtres, en vérité c'eſt ce qui n'eſt pas pardonnable. Tenez, voilà ce qui a mis ma bile en mouvement ; & quiconque aime que les hommes ſoient éclairés, éprouvera à la lecture de ce livre les mêmes ſentimens d'indignation contre ſon auteur.

Vous me parlez d'un autre livre que vous avez la bonté de m'envoyer ; il ne m'eſt point encore parvenu ; je vous prie néanmoins d'en remercier ceux qui ont daigné me l'envoyer. La réputation du collège Mazarin a été célèbre depuis long-temps ; les jéſuites avoient d'habiles profeſſeurs, la rhétorique étoit ſupérieurement traitée à Port-Royal. Paſcal, Racine, Arnaud & Nicole étoient des gens d'un grand mérite & qui étoient ſortis de cette école. Je voudrois, pour la conſolation de ma vieilleſſe, voir germer & éclorre quelques plantes qui puſſent remplacer celles qui ont honoré le ſiècle précédent. Il ſemble que les grands hommes

meurent ſans poſtérité. Je déſirerois qu'il y eut une filiation d'ames ſupérieures, dont ſans ceſſe les unes remplaçaſſent les autres. Après tout, mon temps eſt bientôt fini ; j'ai joui du marc du ſiècle de Louis XIV. Je bénis le Ciel de m'avoir fait naître dans ce temps, & pour ſe conſoler de l'avenir il faut dire : *Après moi le déluge.* Le monde eſt un théâtre perpétuel de viciſſitudes, c'eſt une ſcène mouvante où tout change : ici les arts, les ſciences & les empires s'élèvent ; là c'eſt la barbarie qui ſuccède aux connoiſſances, & les potentats dont les trônes ſe renverſent. Vous autres François, vous n'y allez pas de main morte ; vous ne ſapez pas mal le trône Britannique. Cette nation, qu'on dit ſi profonde, avoit des miniſtres ſuperficiels pour la gouverner, qui l'ayant dépouillée de richeſſes abuſives qu'elle poſſédoit, & lui ayant fait perdre des poſſeſſions qui lui étoient à charge, ont bravement travaillé à ſon abaiſſement, ſans doute pour tempérer l'excès où elle pouſſoit ſa fierté, & ſon dédain pour le reſte de l'Europe. Dans cent ans d'ici quiconque reſſuſciteroit de nos contemporains, ne reconnoîtroit plus notre continent. En attendant, je vous ſouhaite ſanté, proſpérité & contentement. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 mai 1782.

SIRE,

J'Ai reçu, preſqu'en même temps, deux lettres dont V. M. m'a honoré, à peu de jours l'une de l'autre, en réponſe à deux lettres que j'avois eu auſſi l'honneur de lui écrire ; je vois par la première des deux réponſes que V. M. a daigné me faire, qu'elle a été attaquée cet hiver, comme preſque tous les précédens, de cette maudite goutte, qui en la faiſant ſouffrir comme Épictète, ne l'empêche pas d'être gaie comme Démocrite, ſans qu'elle ait pourtant la morgue ſtoïcienne & abſurde de ne pas regarder la goutte comme un mal. Je liſois ces jours paſſés la morale d'Épictète, plus grande que nature, exagérée, & faite pour l'homme imaginaire, & je dis de tout ce bel étalage, ſi peu à l'uſage de notre foible nature, ce que le bon La Fontaine, tout converti qu'il étoit par le vicaire de ſa paroiſſe, diſoit des Épîtres de S. Paul à ſon confeſſeur : *Votre S. Paul n'eſt pas mon homme.*

La philoſophie de V. M. eſt plus vraie, parce qu'elle eſt plus aſſortie à la nature humaine, & plus digne d'un véritable ſage, qui voit les maux & les biens tels qu'ils ſont ; qui

jouit de ceux-ci, & ſouffre ceux-là, ſans ſe louer & ſans murmurer de ſa deſtinée. Je profite, le mieux qu'il m'eſt poſſible, des leçons, & ſur-tout de l'exemple de V. M.; & quand ma veſſie me fait ſouvenir qu'*elle n'eſt pas une lanterne*, comme dit le proverbe, je relis les lettres du roi philoſophe, & cette lecture me ſoulage & me conſole.

Voilà donc le ſaint-père à Vienne, communiant le Céſar qui le perſiffle, & qui le renverra comme il eſt venu. Il n'aura eu d'autre ſatisfaction que de faire baiſer ſa mule aux capucins & aux belles dames, & de donner force bénédictions à la canaille. Je voudrois que Grégoire VII & l'empereur Henri IV puſſent être témoins de ce ſpectacle, & du progrès que la raiſon a fait depuis ſept cents ans. Le temps eſt un peu long, il eſt vrai, mais enfin la raiſon a cheminé comme l'aiguille d'une montre; ſans avoir fait de grands pas, elle a toujours avancé; & la voilà en beau chemin. Gare la ſuite de ces événemens pour la ſainte égliſe catholique, apoſtolique & romaine. Je ne ſais ſi le ſucceſſeur de S. Pierre s'appelle dans ſon voyage *l'abbé du midi*; mais il ſemble que dans ce beau voyage, il a été chercher, comme on dit, *midi à quatorze heures*.

V. M. n'eſt pas exactement informée ſur le compte de l'abbé Raynal. Il a été décrété, il eſt vrai, par noſſeigneurs du parlement, plus

ignorans que la Sorbonne, & plus intolérans que les capucins. Mais devançant cet arrêt foudroyant, l'abbé Raynal s'eſt mis à couvert & hors de France ; ainſi il n'eſt ni au Châtelet, ni à la Baſtille, mais en ſûreté à Bruxelles ou ailleurs ; car on dit qu'il voyage en ce moment en Allemagne, qu'il a été même très-accueilli d'un vénérable prélat, l'électeur de Mayence ; j'imagine qu'il n'oubliera pas dans ce voyage de voir le monarque philoſophe, qui vaut mieux à voir que tous les électeurs & même tous les Céſars, & je ne doute pas que V. M. ne le conſole des perſécutions que le fanatiſme lui a fait éprouver.

L'état de notre nouvelle planète ou comète eſt encore indécis, & *ſa maiſon* eſt difficile à lui faire ; on commence à croire pourtant qu'elle reſtera planète, deux fois plus éloignée du ſoleil que Saturne, & faiſant ſa révolution en 82 ans. Le temps nous éclaircira davantage ; mais voilà, pour le préſent, tout ce que je puis en apprendre à V. M.

Que dit-elle de la priſe de Mahon, enlevé preſque ſans coup-férir par un général médiocre, & par les Eſpagnols ? Il étoit écrit que cette place ne ſeroit priſe que par de pauvres généraux ; Richelieu le premier, & Crillon le ſecond ; ce Crillon eſt le père de celui que V. M. vit il y a quelques années à Berlin avec le prince de Salm. On dit qu'il va être chargé du ſiège

de Gibraltar, qui pourra être de plus dure digeſtion. Mais enfin il faut eſpérer en la Providence ; ſur-tout en voyant les ſottiſes multipliées des Anglois, ſur terre, ſur mer, & dans le miniſtère. Puiſſent ces ſottiſes bien répétées les forcer à la paix ! Car pour nous, nous ne demandons pas mieux que de la faire.

V. M. m'a rendu juſtice en me croyant très-innocent de l'ennui que lui a cauſé le mauvais livre de phyſique qu'on s'eſt aviſé de lui envoyer comme de ma part. Elle doit avoir reçu un autre livre que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, mais en l'avertiſſant bien que ce livre n'étoit pas fait pour être lu par elle, & que c'étoit ſeulement un hommage de l'univerſité de Paris, pleine d'admiration pour le monarque philoſophe, & de reconnoiſſance pour l'encouragement qu'il a bien voulu donner à un de ſes élèves.

Je ſuis avec le plus profond & le plus tendre reſpect, &c.

LETTRE CCXXIV.

Du Roi.

Ce 18 mai 1782.

IL m'arrive, comme à vous, d'admirer la morale des ſtoïciens & de m'affliger de ce que leur ſage ſi reſpectable n'eſt qu'un être de raiſon.

C'eſt bien à ce ſujet qu'on peut appliquer ce beau vers de Voltaire :

Tes deſtins ſont d'un homme & tes vœux ſont d'un Dieu.

Quelqu'amour que nous ayons pour le bien de l'humanité, aucun législateur, aucun philoſophe ne changera la nature des choſes. Notre eſpèce a dû être probablement telle que nous la connoiſſons, un bizarre aſſemblage de quelques bonnes & de quelques mauvaiſes qualités. L'éducation & l'étude peuvent étendre la ſphère de nos connoiſſances, un bon gouvernement peut former des hypocrites, qui arborent le maſque de la vertu, mais jamais on ne parviendra à changer la trempe de notre ame. Je regarde l'homme comme une machine méchanique aſſujettie aux reſſorts qui la dirigent ; & ce qu'on appelle ſageſſe ou raiſon, n'eſt que le fruit de l'expérience qui influe ſur la crainte ou ſur l'eſpérance qui déterminent nos actions. Ceci, mon cher Anaxagoras, eſt un peu humiliant pour notre amour-propre ; par malheur cela n'eſt que trop vrai. Quoi qu'il en ſoit, j'eſtime les ſtoïciens, & je les remercie d'un cœur pénétré de reconnoiſſance de ce que leur ſecte a produit un Lélius, un Canton d'Utique, un Épictète, ſurtout un Marc-Aurèle. Aucune des autres ſectes philoſophiques ne peut ſe vanter de tels élèves, & je voudrois pour le bien de l'Europe que la race n'en fût pas éteinte. Il eſt fâcheux que tous

ceux qui ſouffrent, ſoient obligés de donner un démenti tout net à Zénon ; il n'en eſt aucun qui ne convienne que la douleur eſt un grand mal. Je voudrois bien que notre bonne mère Nature vous diſpensât du pénible emploi de produire des Pyrénées & des Alpes au fond de votre veſſie. C'eſt un mal trop ſérieux pour que j'en badine, principalement lorſque vous en ſouffrez, vous que le Parnaſſe & tous les gens qui penſent, déſireroient qu'il fût immortel. J'eſpère donc d'apprendre au moins que cette fâcheuſe maladie n'empire pas, & que vos amis peuvent ſe flatter de vous conſerver encore longues années.

Que vous dirai-je du ſaint-père ? Il a perdu ſon infaillibilité, depuis qu'il s'eſt aviſé d'aller à Vienne comme témoin de ſa dégradation. Voilà une affaire finie pour l'Autriche. Vos François n'imiteront point la conduite de l'empereur. Il règne dans votre patrie plus de ſuperſtition que dans aucun État de l'Europe. Vos prêtres ont uſurpé une autorité qui balance celle du ſouverain, & votre roi n'oſe entreprendre contre un corps auſſi puiſſant, ſans avoir pris les plus ſages meſures pour faire réuſſir un deſſein auſſi hardi. Ainſi tout bien conſidéré, les États de l'empereur ſeront les ſeuls qui profiteront de ce ſchiſme de l'Égliſe, les autres ſouverains manqueront ou de cœur, ou de ſageſſe, ou de moyens pour l'imiter : cependant ne vous

flattez pas que nous en ſoyons arrivés au temps où la raiſon dominera ſur les hommes. Rappellez-vous que naguère un prince d'Allemagne a fait dire des meſſes ſur le ventre de ſon épouſe, aſſuré qu'elle en deviendroit enceinte. Sachez qu'une ſecte en Saxe évoque les morts comme la pythoniſſe d'Endor : apprenez que les francs-maçons forment dans leurs loges une ſecte religieuſe (c'eſt beaucoup dire) plus abſurde que les ſectes connues. Telle eſt notre pauvre eſpèce, & telle ſera-t-elle juſqu'à la fin des ſiècles. Des folies, des fables, le merveilleux l'emportent toujours ſur la raiſon & ſur la vérité. Fontenelle avoit bien raiſon de dire que s'il avoit une main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour la répandre dans le public, parce que le peuple n'en eſt pas digne.

Mais ſavez-vous ce qui vient d'arriver aujourd'hui ? Moi qui croyois l'abbé Raynal enfermé dans quelque priſon de votre inquiſition, je le vois arriver ici. Il viendra chez moi cette après-dînée, & je ne le quitterai point que je ne l'aie coulé à fond. Enfin j'ai vu l'auteur de l'Hiſtoire du Stathoudérat & du Commerce de l'Europe. Il eſt plein de connoiſſances, qu'il doit aux recherches curieuſes qu'il a faites ; j'ai cru m'entretenir avec la Providence. Tous les gouvernemens ſont peſés à ſa balance, & l'on riſque le banniſſement à oſer avancer modeſtement devant lui que le commerce d'une puiſſance eſt de

quelques millions plus lucratif qu'il ne l'annonce. Reſte à ſavoir ſi ces notions qu'il a recueillies ont toute l'authenticité qu'on déſire dans de pareilles matières.

Si vous me parlez de l'Europe, je vous entretiendrai de mon tonneau, que je roule comme le fit Diogène durant les troubles de la Grèce. Le Nord déſire ardemment la paix; malgré les aſſociations maritimes & le code de Catherine pour l'empire de Neptune, il n'eſt pas moins moleſté par les fortes aſſurances que les pirateries obligent de payer. Un grand génie qui habite le cinquième dans quelque rue du fauxbourg Saint-Germain, & qui delà gouverne deſpotiquement l'Europe, vient de m'adreſſer un beau projet de pacification générale. L'eſprit de l'abbé de Saint-Pierre eſt deſcendu ſur lui, avec une profonde politique, digne de Gargantua. La France pullule de grands hommes, qui dans leur obſcurité travaillent à ſon plus grand avantage. C'eſt dommage que d'auſſi beaux génies n'aient pas au moins quelques royaumes à brûler, je veux dire à gouverner. Qu'il arrive de l'Europe ce qu'il pourra, je borne mes vœux à la conſervation du ſage Anaxagoras. Nous ferons une ligue pour notre départ de cette vallée de miſère & pour voyager enſemble, afin de nous rendre zéro.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXXV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 21 juin 1782.

SIRE,

CE que V. M. me fait l'honneur de m'écrire ſur la philoſophie exaltée & exagérée des ſtoïciens, eſt ſans comparaiſon plus à mon uſage que cette philoſophie giganteſque & imaginaire. Je ne conviendrai jamais avec ces meſſieurs, non plus que V. M., que la douleur *ne ſoit point un mal*, & ma triſte veſſie ne me dit que trop ſouvent pluſieurs fois par jour qu'ils en *ont menti*. Je dirois volontiers, comme le roi Alphonſe diſoit du monde, que ſi Dieu m'eût appellé à ſon conſeil, quand il fabriqua la veſſie humaine, je lui aurois donné de bons avis. Je ne ſuis pourtant pas plus mal de la mienne que je ne l'étois il y a deux mois; mais je crains toujours, & avec raiſon, que mon état n'empire avec l'âge. D'un autre côté je me dis, pour me tranquilliſer, ce vers de Racine:

Je ne veux point prévoir les malheurs de ſi loin.

En voilà trop ſur cet ennuyeux objet, dont je n'ai parlé que pour répondre à la bonté avec laquelle V. M. s'y intéreſſe. Vivez, Sire, portez-vous bien, n'ayez point de douleur, & qu'il

arrive de moi ce qu'il plaira à la deſtinée & à la nature ; je ſerai content, ou du moins conſolé.

Le ſaint-père me paroît avoir fait, comme l'on dit, *bonne mine à mauvais jeu.* Il a donné beaucoup de louange à la *piété* de ſa majeſté impériale ; il lui a donné la communion le jeudi-ſaint, à ce que diſent les gazettes ; grand bien leur faſſe à tous deux ! Reſte à ſavoir ce que deviendront les moines ſupprimés. Quelques lettres d'Allemagne, & ſur-tout de Flandre, paroiſſent donner des doutes ſur l'entier accompliſſement de ſon projet *impérial* & *antimonaſtique.* On prétend que depuis ſon entrevue avec le pape, la deſtruction des couvens ſupprimés traîne en longueur. Ce ſeroit tant pis pour lui. Il vaudroit mieux n'avoir rien fait du tout, que de faire à moitié ce qu'il a annoncé. Mais, Sire, ce qui m'intéreſſeroit beaucoup davantage, ce ſeroit que nous euſſions en France le courage d'imiter cette réforme. Hélas ! comme le dit très-bien V. M., nous n'en ferons rien, & tout en mépriſant les prêtres & les moines, nous leur ferons l'honneur de les craindre & de les épargner. Nous avons écrit là-deſſus, & depuis long-temps, les plus belles choſes du monde ; mais nous écrivons, & nous ne faiſons pas. Les autres font, & n'écrivent point. Nous ſommes ſur ce point comme pour la guerre & pour la muſique, nous barbouillons des livres,

& nous nous en tenons là. A propos de guerre, que penſe V. M. de notre déconfiture aux Antilles ? Cette affaire du 12 avril eſt, ce me ſemble, le chef-d'œuvre de l'ignorance & de la bravoure françoiſe. Dieu nous donne la paix dont nous avons ſi grand beſoin, ainſi que nos ennemis, qui de leur côté, n'ont guère moins fait de ſottiſes que nous ! Cette paix ſeroit peut-être bientôt faite, s'il ne plaiſoit pas au grand protecteur de l'inquiſition de s'opiniâtrer à ce beau ſiège de Gibraltar, où la nation Eſpagnole & ſon roi acquièrent depuis quatre ans une gloire ſi brillante.

V. M. me paroît avoir très-bien jugé l'abbé Raynal. Il eſt trop ſûr de ſon fait dans tout ce qu'il avance, & ſoutiendroit preſqu'à chaque ſouverain & à chaque État de l'Europe, qu'il ſait mieux que lui-même ſes forces & ſes revenus. Mais d'ailleurs ſon ouvrage eſt utile, & lui a valu chez les étrangers, & dans ſa patrie même, une célébrité qui le dédommage de la perſécution excitée contre lui par les fanatiques. On me mande qu'il eſt enchanté de V. M., & je n'ai pas de peine à le croire. Je ſais par expérience qu'elle renvoie avec cette diſpoſition tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Nous avons eu ici pendant un mois M. le comte & madame la comteſſe du Nord. Ils ſont partis il y a deux jours pour Breſt, & paroiſ-

ſent fort contens de leur ſéjour à Paris, & de l'accueil que tous les états ſe ſont empreſſés de leur faire. Ils ont de leur côté très-bien réuſſi par la politeſſe dont ils ont été pour tout le monde. M. le comte du Nord m'a fait l'honneur de venir chez moi, avant même que j'euſſe pris la liberté de me préſenter chez lui. Il m'a dit les choſes les plus honnêtes ſur le déſir qu'on avoit eu de *me poſſéder* à Pétersbourg, ce ſont les termes dont il s'eſt ſervi; & ſur les regrets qu'il avoit eus en particulier de ne *m'y point voir*. Je ſuis très-touché de ſes regrets, mais je ne me répens point du tout, & peut-être moins que jamais, de n'avoir pas accepté ce qu'on m'offroit, & je n'oublierai de ma vie la converſation, très-intéreſſante pour moi, que j'eus à ce ſujet avec V. M. à Clèves en 1763.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'hommage le plus ſincère de la tendre vénération avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

P. S. J'ignore ſi V. M. a reçu l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de la part du collège de Louis-le-Grand, & de l'univerſité de Paris, non pour être lu, mais comme un hommage de leur profond reſpect & de leur vive reconnoiſſance.

LETTRE CCXXVI.

Du Roi.

Ce 5 juillet 1782.

JE vous avoue qu'après avoir bien étudié les opinions des ſtoïciens, il m'a paru qu'ils avoient trop exalté la nature humaine. Leur amour-propre leur perſuada que chacun poſſédoit en ſoi une parcelle de l'ame de la nature, & que cette parcelle pouvoit atteindre aux perfections de la Divinité, à laquelle elle ſe rejoignoit après la mort de celui qu'elle avoit animé. Ce ſyſtême eſt beau & ſublime; il n'y manque que la vérité. Cependant il y a de la nobleſſe à s'élever au-deſſus des événemens fâcheux auxquels nous ſommes aſſujettis, & un ſtoïciſme qui n'eſt pas outré, eſt l'unique reſſource des malheureux. Toutefois il ne faut pas nous bouffir d'une idée de perfection à laquelle nous ne ſaurions atteindre, ni nous compoſer une généalogie imaginaire, qui loin de nous annoblir nous dégrade, parce qu'en conſidérant la turpitude & les crimes de notre eſpèce, il y auroit plus de vraiſemblance à nous croire deſcendus d'êtres malfaiſans (ſuppoſés qu'il en exiſte) que d'un être dont la nature même doit être la bonté. Mais dès que la goutte, la pierre, ou le taureau de Phalaris s'en mêlent, les cris aigus qui

qui échappent au ſouffrant, atteſtent que la douleur eſt un mal très-réel. J'eſpère que votre veſſie ne vous mettra plus dans le cas de donner un démenti aux ſtoïciens. Mon ame m'a appris par l'expérience qu'elle eſt la très-humble ſervante de mon corps. Auſſi ſouvent qu'il ſouffre, elle eſt très-mal à ſon aiſe, tant ſes facultés intellectuelles ſont aſſujetties à la méchanique de notre organiſation.

Quel ſaut des ſtoïciens au ſaint-père ! Mais puiſqu'il eſt fait, je pourſuis. Ce pauvre prêtre a démenti ſon infaillibilité par ſon voyage de Vienne ; il s'eſt expoſé à recevoir un refus auquel il pouvoit s'attendre. L'empereur continue ſes ſécularisations ſans interruption ; il paroît que les couvens riches ont la préférence ſur les mendians ; on ne touche pas à ces derniers, dont le bien public exigeroit la réforme préférablement aux premiers. Je doute fort qu'en France on imite l'auguſte Céſar germanique, à moins que votre contrôleur-général n'ait épuiſé toutes les reſſources de ſon induſtrie pour procurer des fonds au gouvernement. Chez nous chacun reſte comme il eſt, & je reſpecte le droit des poſſeſſions ſur lequel toute ſociété eſt fondée.

On nous a annoncé ici la diſgrace de M. de Graſſe ; il a marqué beaucoup de valeur dans ce combat qui lui a ſi mal réuſſi. Il paroît que la marine Angloiſe a une grande ſupériorité dans la manœuvre ſur celle des François. C'eſt faute

d'exercice & d'expérience de la part de vos compatriotes ; ce ſont des choſes où ils pourront parvenir à ſe perfectionner, ſi on les encourage à l'application & qu'on leur donne plus d'emploi en temps de paix. Je vois avec plaiſir que vous avez été content du grand-duc & de la viſite qu'il vous a rendue. Ce prince poſsède de grandes & bonnes qualités ; il eſt un peu grave, cela tient à ſon caractère, mais le fond en eſt excellent.

L'abbé Raynal eſt encore à Berlin ; il y amaſſe des matériaux pour écrire l'hiſtoire de la révocation de l'Édit de Nantes. Cet ouvrage paroîtra trop tard ; il falloit en 1680 remontrer à Louis XIV le tort infini que reſſentiroit ſon royaume de l'expulſion d'un nombre prodigieux d'habitans qui tranſporteroient leur induſtrie dans toutes les parties de l'Europe. A préſent les François le ſentent, quand il eſt trop tard pour y remédier. Je crois vous avoir remercié dans mes lettres précédentes de l'ouvrage ſur le collège de Louis-le-Grand, que vous m'avez envoyé. Je vous annonce un ouvrage nouveau ſur l'ame. Juſqu'à quand aura-t-on la bêtiſe d'écrire des billeveſées de cette eſpèce ? Je m'en tiens aux loix générales & permanentes auxquelles tous les élémens obéiſſent, c'en eſt bien aſſez. Vivez, mon cher d'Alembert, pour l'honneur de la philoſophie, & donnez-moi quelquefois de vos nouvelles. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 9 août 1781.

SIRE,

JE viens d'apprendre par les nouvelles publiques la mort de la reine douairière de Suède, sœur de V. M. Votre attachement pour elle a dû vous rendre cette perte fort sensible, & je supplie V. M. d'être persuadée de toute la part que je prends à sa juste douleur. Cette respectable princesse m'avoit même anciennement honoré de ses bontés, en me faisant membre d'une académie qu'elle avoit rassemblée dans son palais, & que les troubles de ce malheureux royaume ont empêché de subsister. Ainsi par reconnoissance pour sa mémoire, par mon attachement, Sire, pour votre auguste maison, & sur-tout par mon tendre & respectueux intérêt pour tout ce qui peut toucher V. M., je dois à la perte de la reine de Suède les justes regrets que je mets aux pieds de mon bienfaiteur.

Après m'être acquitté de ce devoir, ou plutôt après cet épanchement sincère de mon cœur, je dois, Sire, une réponse détaillée à l'excellente lettre philosophique dont V. M. m'a honoré sur les maux que j'endure. Que de vérité & de sagesse dans tout ce qu'elle dit de cette

philoſophie des ſtoïciens plus grande que nature, & ſi peu propre avec ſes grands mots & ſes principes exagérés à ſoulager ceux qui ſouffrent ! Heureuſement je commence à avoir moins beſoin de cette étrange pharmacopée. Mes douleurs ſont beaucoup moindres, & preſque ceſſées entiérement, grâce à la *maladie du Nord*, qui en me valant un gros rhume & un violent rhumatiſme, a tranſporté ſur ma poitrine & ſur mes membres ce que je ſouffrois à la veſſie. Dieu veuille que ce ne ſoit pas une ſimple trève, & qu'après la fin de mon rhume, l'ennemi ne vienne reprendre ſon premier camp, où je le trouvois ſi mal placé !

C'eſt entretenir trop long-temps V. M. de mes misères ; j'aime bien mieux lui dire que ſa bonne ſanté me conſole de la foibleſſe de la mienne ; que cette bonne ſanté, comme l'aſſurent tous ceux qui vous voient, Sire, vous promet & promet à l'Europe encore pluſieurs années d'une vie qui ne ſera jamais trop longue pour le bien de vos peuples, pour le repos de l'Allemagne, pour l'honneur & le ſoutien de la philoſophie, ſur-tout pour moi le dernier des philoſophes, mais le premier & le plus zélé de vos admirateurs.

Cette philoſophie, Sire, a plus beſoin que jamais de protecteurs & de modèles tels que vous. On la joue actuellement, d'une manière auſſi plate qu'indécente, ſur le théâtre françois ;

& cette ſottiſe, qui n'avilit que ſes auteurs, a l'honneur d'avoir des protecteurs importans, qui ſoupçonnent au fond de leur ame le profond mépris que la philoſophie a pour eux, quoiqu'elle ne s'en vante pas. Mais à force d'eſprit ils s'en doutent, & eſſaient pour s'en venger, des moyens auſſi dignes d'eux par leur nature que par leur ſuccès.

V. M. a bien raiſon ſur le parti qu'a pris le Céſar Joſeph d'épargner les mendians, ces vampires de l'État & du peuple. Il falloit détruire également, & les fainéans opulens, & les fainéans qui mendient. Nous ignorons en France, où nous ne nous intéreſſons qu'aux ſpectacles de la foire, quels ſont les progrès de la *ſuppreſſion impériale*, ordonnée contre l'engeance monaſtique. On a répandu que des évêques & des moines avoient formé contre l'empereur une conſpiration qui avoit été découverte à temps. Je crois néanmoins que toute cette engeance eſt bien moins à craindre qu'elle ne paroît, pour un prince qui a trois cent mille hommes & une volonté ferme, qu'on fait à l'égliſe bien de l'honneur de la craindre, & qu'elle ne peut jamais faire de mal qu'à ceux qui ont la foibleſſe de la redouter. Je ſuis bien sûr que ſi V. M. la mettoit à la raiſon pour quelque ſottiſe qu'elle voudroit faire, elle pourroit ſe promener ſans armes au milieu d'une proceſſion, & ſans avoir rien à redouter. La proceſſion de la ligue n'auroit

pas eu beau jeu ſous un autre monarque que Henri III, & ſous un prince tel que Fréderic.

On nous a dit que l'abbé Raynal avoit été ſérieuſement malade. Je ſouhaite qu'il vive aſſez pour finir ſon utile ouvrage ſur la révocation de l'Édit de Nantes. Hélas ! Sire, V. M. a bien raiſon ; cet ouvrage viendra trop tard pour le bonheur de la France ; mais peut-être au moins ſervira-t-il d'inſtruction & d'exemple aux malheureux princes, qui dans la ſuite des ſiècles, voudroient haſarder de pareilles ſottiſes. Peut-être nous éclairera-t-il ſur l'abſurdité actuelle de nos loix au ſujet des proteſtans, que l'amour de la patrie fait reſter encore en France, avec la crainte de voir leurs malheureux enfans déclarés illégitimes & privés des droits de citoyen. Quelle honte pour notre ſiècle qu'il faille croire en France à la *tranſubſtantiation* (voilà un terrible mot à prononcer & à écrire), pour avoir le droit de recueillir l'héritage de ſes pères !

Nos princes ſont allés à Gibraltar. J'aimerois mieux pour les Eſpagnols & pour nous, y voir V. M. ; je ſerois plus sûr du ſuccès de ce ſiège, qui aura duré, ſi même il réuſſit, preſqu'auſſi long-temps que celui de Troyes, quoique les Eſpagnols ne ſoient pas Grecs ; on aſſure que le 28 de ce mois 990 bouches à feu tâcheront d'écraſer ce rocher. Dieu le veuille, & ſur-tout Dieu accorde bientôt la paix à ceux

qui en ont ſi grand beſoin, & qui ſavent ſi peu faire la guerre !

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCXXVIII.

Du Roi.

Ce 8 ſeptembre 1732.

JE vous ſuis obligé de la part que vous prenez à la perte que ma famille vient de faire. A en juger par les événemens, il ſemble que le mauvais tonneau de Jupiter eſt plus grand & plus plein que celui dont il répand ſes faveurs ſur les hommes. Dix mauvaiſes nouvelles pour une bonne. Il y a des perſonnes qui renoncent volontairement à la vie, mais je n'en ſache aucune morte de douleur. Si les malheurs qui nous accablent ne regardent que notre perſonne, l'amour-propre fait gloire d'y oppoſer la fermeté ; mais dès que nous faiſons des pertes irréparables pour l'éternité, il ne reſte rien dans le fond de la boîte de Pandore pour nous conſoler, ſi ce n'eſt pour un vieillard de mon âge la ferme perſuaſion de rejoindre dans peu ceux qui nous ont devancés. Il faut l'avouer : l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable. Le cœur eſt atteint d'une bleſſure, le ſtoïcien vous dit ; Tu ne dois pas ſentir de douleur ; mais je la ſens

malgré moi, elle me consume, elle me déchire, un sentiment intérieur plus fort que moi, m'arrache des plaintes & d'inutiles regrets.— Je ne vous parlerai pas davantage sur un objet triste & qui ne peut engendrer que des pensées sombres & mélancoliques. J'ai abandonné tout ce qui tient aux lettres dans votre patrie, à l'exception de l'abbé de Lille, le seul digne selon moi du siècle de Louis XIV, & je ne me soucie ni de votre théâtre, ni de vos farces, ni de votre Rainponot, ni de tous vos bateleurs comiques. Il ne reste pour la fin de ce siècle que la physique, dans laquelle il s'est fait des recherches curieuses. Si les absurdités théologo-métaphysiques avoient pu être anéanties, elles l'auroient été par les foudres philosophiques lancées contre elle. Cependant faites réflexion que ceux de notre espèce étant formés avec un penchant presqu'irrésistible pour le merveilleux & la superstition, les moines & les voyans n'ont pas eu grand'peine à leur remplir l'esprit de ce fatras dégoûtant d'absurdités par lesquelles ils les gouvernent. Le peuple, qui par-tout fait le grand nombre, se laissera toujours conduire par des fourbes, des frippons faiseurs & commentateurs de fables puériles, & le nombre des sages sera toujours réduit à peu d'individus; le grand nombre d'imbécilles doit donc probablement prévaloir sur le petit nombre de ceux qui pensent & qui savent faire usage de leur raison.

Si l'empereur détruit des couvens, je rebâtis des égliſes catholiques qui étoient brûlées, je laiſſe à chacun la liberté de penſer à ſa guiſe, & je crois que Fontenelle a dit très-ſagement, que s'il avoit la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas, parce que le peuple n'en vaut pas la peine. Cela n'eſt malheureuſement que trop vrai. Un âne ploie ſous le poids quand on l'a ſurchargé; mais un ſuperſtitieux porte tous les fardeaux dont ſon prêtre l'accable, ſans s'appercevoir de la manière indigne dont il ſe trouve avili.

A l'égard des guerres préſentes, je penſe comme vous, & j'applaudirai aux efforts prodigieux des puiſſances belligérantes, ſi tous ces immenſes préparatifs nous ramènent promptement la paix. J'ai fait une abſence de trois ſemaines, & je n'ai point entendu parler pendant ce temps-là de l'abbé Raynal. On m'a dit qu'il a été chez mon frère, je n'en ſais pas davantage. Je ſouhaite que la coqueluche ou le mal du Nord vous guériſſe de toutes vos infirmités, & que ni la veſſie ni les poumons ne vous cauſent de ces fâcheuſes diſtractions qui rendent la vie onéreuſe & inſupportable. Sur ce, &c.

P. S. Je crains que ma lettre ne vous égaie pas. Un peu de patience & le temps feront ce que la raiſon a inutilement entrepris.

LETTRE CCXXIX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 11 octobre 1782.

SIRE,

VOtre Majeſté a bien raiſon de dire que le mauvais tonneau de Jupiter, celui qui verſe les maux ſur les hommes, eſt plus grand & plus plein que celui qui leur verſe les biens. Ma triſte veſſie ne me le fait que trop ſentir, car j'en ai bien ſouffert depuis un mois, au point de craindre une inflammation. Je me ſuis mis entre les mains du plus habile médecin de ce pays-ci, & dans ce moment la nature ou lui me ſoulagent. Dieu ſait juſqu'où cela durera. Mais c'eſt trop entretenir V. M. de ce que je ſouffre; j'aime bien mieux lui dire, ou plutôt lui répéter, tout ce que je ſens pour elle depuis près de quarante années que j'ai commencé à éprouver ſes bontés. Les lettres dont elle veut bien m'honorer, en ſont un nouveau témoignage, qui m'eſt d'autant plus précieux, que dans l'état où je ſuis, je ne puis plus eſpérer d'aller moi-même lui en porter l'hommage. Au moins, Sire, ces lettres me conſolent des maux que je ſens, & me dédommagent en partie du bien dont je ſuis privé, d'entendre de la bouche même de V. M. ce qu'elle a la bonté de m'écrire. J'oſe dire que votre ſiècle, qui vous appelle

depuis si long-temps le roi philosophe, & avec tant de justice, ne sait pas autant que moi à quel point vous l'êtes. Il n'a pas, comme moi, l'avantage de lire dans vos lettres la morale si vraie, si saine, si utile dont elles sont remplies, cette morale à la portée de l'homme, & non pas gigantesque & exagérée comme celle des stoïciens & d'Epictète; cette morale qui vous a rendu plus grand encore dans les revers que dans les succès, cette morale enfin dont vous êtes à la fois pour moi la leçon & l'exemple.

J'ai prié, Sire, M. le marquis d'Éterno, qui vient de partir pour résider en qualité de ministre de France auprès de V. M., de mettre à ses pieds, s'il en trouvoit l'occasion, tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle, & ma douleur de ne pouvoir aller moi-même les lui exprimer. M. le marquis d'Éterno est un homme sage, honnête, vertueux & instruit; j'ai lieu de croire que V. M. en sera contente. Puisse-t-il continuer à entretenir la bonne intelligence qui a été si long-temps entre la France & V. M., qu'une femme & un prestolet avoient détruite, & qui paroît être revenue, ou à-peu-près, dans son état naturel! Hélas! Sire, vous jouissez de la paix & de toute votre gloire, & notre pauvre France n'a en ce moment ni l'une ni l'autre. Que pense V. M. de la belle équipée que nous venons de faire devant Gibraltar, de ces *batteries flottantes* qui menaçoient de tout abîmer, & qui se flat-

toient que *les boulets rouges* ne les *brûleroient pas ?* Jamais peut-être il n'y a eu un plus triſte exemple de la jactance & de la légéreté françoiſe ; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que cette équipée recule peut-être la paix, ſi néceſſaire & à nous & à nos ennemis. On ne déſeſpère pourtant pas qu'elle ne ſe faſſe cet hiver, attendu l'impuiſſance où ſont les deux nations de continuer à s'égorger, parce qu'on ne s'égorge qu'à prix d'argent, & que ce *nerf de la guerre* manque à tous ceux qui la font aujourd'hui.

On dit que l'abbé Raynal s'établit dans les États de V. M. ; il a beſoin, pour écrire ſon hiſtoire de la révocation de l'Édit de Nantes, de l'écrire dans un pays où il ſoit à l'abri des fanatiques. Mais par malheur, comme l'obſervoit très-bien V. M. dans une de ſes dernières lettres, ce livre ne fera que montrer à la France toute la grandeur du mal qu'elle s'eſt fait à elle-même par cette révocation ; il eſt trop tard pour le réparer. Nous ne penſons pas même à en empêcher les ſuites, en permettant au moins le mariage aux proteſtans. Nous ſerons les derniers à faire ce que nous avons écrit, & ce que les autres nations exécutent. Dieu veuille enfin nous éclairer !

En attendant, nos grands ſeigneurs font ici des banqueroutes ſcandaleuſes & incroyables. M. le prince de Rohan Guémené, grand-chambellan du roi, & mari de la gouvernante des en-

fans de France, en fait une de 20 millions au moins. Il met à l'aumône des milliers de citoyens, qui ont placé ſur lui leur fortune. L'indignation & le cri public contre cette abominable action ſont extrêmes, & le coupable n'eſt point puni. Toute la France crie qu'il le ſeroit dans les Etats de V. M., & il le ſeroit même chez nous, ſi notre roi n'écoutoit que les principes de juſtice & de vertu qui ſont au fond de ſon ame, & ne cédoit pas aux prières des Rohan, qui ſacrifient le public à leur vanité.

Tout cela, Sire, ne ſera pour moi qu'un mal léger, tant que j'aurai le bonheur de conſerver V. M. Je la ſupplie de prendre de nouvelles précautions à l'approche de l'hiver, pour prévenir les attaques de goutte dont elle eſt ordinairement tourmentée dans cette ſaiſon, & pour ſe conſerver à ſes peuples, à l'Europe, à l'humanité, à la philoſophie, aux lettres, & à moi qui ai ſi grand beſoin qu'elle vive.

Je ſuis avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCXXX.

Du Roi.

Ce 30 octobre 1782.

IL faut, mon cher d'Alembert, que nous rendions en détail à la nature ce que nous avons reçu d'elle en détail: & quoique les maux de la

veſſie, quoique ceux de la goutte ſoient fort douloureux, il vaut encore mieux les ſouffrir que de ſentir défaillir ſa mémoire & par conſéquent ſes penſées. Les Muſes étoient filles de la mémoire, pour nous apprendre que ſans la mémoire toutes les facultés de l'eſprit ſont perdues. Pour moi je ſuis journellement aux priſes avec ma mémoire, & je m'efforce à la rappeller malgré elle aux momens qu'elle s'élance pour m'échapper. Tout nous fait appercevoir de la fragilité de notre nature, du peu que nous ſommes, & de l'infini où nous allons nous abîmer. Et dans une telle ſituation nous avons l'effronterie de nous targuer, de nous aſſocier preſqu'à la Divinité, de parler de grandeurs, de dignités, de majeſté, & de cent autres folies qui font ſoulever le cœur à ceux qui étudient la nature de l'homme, ſa vanité & ſon néant!

Mais je laiſſe ces réflexions trop mornes & trop lugubres, pour vous parler d'objets moins ſombres, & premiérement de M. d'Eſterno qui vient d'arriver, & qui m'a paru un fort galant homme, autant que j'en ai pu juger par un premier entretien. Nos dames ont été très-fâchées que ſon épouſe ne l'ai point accompagné; elles eſpéroient qu'une dame Françoiſe ſeroit pour les Tudeſques une légiſlatrice des grâces & un modèle accompli ſur lequel elles pourroient ſe mouler, pour répandre le vernis du bon ton ſur ce qu'elles ont encore conſervé

d'agreſte, & qui date du temps des Obotrites. Je ne ſais ſi c'eſt ſentiment d'équité ou faute de diſcernement ; mais perſonne dans ces contrées n'attribue aux François le malheur que les batteries flottantes des Eſpagnols ont eſſuyé à Gibraltar. On croit que ſa majeſté catholique a réſolu abſolument de prendre la lune avec les dents, & que des ſujets fidèles ont inutilement épuiſé leurs efforts pour le ſatisfaire. Toutefois ſi Gibraltar n'eſt pas ravitaillé par les Anglois, la faim fera réuſſir ce que les batteries flottantes n'ont pu opérer.

Vous enviez la paix dont nous jouiſſons, ſans penſer qu'alternativement le ſort des États eſt de ſe trouver tantôt acteurs, tantôt ſpectateurs ſur le grand théâtre des événemens. A peine deſcendions-nous des treteaux que vous y montâtes ; & ſi la paix ſe fait à l'occident, la grande Catherine fera parler d'elle aux lieux où nous voyons le ſoleil ſortir des bras d'Amphitrite. Cette phraſe, toute poétique qu'elle paroît, n'eſt pas déplacée, quand il s'agit de projets qui exaltent l'imagination & qui font naître les plus vaſtes combinaiſons. C'eſt ainſi que l'amplification & l'hyperbole ſont comme des tubes qui agrandiſſent nos misères aux yeux de notre imagination. Ne me demandez pas ſi l'abbé Raynal en fera uſage. Je ſais qu'il aſſemble des matériaux, & qu'il trouve parmi les réfugiés tous les renſeignemens qui lui ſont né-

ceſſaires pour étaler les effets qu'a produits la révocation de l'Édit de Nantes. Il montrera le réſultat de cette fauſſe opération de Louis XIV; il parlera des pertes que cauſe l'eſprit perſécuteur à la France ; mais la Sorbonne lui répondra avec Boſſuet : » Agiles inſtrumens d'un » prompt écrivain & d'une main diligente, hâ» tez-vous de mettre Louis avec les Conſtantin » & les Théodoſe. Apprenez par Sozomène » que depuis que Dieu ſuſcita des princes chré» tiens & qu'ils eurent défendu les conventi» cules, la loi ne permettoit pas aux hérétiques » d'en aſſembler en public ; de ſorte que la plus » grande partie ſe réuniſſoit à l'Égliſe, & les » opiniâtres mouroient ſans poſtérité, parce » qu'ils ne pouvoient plus communiquer en» tr'eux ni enſeigner leurs dogmes. Ce que » ſouffre un pays par la dépopulation eſt un » mal pour les mondains ; mais les cœurs divi» nement éclairés ne prennent pour des maux » réels que ceux qui les détournent eux & » leurs compatriotes de la voie du ſalut ». C'eſt à l'abbé Raynal à répondre à cette belle tirade, qui peut contenter un pénitent imbécille, & non convaincre un philoſophe.

Notre académie vient de faire l'acquiſition d'un nouveau membre ; il ſort des tribulations que quelques phraſes raiſonnables & modeſtes lui avoient attirées à Turin ; ſon nom eſt l'abbé Denina. Il a été profeſſeur à l'univerſité de Turin ;

rin ; il vous ſera peut-être connu par l'Hiſtoire des Révolutions de Grèce & des Révolutions d'Italie. Il vient pour dire tout haut en Allemagne ce qu'il penſoit tout bas en Italie. Vous me parlez de banqueroutes, comme ſi l'on n'en faiſoit qu'à Paris ; au moins nous avons eu la nôtre au commencement de cette année aſſez forte, elle étoit de ſix millions de vos livres. Les proportions ſont gardées, ſix millions pour nous ſont autant que vingt millions pour la France. Gare que le prince de Guémené ne ſoit le précurſeur d'un plus grand que lui. L'Angleterre, l'Eſpagne & la France ſe ſont épuiſées dans la guerre préſente ; il faudra bien à la fin en venir là. Tout le monde fait banqueroute ; le bon chrétien aux convoitiſes de la chair ; le malade aux voluptés ; le philoſophe à l'erreur ; celui qui a la bourſe vide à ſon créancier ; & la mort qu'eſt-elle ? qu'une banqueroute qu'on fait à la vie. Près de faire ce dernier pas, je perds de vue les charmes du monde & je n'en vois plus que les illuſions. Que la goutte me vienne aſſaillir ou toute autre maladie, je ſais que c'eſt le voiturier qui me doit conduire là-bas d'où perſonne n'eſt revenu, & j'attends le moment de mon départ ſans crainte de l'avenir & avec une entière réſignation. Pour vous, je vous diſpute le pas, & comme avant vous je ſuis venu au monde, je prétends en ſortir avant vous, vous aſſurant que tant que je ſerai en

vie je ferai des vœux pour votre contentement. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 13 décembre 1732.

SIRE,

J'Ai prié M. le baron de Goltz de faire à V. M. mes très-humbles excuſes, ſi je n'avois pas l'honneur de répondre plus tôt à la charmante lettre que j'ai reçue d'elle en date du 30 octobre dernier. Ces excuſes, Sire, ne ſont, malheureuſement pour moi, que trop légitimes. J'ai cruellement ſouffert de ma maudite veſſie durant une aſſez grande partie du mois de novembre ; je ne ferai point à V. M. l'ennuyeux détail de mes douleurs, il me ſuffira de lui dire qu'elles ſont fort diminuées, & que je profite du premier moment où elles me permettent d'écrire, pour renouveller à V. M. l'hommage de ma reſpectueuſe reconnoiſſance & de tous les autres ſentimens que je lui dois à tant de titres, & que je lui ai voués depuis ſi long-temps. Les réflexions de V. M. ſur toutes les misères auxquelles la nature humaine eſt ſujette, & ſur le contraſte de ces misères avec notre pitoyable & ridicule vanité, ſont bien dignes d'un roi philoſophe, qui plane d'en-haut ſur toutes les

ſottiſes de notre eſpèce, & mériteroient d'être ſignées, *Marc-Aurèle Fréderic.* Je plains pourtant V. M. ſi elle commence, comme elle le prétend, à perdre la mémoire ; il y a long-temps que j'ai commencé à la perdre auſſi ; mais la mémoire eſt plus indiſpenſable à un prince qu'à un pauvre individu obſcur & iſolé. Puiſſe la nature, Sire, vous la conſerver, & pour vous, & pour tant d'êtres à qui vous êtes néceſſaire, & puiſſe-t-elle en même temps vous épargner ces douleurs de goutte, que je voudrois pouvoir vous épargner moi-même, fût-ce aux dépens de ma veſſie !

Je ſuis ravi que V. M. ait jugé M. le marquis d'Éterno tel que j'avois eu l'honneur de le lui annoncer. J'ai tout lieu de croire qu'elle ſe confirmera dans ce jugement, à meſure qu'elle le connoîtra davantage, & qu'elle le trouvera comme il eſt, ſage, inſtruit, honnête & modeſte.

J'ignore à qui eſt la faute du mauvais ſuccès de nos batteries flottantes ; j'ignore auſſi par quelle fatalité cinquante vaiſſeaux tant françois qu'eſpagnols, en ont laiſſé paſſer & repaſſer, ſans coup-férir, trente-quatre anglois deux ou trois fois à leur barbe ; mais je ſais que ce maudit ſiège de Gibraltar, ſi ridiculement entrepris, & plus ridiculement prolongé, a été la principale cauſe de nos malheurs ou de nos ſottiſes ; a prolongé la guerre de deux ou trois ans, &

retardé d'autant la paix avantageuſe que nous aurions pu faire. Enfin, grâces à Dieu, & ſelon même toute apparence, on nous fait eſpérer cette paix, on la dit même arrêtée & conclue. Que le deſtin en ſoit loué ; pourvu que la grande Catherine & le Céſar Joſeph ne ſuſcitent pas une nouvelle guerre par l'invaſion de la Turquie ! Puiſſe, ſur-tout, Sire, cet aveugle deſtin ne vous pas engager dans cette guerre nouvelle, inutile à votre gloire, & funeſte à votre ſanté & à votre repos ! Nous avons lu avec édification dans les nouvelles publiques la déclaration de V. M. au clergé catholique de Siléſie, le *Te Deum* que l'Égliſe Romaine a fait chanter pour remercier Dieu d'avoir trouvé en vous un protecteur, & l'émigration d'une volée de religieuſes Autrichiennes, qui ſont venues vous demander aſyle. Aſſurément quand V. M. a recommandé la tolérance aux ſouverains, on peut bien dire qu'elle leur a prêché d'exemple, ſurtout & plus que jamais dans cette conjoncture. Mais l'Égliſe Romaine n'en ſera pas moins perſécutrice & intolérante, quand elle pourra l'être. Voilà nos prêtres qui viennent de préſenter une requête au roi contre les ſouſcripteurs de la nouvelle édition qu'on prépare de Voltaire ; cette requête eſt bien adreſſée, car le roi eſt un des ſouſcripteurs. On ne ſait ſi l'on doit rire, ou être indigné de cette plate ſottiſe.

L'ouvrage de l'abbé Raynal, fût-il auſſi bon

qu'il peut l'être, ſur la révocation de l'Édit de Nantes, viendra trop tard pour la France. Elle ne recouvreroit pas, quand elle le voudroit, tout ce qu'elle a perdu par cette abſurde & funeſte révocation; je crains bien même que cet ouvrage ne lui épargne pas de nouvelles ſottiſes en ce genre, ſi l'occaſion ſe préſente d'en faire quelques-unes; car corrige-t-on les hommes, & ſur-tout les nations, avec des livres?

Je crois bien, Sire, qu'on fait chez vous des banqueroutes, comme ailleurs; mais on n'en fait pas d'auſſi monſtrueuſes, d'auſſi atroces, d'auſſi impudentes, d'auſſi ſcandaleuſes, que celle du prince, qu'on n'appelle plus ici Rohan-Guémené, mais **-***. Je le répète, Sire, toute la France crie qu'il auroit été puni chez vous exemplairement; il ne l'eſt ici que par la perte de ſes places, qu'il étoit impoſſible de lui laiſſer. Mille familles peut-être ſont à l'aumône par cette banqueroute, qu'on fait monter à près de 40 millions, tant en France qu'en pays étranger; elles crient en vain. Le crédit du cardinal & des ſiens eſt plus fort que leurs cris.

Nous allons, Sire, entrer dans une nouvelle année, qui eſt la quarante-troiſième de votre glorieux règne, & la trente-ſeptième des bontés dont V. M. m'honore. Puiſſent vos ſujets, Sire, conſerver encore quarante années un pareil monarque, & puiſſent vos bontés me conſoler encore, non pas quarante ans, mais juſ-

qu'à la fin de ma vie ! Puiſſiez-vous jouir encore long-temps de la gloire que vous avez acquiſe, & du repos que vous avez ſi bien acheté !

Je ſuis avec la plus tendre vénération, &c.

P. S. Un homme-de-lettres eſtimable, M. de Villars, me prie de préſenter à V. M. cette lettre, & le proſpectus d'un journal qu'il ſe propoſe d'imprimer, Sire, dans vos États à Neuchâtel ; il demande la protection de V. M., & tâchera de s'en rendre digne.

LETTRE CCXXXII.

Du Roi.

Ce 30 décembre 1782.

VOus me faites un grand plaiſir de m'apprendre vous-même la nouvelle de votre convaleſcence. C'eſt le plus fâcheux don que la nature ait pu faire aux hommes que de former une carrière dans leurs inteſtins. De tous les maux que nous ſommes condamnés à ſouffrir, ceux de la pierre ſont les plus violens & exigent le plus de compaſſion, ſur-tout quand des gens de mérite comme Anaxagoras, en ſont affligés. Pour moi, je m'attends dans peu à quelque cadeau de la part de madame la Goutte, qui n'eſt pas non plus une aimable commère. Oh ! mon cher d'Alembert, autrefois nos lettres ne

parloient ni d'infirmités, ni des progrès de la caducité ; à préſent chaque jour nous arrache quelque choſe de notre exiſtence. Cela me fait ſouvenir de ce mot célèbre d'une Spartiate à laquelle on apprit que ſon fils avoit été tué à la bataille de Leuctres : *Je ne l'avois pas mis au monde pour être immortel.*

Si vos amiraux & les Eſpagnols font la guerre, c'eſt en veillant à la conſervation de leur monde, & ils font fort bien, parce que la paix va ſe conclure. L'idée des batteries flottantes étoit aſſurément très-hétérodoxe & ne pouvoit réuſſir. Les hommes les plus déterminés peuvent entreprendre des choſes difficiles, mais les impoſſibles ils les abandonnent aux fous. On menace ſans doute l'orient d'une nouvelle guerre. On veut placer le derrière du marmot Conſtantin ſur le ſopha de Muſtapha, & l'on dit que le Céſar Joſeph veut partager les dépouilles : les houris du ſerrail feront bien pour lui. Voilà au moins ce qu'annoncent les bulletins de Vienne.

L'abbé Raynal écrit ſur la révocation de l'Édit de Nantes, & quand l'ouvrage ſera imprimé, il l'enverra à Louis XIV par le premier courrier qui partira pour les Champs-Élyſées. Pour moi, je me ſuis preſcrit la règle d'imiter toutes bonnes actions anciennes & modernes, & de n'imiter jamais les mauvaiſes. Je laiſſe chacun adorer Dieu comme il le juge à propos, & je crois que chacun a le droit de prendre le

chemin qu'il préfère pour aller dans le pays inconnu du paradis ou de l'enfer ; je me contente de la liberté de ſuivre de même l'impulſion de la raiſon & de ma façon de penſer, & pourvu que par de juſtes entraves on empêche les moines de troubler la ſociété, il faut les tolérer, parce que le peuple les veut.

Ce M. de Villars, qui n'eſt pas le maréchal de Villars, peut faire imprimer ce qu'il lui plaît à Neuchâtel, pourvu qu'il ménage les puiſſans & ne choque point les grands de la terre, gens chatouilleux ſur les prérogatives de leur infaillibilité & ſur leurs dignités. Vous ſavez que les prêtres les appellent les images de Dieu ſur terre; ces fous le croient de bonne foi, & les folliculaires ſont dans la néceſſité de les reſpecter en ménageant leur délicateſſe infinie avec la plus ſcrupuleuſe attention. Si l'image de Dieu de Verſailles défend la publication des Œuvres de Voltaire, les libraires Suiſſes, Hollandois & Allemands gagneront à l'impreſſion ce que des libraires François auroient pu profiter, & vos prêtres, quoi qu'ils faſſent, ne reſſuſciteront pas à la fin du dix-huitième ſiècle la bienheureuſe ſtupidité des ſiècles dixième & onzième. Les gens qui penſent & qui combinent des idées, ſont très-déſabuſés de fables. La Sorbonne défend les brèches faites au corps de la place de la ſtupidité, & elle ſe contente que la maſſe imbécille du peuple la ſuppoſe invulnérable. Je

vous ſouhaite la bonne année ; ſur-tout n'ayez plus de colique néphrétique, & ſuſpendez votre voyage juſqu'à mon départ. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 16 février 1783.

SIRE,

MA ſanté n'eſt depuis plus de trois mois qu'une alternative continuelle de ſouffrances plus ou moins longues, mais toujours très-vives, & de quelques jours de repos. Je profite, Sire, avec ardeur d'un de ces derniers momens pour mettre aux pieds de V. M. les ſentimens que je lui dois à tant de titres, & ſur-tout pour lui témoigner ma vive reconnoiſſance des lettres ſi conſolantes qu'elle a la bonté de m'écrire. C'eſt le meilleur baume que je puiſſe mettre ſur mes douleurs, & le ſeul adouciſſement à ma triſte exiſtence. La douleur d'une part, & de l'autre l'affaiſſement & l'abattement qui la ſuit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien, qu'au bonheur de V. M., à ſa conſervation, & aux bonnes nouvelles que M. le baron de Goltz me donne de ſa ſanté. Puiſſé-je enfin, quoique je ne m'en flatte guère, faire la paix avec ma veſſie, comme nous venons de la faire avec l'Angleterre, qui en avoit, je crois, autant de beſoin que nous pour le moins.

Nous voilà donc en paix, juſqu'à ce que quelque ſottiſe politique, de quelque part qu'elle vienne, ramène la diſcorde. Les Eſpagnols doivent être bien heureux de recouvrer Mahon & les deux Florides, après la manière ridicule & plate dont ils ſe ſont comportés. Leur ineptie en tout genre ne les empêche pas de donner la loi par-tout, juſques ſur notre théâtre françois, où l'ambaſſadeur d'Eſpagne empêche dans ce moment de jouer une tragédie qui a pour ſujet *la mort de Dom Carlos*. Vous n'auriez pas cru, Sire, qu'il dût un jour être défendu de peindre ſur le théâtre de France le plus cruel & le plus abominable ennemi des François, l'exécrable Philippe II ; mais cette perſécution qu'éprouvent les lettres eſt la ſuite de l'horrible inquiſition à laquelle on les a ſoumiſes. Par bonheur ou par malheur pour moi, ma veſſie, qui eſt aujourd'hui mon premier intérêt, m'empêche d'être indigné ni même affligé de toutes ces vexations qui ne vont pas juſqu'à moi, quoique j'aie dans mes porte-feuilles bien des rapſodies à donner, quand il plaira à Dieu de me faire piſſer ſans douleur.

On nous menace toujours de troubles du côté de la Turquie. Puiſſent ces troubles, Sire, ne pas venir juſqu'à nous ! Puiſſent-ils auſſi, ce qui eſt malheureuſement plus difficile encore, ne pas vous intéreſſer aſſez pour troubler la paix dont vous jouiſſez avec tant de gloire !

Nous attendons avec impatience la nouvelle édition de Voltaire, qui paroîtra, à ce qu'on assure, dans le courant de cette année, s'il plaît à nos Argus fanatiques de la laisser entrer en France. Leur ineptie, comme le dit très-bien V. M., fera gagner aux Allemands & aux Hollandois l'argent que la France perdra de cœur. C'est son affaire, & bien peu la mienne.

V. M. a bien raison sur la plate astuce des prêtres, qui en criant & en faisant semblant de croire que les princes sont sur la terre les images de la Divinité, veulent persuader aux souverains imbécilles que l'église est la sauve-garde de leur trône & de leur couronne. Hélas ! ils ne crient aux oreilles des rois *que la royauté vient de Dieu*, qu'afin de se soumettre plus habilement & plus facilement les rois mêmes ; leur petit syllogisme ou sophisme sera bientôt fait : *Vous tenez*, diront-ils aux rois, *votre puissance de Dieu ; il pourra donc vous l'ôter quand il lui plaira ; or c'est nous, ministres du Dieu vivant, qui annonçons sur la terre ses volontés ; c'est donc de nous que votre pouvoir dépend.* Tel a été le raisonnement des Grégoire VII & des Innocent IX ; & tel sera toujours l'argument de la cohorte sacerdotale, quand les rois & les sots peuples voudront bien l'écouter. J'ai été aussi affligé qu'indigné de l'incroyable démence & sottise de l'auteur du *Système de la Nature*, qui bien loin de montrer les prêtres pour ce

qu'ils ſont, les véritables, les ſeuls, les plus redoutables ennemis des princes, les repréſente au contraire comme les appuis & les *alliés* de la royauté. Jamais peut-être la philoſophie n'a dit une abſurdité plus bête, ni une fauſſeté plus notoire, quoiqu'elle ait été en bien d'autres occaſions menteuſe & abſurde. Si je l'avois oſé, j'aurois réfuté par écrit, avec toute la force dont je ſuis capable, cette bêtiſe ſi préjudiciable aux rois & aux philoſophes. Mais les prêtres auroient trouvé moyen de faire ſupprimer mes réflexions ; tant ils ont en France de crédit, malgré tout le mal qu'ils y font, & toutes les impertinences qu'ils y débitent.

Je lis actuellement une traduction d'Euripide, faite par un membre de l'académie de Berlin ; cet ouvrage me paroît eſtimable ; on m'a dit que V. M. en penſoit de même, & je me félicite d'être de ſon avis.

Je ſuis avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCXXXIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 28 avril 1783.

SIRE,

JE ſuis preſque honteux d'entretenir ſans ceſſe V. M. de mon malheureux état, & il y a long-temps que j'aurois gardé le ſilence ſur ce triſte

objet, si l'intérêt que votre bonté veut bien y prendre, ne me faisoit un devoir de l'en instruire. Je veux au moins abréger ce détail, en me bornant à dire à V. M. que cet état est toujours à peu-près le même ; douleurs périodiques & vives, relâchement ensuite, quoique toujours avec souffrance, très-peu de sommeil en tout temps, abattement & foiblesse presque continuelle. Les lettres seules dont V. M. veut bien m'honorer me procurent quelque consolation ; & j'ai reçu avec la plus tendre reconnoissance le nouvel adoucissement qu'elle a bien voulu apporter à mes maux, en chargeant M. le chevalier de Gosseins, secrétaire d'ambassade de France, de venir à son arrivée à Paris savoir de mes nouvelles, & en instruire V. M. Il s'est acquitté, Sire, avec zèle & avec empressement de cette commission, si flatteuse & si douce pour moi ; il a même eu la bonté de venir plusieurs fois, & j'ai eu de mon côté le plaisir si cher à mon cœur, de lui parler beaucoup plus de V. M. que de moi. J'ai vu avec la plus douce & la plus tendre satisfaction tous les sentimens de respect, d'admiration & de reconnoissance, dont M. le chevalier de Gosseins est pénétré pour V. M. ; j'ai appris avec moins d'étonnement que de plaisir tout ce qu'elle fait pour le bien de ses peuples, & j'en ai vu encore l'intéressant détail dans un mémoire lu dernièrement par M. de Hertzberg à l'académie de Berlin. J'ai lu ce détail à toute la société

d'amis qui ſe raſſemble auprès de ma ſouffrante perſonne, & je les ai renvoyés pénétrés de vénération pour un prince ſi précieux à ſes ſujets, & ſi digne de ſervir en tout de modèle aux autres monarques.

La philoſophie ſi conſolante & ſi douce dont V. M. veut bien remplir les lettres dont elle m'honore, eſt encore, Sire, un ſoulagement pour moi. Mais cette philoſophie n'a guère d'armes & de reſſource contre les maux phyſiques, que la patience, qui ne les guérit pas.

Voilà donc la paix faite; Dieu veuille qu'elle dure long-temps! Car outre que la guerre eſt un grand mal, ni nous ni nos ennemis ne ſavons la faire. On nous menace toujours qu'elle va bientôt renaître dans le Nord & en Turquie. L'Europe n'a pas beſoin de ce nouveau fléau, & je déſire bien vivement qu'il épargne V. M., à qui il ne faut plus que du repos, & la jouiſſance paiſible de toute ſa gloire.

On travaille toujours très-ardemment à la nouvelle édition de Voltaire, qui ſe fait à Kehl (*a*); elle ſera magnifique, & de pluſieurs volumes plus riche que les précédentes. Elle paroîtra, dit-on, dans une année au plus tard, & peut-être plus tôt. Je ſais auſſi qu'il paroît une Hiſtoire de la Baſtille de Linguet, qui ne fait que

(*a*) Cette édition eſt celle de M. de Beaumarchais, 70 vol. gr in-8vo.: il y en a auſſi une du format in-12.

mentir impudemment, & qui par conſéquent pourroit bien encore ne pas dire vrai, même lorſqu'il a ſi beau jeu pour ne dire que ce qui eſt. Je connois l'ouvrage ſur les Lettres de Cachet; il ſeroit meilleur, ſi l'auteur, qui n'eſt pas Linguet, y avoit moins prodigué les lieux communs & les déclamations.

Le Céſar Joſeph continue, ce me ſemble, à traiter rigoureuſement la cohorte ſacerdotale. Il eſt bien ſûr que cet exemple ne ſera pas ſuivi en France, où les prêtres, quoique haïs & mépriſés par le gouvernement, conſervent cependant un grand crédit, parce qu'on a la ſimplicité de les craindre, comme s'ils pouvoient avoir d'autre force que celle que le gouvernement leur donne. V. M. a bien raiſon; l'erreur & la ſottiſe ſont faites pour l'eſpèce humaine, & il faut ſe réſoudre à l'y laiſſer croupir, puiſqu'elle veut & qu'elle fait tant de mal à ceux qui voudroient l'en tirer.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de dire à V. M., que j'ai lu avec le même plaiſir qu'elle la traduction d'Euripide de M. Prévost, qui eſt un homme de beaucoup de mérite, & plein de connoiſſances en pluſieurs genres. Je ne connois point la traduction de l'Hiſtoire d'Auguſte de M. Moulines, & j'écris à Berlin pour me la procurer : car cette Hiſtoire eſt très-intéreſſante.

Comme il eſt aujourd'hui auſſi décidé qu'il

le peut être en médecine, que mon mal n'eſt point la pierre, je ne puis, ni ne dois faire uſage des remèdes qui ſe prétendent propres à cette maladie. La mienne eſt très-difficile à définir, & plus encore à guérir. Il y faudroit des remèdes contraires, car il y a à la fois relâchement & ſpaſme. Les docteurs y perdent leur latin, & moi l'eſpérance.

Je ſuis, malgré tous mes maux, avec la vénération la plus tendre, &c.

LETTRE CCXXXV.

Du Roi.

Ce 18 mai 1783

MOnſieur de Seran m'a remis votre lettre dans un temps où j'étois trop occupé pour m'entretenir long-temps avec vous. J'ai appris avec peine ce qu'il m'a rapporté à l'égard de votre ſanté. Il prétend que vous avez des hémorragies dans un endroit où il ne devroit pas couler du ſang. Cela me confirme dans le jugement que j'avois porté de votre mal & que je vous ai communiqué par ma dernière lettre. Les hémorroïdes ſont une maladie très-commune dans ce pays-ci; & cet accident dont on dit que vous ſouffrez, il y a pluſieurs perſonnes ici qui en ſont atteintes; cependant on parvient à les guérir. Si cela peut vous faire plaiſir, je

vous

vous enverrai des recettes, non de moi, mais de ce que nous avons de mieux en fait de médecins. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXXVI.

Du Roi.

Ce 22 juillet 1783.

IL eſt très-fâcheux de ſe trouver aſſujetti à la férule des médecins & de ſe rendre l'eſclave de leurs idées fantaſques. Pour éviter ce joug, il faut ſe donner la connoiſſance de leur art; qui ſait les contrôler, ne devient pas le jouet de leur ignorance. Vous ſavez que de tout temps j'ai été le très-humble admirateur de la nation Françoiſe; néanmoins quelque prévenu que je ſois en ſa faveur, j'oſe ſoupçonner votre avorton d'Hippocrate de ſe déterminer avec légéreté ou avec ignorance pour les remèdes qu'il vous preſcrit. Il s'eſt mépris dans ſon jugement; il a confondu des maladies entiérement différentes par leurs ſymptômes. La gravelle diffère autant des hémorroïdes que les autruches des pigeons. J'admire l'indulgence avec laquelle vous continuez à confier votre ſanté & votre vie aux mains de ce charlatan. Veuille le Ciel que vous n'en deveniez pas la victime!

Dans nos climats ſeptentrionaux les hémorroïdes ſont très-communes, & nos médecins

ont à fond étudié cette maladie. Si vous étiez tombé entre les mains d'un docteur plus habile, vous euſſiez été guéri en moins de trois mois ; non que ce mal puiſſe être entiérement déraciné, mais on auroit dirigé le cours du ſang dont la nature veut ſe dégager, par le canal uſité où les veines hémorroïdales aboutiſſent. Nos médecins qui commencent à devenir circonſpects depuis qu'on s'eſt moqué d'eux à différentes repriſes, ne vous propoſeroient aucun remède, à moins qu'ils n'euſſent un détail exact de vos maux & de leurs ſymptômes : s'ils agiſſoient autrement, ils mettroient leur réputation au haſard, de ſorte qu'il leur faut *le ſtatus morbi* du patient, pour opiner de quelles drogues ils l'empoiſonneront.

Ceci vous touche de bien plus près que les nouveaux troubles qui s'élèvent en Orient, & dont Dieu ſait quelle ſera l'iſſue. Depuis l'abdication de Charles-Quint, nous avons vu la reine Chriſtine l'imiter, Victor-Amédée a ſuivi cet illuſtre exemple, Schach Geray veut partager cette même gloire avec eux. Vous conviendrez par conſéquent qu'il eſt des ſouverains détrompés des grandeurs de ce monde, philoſophes ſans le ſavoir. Si jamais il me vient en tête d'imiter Denys de Syracuſe, je me ſens trop ignorant pour me faire comme lui maître d'école ; je me bornerai à devenir ſouffleur dans quelque troupe de comédiens ; il en ſera ce

qu'il plaira au Ciel, je n'en ferai pas moins de vœux pour votre conſervation.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXXXVII.

Du Roi.

Ce 30 ſeptembre 1783.

LE baron d'Écherny, que je ne connois point & qui a été bourg-meſtre de Neuchâtel à quarante écus par an, avec caractère de miniſtre d'état de la principauté, m'a fait remettre votre lettre. Je ſuis fort fâché qu'il vous ait laiſſé malade & ſouffrant. Peut-être la nature veut-elle ſur la fin de nos jours nous dégoûter de la vie, pour nous faire ſortir de ce monde avec moins de regret. Je ſuis toutefois touché d'apprendre vos ſouffrances, & je voudrois que vous vous fuſſiez ſervi des remèdes de nos Eſculapes germains, accoutumés à traiter la maladie dont vous ſouffrez, dont preſque tout le monde eſt atteint chez nous.

Si par *lacunes de la philoſophie* (*a*) on entend toutes les matières que l'eſprit humain n'a pu approfondir & ſur leſquelles l'eſprit ſyſtématique s'eſt exercé, on fournira ſur ce ſujet un livre volumineux au double de l'Encyclopédie. Il

(*a*) M. d'Alembert avoit envoyé au Roi l'ouvrage qui porte ce titre

me ſemble que l'homme eſt plutôt fait pour agir que pour connoître : les principes des choſes ſe dérobent à nos plus perſévérantes recherches. Nous paſſons la moitié de notre vie à nous détromper des erreurs de nos aïeux ; mais nous laiſſons en même temps la vérité au fond de ſon puits, dont la poſtérité ne la tirera pas, quelques efforts qu'elle faſſe. Jouiſſons donc ſagement des petits avantages qui nous ſont échus, & ſouvenons-nous qu'apprendre à connoître, eſt ſouvent apprendre à douter. Mais je ne m'apperçois pas que ma lettre s'adreſſe à un des plus grands philoſophes de notre ſiècle, qui a ſcruté tous les ſecrets de la nature, & qu'un ignorant de mon acabit devroit s'énoncer vis-à-vis de lui avec plus de retenue. Vous voyez, mon cher d'Alembert, combien le caractère de ſouverain rend ceux qui le portent impertinens & avantageux. Philippe de Macédoine auroit été plus ſage, il n'auroit point endoctriné Socrate ; s'il avoit été ſon contemporain, il ſe ſeroit inſtruit dans la converſation de ce philoſophe. J'en veux faire autant, je me borne à vous entendre, à vous lire, & je me renfermerai dans la modeſtie qui convient à mon ignorance. Je me contente de faire mille vœux pour votre conſervation. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXXVIII.

Du Roi.

Sans date.

JE ne ſais par quel haſard les détails des jugemens de ce pays-ci ſe ſont répandus dans les pays étrangers. Les loix ſont faites pour protéger les foibles contre l'oppreſſion des puiſſans; elles ſeroient obſervées par-tout, ſi l'on ſurveilloit attentivement ceux qui en ſont les organes & les exécuteurs. Vous avez des diſcours admirables de vos préſidens aux rentrées du parlement, qui font voir que ces juges habiles tâchoient de prémunir les conſeillers contre toutes les foibleſſes & les vices de l'humanité qui pouvoient les induire à prévariquer; mais il ne ſuffit pas toujours d'avertir, il faut quelquefois des exemples de ſévérité, pour contenir un ſi grand nombre de conſeillers dans leur devoir. Les ſouverains ſont originairement les juges de l'État; la multitude d'affaires les a obligés de ſe décharger de cet emploi ſur des perſonnes auxquelles ils confient la partie de la légiſlation; toutefois ils ne doivent pas négliger cette partie de l'adminiſtration juſqu'à tolérer qu'on abuſe de leur nom & de leur autorité pour commettre des injuſtices. Voilà la raiſon qui m'oblige à ſurveiller ceux qui ſont chargés de

rendre la juſtice, parce qu'un juge inique eſt pire qu'un voleur de grands chemins. Aſſurer leurs poſſeſſions à tous les citoyens, & les rendre heureux autant que le compromet la nature humaine, ſont les devoirs de tous ceux qui ſe trouvent à la tête des ſociétés, & je tâche de les remplir de mon mieux; ſans cela à quoi me ſerviroit d'avoir lu Platon, Ariſtote, les Loix de Lycurgue & celles de Solon? Pratiquer les bonnes leçons des philoſophes, c'eſt la véritable philoſophie; vous en donnerez aux ſiècles futurs, & vos leçons, qui germeront dans les têtes de la poſtérité, formeront à leur tour des hommes qui tâcheront d'être les bienfaiteurs de leurs ſemblables. Sur ce, &c.

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC MONSIEUR DE GRIMM.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Roi.

Sans date.

J'Ai eu des attaques d'asthme qui quelquefois m'ont rendu assez malade, & je me trouve dans cette situation aujourd'hui. Je me contente donc de vous accuser la réception de votre lettre & de celles qui l'accompagnoient, sans entrer dans de plus grands détails. Vous voudrez bien avoir la bonté de faire parvenir les incluses à leurs adresses. Sur ce, &c.

LETTRE II.

Du Roi.

Potsdam, ce 25 février 1774.

VOtre lettre du 5 février me parvint avant-hier. Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde & mes parentes de

calendrier chrétien ; ma ſainte n'approuvera pas l'application de la remarque de Jean-Jacques, peut-être judicieuſe, ſur l'orcheſtre de Paris. Quoi qu'il en ſoit, il faudra tirer parti des pères. Ce que vous me dites de vos converſations ſur mon ſujet avec ſa majeſté impériale, me flatte & m'intéreſſe ; rien ne peut être plus enchanteur pour moi que le ſouvenir de cette grande princeſſe, pour laquelle j'ai une vénération infinie. Je vous ai entretenu de ſes talens, de ſes grandes vues, de l'élévation de ſon ame, & de cette bonté avec laquelle elle accueille ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Vous avez eu tout le temps de vous rappeller & de vérifier tout ce que je vous ai dit ; je conçois aiſément quels doivent être tous vos regrets, & que vous ne retrouverez nulle part rien qui puiſſe vous dédommager de tout ce que vous avez vu. C'eſt avec plaiſir que je vous verrai à votre paſſage, & que je vous entendrai ſur un ſujet qui a tant de droits de m'intéreſſer.

Sur ce je prie Dieu, &c.

LETTRE III.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 février 1782.

LOrſque je m'adreſſe à M. de la Grimmalière, colonel des gardes Préobraſchinsky de S. M. l'impératrice de toutes les Ruſſies, je crois être

sûr de prouver la définition de ce titre-là, tant par acte public, que par ses patentes ; mais je n'entends point le titre de souffre-douleur, ni la traduction d'un mot russe que je ne comprends pas, par conséquent auquel je pourrois donner un sens qui ne seroit pas clair. Pour le titre de plastron, il me semble ne convenir nullement à monsieur le baron, si ce n'est qu'on pourroit dire que quiconque a la protection de monsieur le colonel, peut la considérer comme l'égide de Minerve, qui rend invulnérable ceux qui la possèdent. Vous me permettrez donc de remplacer un plastron par une égide, & de vous regarder comme celui qui protège monsieur le duc de Saxe-Gotha en France, qui a protégé les jeunes Romanzow contre les séductions de la jeunesse, & qui, en quelque façon, peut être comparé à ces cardinaux protecteurs de la France & de l'Allemagne à Rome; ainsi & de même il protège les intérêts de la grande Catherine dans l'empire des Gaules. M. de la Grimmalière aura la bonté de voir par ce que je viens de lui exposer, combien je suis éloigné de vouloir lui lancer des traits, & combien je me recommande à sa puissante protection. Je lui aurois répondu sans doute plus tôt, si je n'avois été accablé d'une douzaine de maladies à la fois, qui m'ont privé de la faculté de tous mes membres. J'ai été très-fâché de le savoir si près de mes frontières & d'avoir été privé de sa vue

béatifique ; l'Arioſte dit, que les montagnes tiennent ferme à leur racine, mais que les hommes peuvent ſe rencontrer, de ſorte que je ne déſeſpère pas que quelque heureuſe influence de mon étoile ne me procure un jour la ſatisfaction de le revoir & de l'admirer.

Sur ce, &c.

LETTRE IV.

Du Roi.

Potsdam, ce 11 novembre 1783.

VOus pouvez bien croire que j'ai été fort touché de la mort de d'Alembert, d'autant plus que je l'ai cru atteint d'une maladie chronique, mais qui ne menaçoit pas directement ſa vie. Je doute que la France répare cette perte de ſi-tôt. Si la maladie a affoibli ſon eſprit dans le dernier temps, cela n'eſt pas étrange, puiſque la mort, en attaquant toutes les parties organiſées de notre corps, doit leur ôter leur activité en les détruiſant. Je vous ſuis obligé cependant de m'avoir communiqué cette triſte nouvelle, & je me ſuis dis à moi-même : Il faut mourir, ou il faut voir mourir les autres, il n'y a pas de milieu. Sur ce, &c.

LETTRE V.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 décembre 1783

JE vous ſuis fort obligé des ſoins que vous avez pris pour empêcher que ma correſpondance avec d'Alembert ne fût imprimée. Pluſieurs raiſons me l'ont fait déſirer : car premiérement cela n'en auroit pas valu la peine, & ſecondement la réputation de M. d'Alembert eſt ſi bien établie, qu'elle n'a aucunement beſoin, ni de mon appui, ni de mon ſuffrage. Cependant, je vous avoue qu'il eſt bien triſte de voir toutes les perſonnes que j'avois eſtimées, mourir les unes après les autres, & cela eſt d'autant plus fâcheux qu'il ne dépend pas de moi de mourir, ni de voir mourir les autres. Tout cela n'eſt qu'une ſuite du jeu des cauſes ſecondes, qui par leurs combinaiſons différentes amènent tous les événemens terribles. Il eſt vrai que j'ai fait ériger des monumens à Algarotti & à d'Argens que j'avois beaucoup aimés, & qui avoient vécu long-temps chez moi : & je ſuis encore en reſte d'un cénotaphe que je m'étois propoſé de faire élever en Pruſſe à l'honneur de Copernic. Du reſte, ſi la littérature françoiſe offre quelque choſe de curieux, vous me ferez plaiſir de m'en faire part, ſans toucher à la claſſe des littérateurs ſubalternes, dont je n'aime guère à m'occuper. Sur ce je prie Dieu, &c.

LETTRE VI.

Du Roi.

Potsdam, ce 11 mai 1785.

JE vous ſuis fort obligé de la lettre de M. de Condorcet que vous m'avez envoyée, dont je vous remets la réponſe ; que vous voudrez bien lui faire tenir (*a*). Il me ſemble que les beaux arts & les belles-lettres éprouvent un deſtin pareil en Europe à celui qu'elles ont éprouvé à Rome après le beau ſiècle d'Auguſte, où la médiocrité ſuccéda aux talens. Après avoir pouſſé la partie des belles-lettres à leur perfection, la nation, comme raſſaſiée des chef-d'œuvres dont elle jouit, commence à s'en dégoûter : alors le néologiſme commence à détériorer le langage qui a été pouſſé à une certaine perfection : la ſévère âcreté de l'eſprit philoſophique combat l'effervescence de l'imagination, & le génie, reſſerré dans des bornes trop étroites, ne fournit plus que des productions médiocres. Je vous remercie de m'avoir fêté ſur mon vieux jour de naiſſance. Je ne ſuis que trop vieux. Il faut que chacun vive juſqu'au terme qui dévide tout le chapelet de ſottiſes que le deſtin l'a condamné à faire dans ce monde. Selon le défunt prince de

(*a*) Leurs correſpondances ſe trouvent ci-après.

Deux-Ponts, il n'y avoit de salut qu'à Paris ; il faut donc nécessairement que ceux qui vivent ailleurs, végètent dans le purgatoire ou dans les limbes. Si vous trouvez à redire à ce sentiment, vous n'avez qu'à vous en prendre au feu prince de Deux-Ponts, & si vous vous trouvez trop foible pour attaquer cette famille, vous n'avez qu'à vous joindre à l'empereur, avec lequel vous avez été à Spa ; il vous assistera volontiers de toutes ses forces, pour vous donner gain de cause. Sur ce, &c.

LETTRE VII.

Du Roi.

Potsdam, ce 9 août 1765.

JE vous suis fort obligé de la médaille de M. d'Alembert, que vous m'avez fait parvenir. J'aurois souhaité qu'elle fût plus ressemblante. Il se peut cependant qu'il ait fort changé depuis vingt ans que je ne l'ai vu. Je n'ai jamais entendu le mot de cet officier d'artillerie dont vous me parlez ; mais il n'est pas surprenant qu'une nation aussi policée que la françoise aille éclairer des nations barbares, & leur communiquer des parcelles du magasin immense de ses connoissances. Les Turcs doivent admirer leur législateur en artillerie, & je doute qu'ils veuillent user de violence envers lui. Sur ce, &c.

LETTRE VIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 octobre 1785.

JE vous ſuis fort obligé de la lettre de M. de Condorcet que vous m'avez fait parvenir. Voici la réponſe : vous voudrez bien la lui faire tenir également. Je n'ai guère pu jouir de l'apparition de quelques François dans ce pays-ci, entr'autres de M. de La Fayette. J'ai paſſé quatre ſemaines dans la compagnie de la goutte, plus déſagréablement que dans celle de ces meſſieurs. Je félicite M. de la Grimmalière de l'augmentation que l'impératrice de Ruſſie fait dans ſes troupes, parce que la ſuite naturelle de ce changement ſera ſans doute de vous avancer d'un grade, & que peut-être dans la guerre qui ſe prépare contre la Porte, ce ſera vous qui prendrez Conſtantinople à la tête d'une armée victorieuſe. Je ſerai le ſpectateur de ces hauts faits d'armes; & ſi la foibleſſe de l'âge ne me donne de trop fortes entraves, je compte célébrer ces merveilles de nos jours & placer votre nom entre celui d'Alexandre, de Céſar, & celui de l'autocratrice de toutes les Ruſſies entre ceux de Jupiter & de Neptune.

Sur ce je prie Dieu, &c.

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC M. DE CONDORCET.

LETTRE PREMIÈRE.

De M. de Condorcet.

Paris, ce 22 décembre 1785.

SIRE,

L'Ami de M. d'Alembert oſe ſe flatter que V. M. daignera ne pas déſapprouver la liberté qu'il prend de lui parler d'une douleur qu'elle partage. Honoré de la confiance intime de cet homme illuſtre, je ſais, Sire, quelle étoit pour lui l'eſtime & j'oſe dire l'amitié de V. M. Cette expreſſion ſemble autoriſée en quelque ſorte par l'égalité avec laquelle V. M. a toujours traité les hommes d'un génie ſupérieur, parce qu'elle n'a pu ſe diſſimuler ſans doute qu'eux ſeuls étoient véritablement dignes d'être vos égaux.

M. d'Alembert, qui avoit paru craindre les ſouffrances & les infirmités de la vieilleſſe, a vu venir la mort avec un courage tranquille & ſans faſte. Dans ſes derniers jours il s'amuſoit à ſe faire

lire les énigmes du Mercure & les devinoit. Il a corrigé la ſurveille de ſa mort une feuille de la nouvelle édition qu'il préparoit de ſa traduction de Tacite. Il s'occupoit avec autant de ſang-froid que de bonté des moyens d'aſſurer après ſa mort des récompenſes à ſes domeſtiques, des ſecours à ceux que ſa bienfaiſance faiſoit ſubſiſter. C'eſt dans cette vue qu'il a bien voulu me choiſir pour ſon héritier, & me donner cette dernière marque de ſon amitié & de ſa confiance.

Il n'a voulu payer aucun tribut, même extérieur, aux préjugés de ſon pays, ni rendre hommage en mourant à ce qu'il avoit fait toute ſa vie profeſſion de mépriſer.

J'affligerai peut-être V. M., ou plutôt j'exciterai ſon indignation, en l'inſtruiſant de ce qui a ſuivi la mort d'un homme, l'honneur de ſa patrie. Son curé n'a pas oſé à la vérité lui refuſer la ſépulture. Il ſavoit que j'aurois le courage d'invoquer contre cet acte de fanatiſme l'autorité des loix, & que cette réclamation ſeroit écoutée; le prêtre s'eſt donc borné à refuſer la ſépulture dans l'égliſe, diſtinction abſurde en elle-même, mais encore en uſage parmi nous, qu'on ne refuſe point à ceux qui la paient, & à laquelle les amis de M. d'Alembert attachoient quelque prix, parce qu'elle leur donnoit le droit de lui ériger un monument. Le curé a joint à ce refus celui de tous les petits honneurs qu'il pouvoit ne pas accorder ſans ſe compromettre, & M. d'Alem-

ber:

bert a été porté ſans appareil au milieu d'un peuple étonné que ſes prêtres traitaſſent avec tant d'indécence un homme dont ces mêmes prêtres n'avoient jamais en vain ſollicité la bienfaiſance dans les beſoins extraordinaires des pauvres.

M. d'Alembert a laiſſé un volume d'ouvrages de mathématiques, & pluſieurs volumes de philoſophie & de littérature, prêts à être imprimés. Je me propoſe de donner une édition complette de ſes Œuvres philoſophiques & littéraires, & j'oſe demander à V. M. la permiſſion de la faire paroître ſous ſes auſpices. C'eſt au nom ſeul de M. d'Alembert que je ſollicite cette grâce, le mien eſt trop obſcur & trop peu connu de V. M.

M. d'Alembert m'a remis la ſurveille de ſa mort ſa correſpondance avec V. M. & tous ſes papiers. Il a conſervé pendant cette opération, qui a été longue, & bien douloureuſe pour l'amitié, une fermeté, une préſence d'eſprit, un calme dont il étoit impoſſible de n'être pas attendri, en admirant ſon courage. Les lettres de V. M. ont ſeules paru dans ce cruel inſtant lui cauſer des regrets, & réveiller ſa ſenſibilité. Son intention étoit depuis long-temps que ce dépôt fut confié après ſa mort à M. Watelet de l'académie françoiſe, ſon ancien ami. Le paquet, cacheté en préſence de M. d'Alembert, a été remis à M. Watelet dans le même état.

Il a laiſſé d'autres marques précieuſes des bontés de V. M. & n'a diſpoſé que d'un des por-

traits qu'il avoit reçus d'elle, en faveur de Mde. Deſtouches, la veuve de ſon père, femme reſpectable, qui depuis l'enfance de M. d'Alembert, n'a ceſſé de lui donner des marques d'amitié & de conſidération.

Je regarde les autres portraits comme un dépôt dont je ferai l'uſage que V. M. daignera me preſcrire.

La raiſon, Sire, a fait en Europe depuis quelques années des pertes multipliées & très-difficiles à réparer. Il lui reſte encore un appui bien honorable pour elle, & tous ceux qui s'intéreſſent à ſes progrès, font des vœux pour la conſervation de V. M. Je ſuis, &c.

LETTRE II.

De M. de Condorcet.

Sans date du jour, 1784.

SIRE,

MOnſieur Léveſque accepte avec reconnoiſſance la place à laquelle V. M. a bien voulu le deſtiner. J'oſe me flatter qu'il la remplira bien. Il eſt à la fois diſciple de Locke & diſciple des anciens; & joindra à la juſteſſe & à la préciſion de l'analyſe moderne, cette vigueur de principes qui nous plaît tant encore dans la philoſophie morale des Grecs & des Romains. Je ne me conſolerois point du malheur d'avoir mal répondu à la con-

fiance de V. M. la première fois qu'elle m'en a honoré.

Nous venons de perdre M Watelet, de l'académie françoiſe & de celle de V. M. Il étoit le dépoſitaire des lettres qu'elle a écrites à M. d'Alembert, & il n'a fait aucune diſpoſition. Elles ſeront vraiſemblablement remiſes à M. le duc de Nivernois. J'ai cru, par reſpect pour V. M. & par intérêt pour la mémoire de M. d'Alembert, devoir l'inſtruire de ces détails, & veiller autant qu'il eſt en moi ſur ce dépôt précieux pour les lettres, la philoſophie & l'humanité, juſqu'à ce que V. M. ait daigné faire connoître ſes intentions ſur cet objet.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE III.

Du Roi.

Sans date du jour, 1784.

SI quelqu'un a de juſtes prétentions ſur mes lettres à feu M. d'Alembert, c'eſt aſſurément vous, Monſieur; mais elles n'ont pas été écrites pour voir le jour; ce ne ſont que des balivernes, auſſi peu propres à inſtruire qu'à amuſer. Ainſi je vous tiendrai grand compte, ſi vous voulez bien faire tout ce que vous croirez le plus propre à empêcher qu'on ne les publie. Pour parvenir à cette fin, vous n'aurez donc qu'à vous faire

remettre cette correſpondance, comme un dépôt qui ne ſauroit tomber en de meilleures mains. J'ai fait payer à Paris les frais de voyage pour M. Léveſque. S'il s'eſt aſſez bien trouvé de ſon ſéjour à Pétersbourg, où j'ai appris qu'il a paſſé quelques années, il trouvera toujours moins de différence dans le climat & les mœurs de ce pays-ci, en ſe rapprochant d'autant plus de ſa patrie. Sur ce, &c.

LETTRE IV.

Du Roi.

Potsdam, ce 6 avril 1785.

AUtrefois M. d'Alembert m'a fait le plaiſir de me procurer quelques bons ſujets pour l'académie des ſciences : il vient de m'en manquer deux, & vous me rendriez un véritable ſervice, ſi vous pouviez m'en procurer. L'un c'eſt M. Thiebault, qui étoit grammairien & puriſte. Je crois que l'abbé Beauzée ſeroit le plus capable de le remplacer, s'il vouloit accepter la place. Les appointemens pris enſemble montent à 1200 riſdalers, & le logement à part. L'autre qui nous a quitté, c'eſt M. Prévost, qui avoit le département de la philoſophie & des belles-lettres. Perſonne n'eſt plus capable que vous de trouver des ſujets dignes de les remplacer. Cela ajouteroit, s'il étoit poſſible, à l'eſtime

que votre caractère & vos ouvrages m'ont inſpiré pour votre perſonne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE V.

De M. de Condorcet.

Paris, ce 2 mai 1785.

SIRE,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de préſenter à V. M. traite d'objets très-importans. J'ai cru qu'il pourroit être utile d'appliquer le calcul des probabilités à celle des déciſions rendues à la pluralité des voix, & comme j'ai toujours aimé preſqu'également les mathématiques & la philoſophie, je me ſuis trouvé heureux de pouvoir ſatisfaire deux paſſions à la fois.

Je n'oſe déſirer que V. M. daigne jeter les yeux ſur un diſcours, beaucoup trop long peut-être, où j'ai expoſé les principes & les réſultats de l'ouvrage, dégagés de tout l'appareil du calcul. Je prendrai ſeulement la liberté de lui parler de deux de ces réſultats. L'un conduit à regarder la peine de mort comme abſolument injuſte, excepté dans les cas où la vie du coupable peut être dangereuſe pour la ſociété. Cette concluſion eſt la ſuite d'un principe que je crois rigoureuſement vrai : c'eſt que toute

poſſibilité d'erreur dans un jugement eſt une véritable injuſtice, toutes les fois qu'elle n'eſt pas la ſuite de la nature même des choſes, & qu'elle a pour cauſe la volonté du législateur : or comme on ne peut avoir une certitude abſolue de ne pas condamner un innocent, comme il eſt même très-probable que, dans une longue ſuite de jugemens, un innocent ſera condamné : il me paroît en réſulter qu'on ne peut ſans injuſtice rendre volontairement irréparable l'erreur à laquelle on eſt néceſſairement & involontairement expoſé.

Le ſecond réſultat eſt l'impoſſibilité de parvenir, par le moyen des formes auxquelles les déciſions peuvent être aſſujetties, à remplir les conditions qu'on doit exiger, à moins que ces déciſions ne ſoient rendues par des hommes très-éclairés ; d'où l'on doit conclure que le bonheur des peuples dépend plus des lumières de ceux qui les gouvernent que de la forme des conſtitutions politiques ; & que plus ces formes ſont compliquées, plus elles ſe rapprochent de la démocratie, moins elles conviennent aux nations où le commun des citoyens manque d'inſtruction ou de temps pour s'occuper des affaires publiques ; qu'enfin il y a plus d'eſpérance dans une monarchie que dans une république, de voir la deſtruction des abus s'opérer avec promptitude & d'une manière tranquille.

Les conſéquences peuvent être importantes,

ne fût-ce que pour les oppoſer à cette eſpèce d'exagération qu'on a voulu porter dans la philoſophie ; mais j'ai cru qu'il falloit ſe borner à les indiquer dans un ouvrage ſorti des preſſes d'une imprimerie royale.

Je demande pardon à V. M. de lui parler ſi long-temps de mes idées, & je la ſupplie de ne regarder la liberté que je prends de lui préſenter mon ouvrage que comme un témoignage de mon admiration & de mon reſpect.

Je ferai tous mes efforts pour répondre à la confiance dont V. M. m'a honoré. Je ne puis encore lui propoſer qu'un ſeul ſujet qui pourroit remplacer M. Thiebault dans l'académie, & donner des leçons de grammaire. C'eſt M. Dupuis ; il eſt profeſſeur depuis long-temps dans l'univerſité de Paris. Sa conduite & ſon amour pour le travail lui ont mérité l'eſtime générale ; mais ſon goût dominant pour l'érudition l'a conduit à entreprendre un grand ouvrage ſur les Théogonies anciennes, ſur l'origine des conſtellations, & il ne peut continuer ce travail & le publier ſans offenſer des gens qui ont encore ici quelque crédit. Ce n'eſt pas qu'il veuille attaquer directement les choſes établies, mais les conſéquences qui réſultent de ſes diſcuſſions, ne peuvent pas toujours ſe concilier avec les idées communes. Il n'a pu même, en voilant ces conſéquences, au haſard d'affoiblir le mérite de ſon travail, éviter de déplaire à une

partie des membres de notre académie de belles-lettres, qui ont voulu l'engager à faire sa profession de foi sur l'antiquité du monde. Dans cette position cruelle pour un homme sage, mais honnête & ferme, il accepteroit avec reconnoissance une place dans votre académie, & une chaire dans votre école militaire. Un seul obstacle l'arrête ; il seroit dans dix-huit mois ce qu'on appelle émérite, & auroit une retraite assurée de 1400 livres de notre monnoie ; au-lieu qu'en quittant aujourd'hui, il perdroit dix-huit ans de sa vie employés dans l'espérance de cette retraite. Mais V. M. pourroit applanir cet obstacle. Les professeurs qui voyagent par ordre du roi peuvent conserver leur titre, en se faisant remplacer ; & si V. M. paroissoit y prendre quelqu'intérêt, cet ordre ne seroit pas difficile à obtenir.

Par-là elle acquerroit un très-bon professeur de grammaire, un académicien d'une érudition très-distinguée, & qui a su y porter de l'esprit & une philosophie très-rare parmi cette classe de savans. Je pourrois proposer à V. M. d'autres hommes de mérite, mais aucun qui fût du même ordre. D'ailleurs une longue habitude d'enseigner, & une conduite exempte de reproches dans un corps où ses opinions & son mérite lui ont fait des ennemis & des jaloux, semblent des avantages que bien peu d'hommes de lettres auroient au même degré.

M. Beauzée, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler, eſt âgé, aſſez dévot, très-flatté de ſiéger à l'académie françoiſe, & quoique peu riche, il a pour lui-même & pour ſes enfans des eſpérances qui le retiennent ici.

J'eſpère pouvoir bientôt remplir les intentions de V. M. pour un profeſſeur de philoſophie & de belles-lettres : mais elle connoît trop bien l'état de notre littérature & de notre philoſophie pour ne pas me pardonner un peu de lenteur dans l'exécution de cette partie de ſes ordres. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

Du Roi.

Potsdam, ce 11 mai 1785.

JE vous ſuis très-obligé des Éloges que vous avez eu la bonté de m'envoyer : & pour vous parler avec toute la ſincérité poſſible, j'avoue que je les trouve bien ſupérieurs à ceux de M. d'Alembert, qui avoit pris un ſtyle trop ſimple & trop familier, qui ne s'adapte pas trop à ce genre d'écrire, qui exige quelqu'élévation ſans enflure. La manière de M. de Fontenelle étoit peut-être trop ſatyrique, comme il paroît par quelques-uns de ſes Éloges, qui ſont plutôt des critiques que des panégyriques. Je ſouhaite

que la France vous fourniſſe des ſujets qui méritent par leur génie & par leurs talens, qu'on en faſſe des Éloges dignes de tenir leur place à côté de ceux de leurs prédéceſſeurs. Sur ce je prie Dieu, &c.

LETTRE VII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 juin 1785.

J'Ai reçu votre lettre, mais j'attends votre ouvrage, qui n'eſt pas encore arrivé. Je vous remercie de me l'avoir communiqué, & je m'en tiendrai à la préface, comme vous me l'indiquez : car les ignorans de ma claſſe ſe contentent du réſultat de vos calculs, ſans ſonder des profondeurs infinies. A l'égard de vos opinions touchant la peine du délit, je ſuis bien aiſe que vous ſoyez du même ſentiment que le marquis Beccaria. Dans la plupart des pays, les coupables ne ſont punis de mort que lorſque les actions ſont atroces. Un fils qui tue ſon père, l'empoiſonnement & pareils crimes, exigent que les peines ſoient grièves, afin que la crainte de la punition retienne les ames dépravées qui ſeroient capables de le commettre. Pour ce qui concerne la queſtion, il y a près de cinquante ans qu'elle eſt proſcrite ici, comme en Angleterre. La raiſon en eſt des plus convainquantes;

elle ne dépend que de la force ou de la vigueur du tempérament de celui auquel on l'applique : un moyen qui peut produire un aveu de la vérité ou un menſonge que la douleur extorque, eſt trop incertain & trop dangereux pour qu'on puiſſe l'employer. Je comprends malheureuſement que la philoſophie n'oſe pas marcher tête levée dans tous les pays.

Je vous ſuis très-obligé de la perſonne que vous me propoſez à la place de M. Thiebault ; je l'accepterai très-volontiers, ſi vous pouvez l'y diſpoſer, & au cas qu'on ne puiſſe point lui obtenir cette penſion dont il eſpère de jouir en France, on pourra lui en accorder une ſur ſa retraite, s'il ne pouvoit plus vaquer à des emplois. J'écrirai d'ailleurs au baron de Goltz, pour eſſayer d'obtenir cette penſion de la France; & en cas de refus j'arrangerai le tout. Pour ſa Théogonie, il pourra la publier ici ſelon ſon bon plaiſir. En gros, je ſuis de ſon opinion, que les planètes & le globe que nous habitons, ſont infiniment plus anciens qu'on ne le débite : & de toutes les hypothèſes que l'on ſoutient ſur ce ſujet, celle de l'éternité du monde eſt la ſeule où ſe rencontre le moins de contradictions, & celle où il y a le plus d'apparence de vérité.

Je conçois que pour trouver un profeſſeur de philoſophie & de belles-lettres, il faut du temps & du choix; ainſi je ne vous preſſerai pas ſur-

ce ſujet, ſi ce n'eſt que je vous prie de vous reſſouvenir quelquefois d'un nombre de jeunes gens raſſemblés dans une académie, attendant avec empreſſement des inſtructions qui leur manquent pendant l'abſence d'un profeſſeur.

Sur ce, &c.

LETTRE VIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 9 août 1785.

J'Ai reçu la médaille de M. d'Alembert que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'aurois voulu qu'on lui eût laiſſé ſa perruque, comme il la portoit d'ordinaire, parce que rien ne contribue plus à la reſſemblance que de graver les hommes dans l'ajuſtement où on étoit accoutumé de les voir. Il eſt ſingulier que M. de Saint-Remy ait fondé un prix pour les médailles des philoſophes, & que beaucoup de gens-de-lettres qui avoient des obligations à M. d'Alembert, ſe ſoient diſpenſés d'en faire l'éloge. Rien de plus rare dans le monde que la reconnoiſſance : toutefois la mémoire de M. d'Alembert n'y perd pas grand'choſe, & il vaut mieux n'être point loué que de l'être mal. Les beaux jours de la littérature ſont paſſés, il n'y a que des trônes vacans, & peu de poſtulans dignes de s'y placer. Vous qui avez été l'élève du grand

homme que nous regrettons, vous seul pouvez lui succéder. Sur ce, &c.

LETTRE IX.

De M. de Condorcet.

Paris, ce 19 septembre 1785.

SIRE,

JE n'ai reçu la lettre dont V. M. m'a honoré que depuis peu de jours, au retour d'un voyage que j'ai fait en Bretagne & en Berry pour y examiner des projets de navigation.

J'espère que M. Dupuis obtiendra de notre gouvernement la grâce pour laquelle V. M. a daigné témoigner quelqu'intérêt. Le corps de l'université, loin de s'y opposer, a paru flatté de l'honneur que reçoit M. Dupuis & qui rejaillit sur le corps même. L'intrigue de quelques hommes médiocres, jaloux de M. Dupuis, qui sont d'ailleurs bien sûrs de n'être jamais appellés hors de leur collège, a fait naître quelques légers obstacles, mais M. le comte de Vergennes pourra aisément les lever.

J'ai en vue un homme de mérite pour la place de professeur de belles-lettres & de philosophie; mais avant d'avoir l'honneur de le proposer à V. M., je dois prendre encore quelques informations.

Nous sommes malheureusement encore bien

éloignés en France de ne punir de mort que pour des crimes atroces. Nos loix aſſujettiſſent à cette peine pour pluſieurs eſpèces de vols, & ces vols ont été claſſés non d'après des principes fixes, mais par des motifs particuliers, & d'après ce qu'ont paru exiger des circonſtances paſſagères. Notre juriſprudence criminelle eſt inférieure à celle de la plupart des nations de l'Europe. Au commencement de ce ſiècle, l'Angleterre ſeule avoit ſur nous quelqu'avantage. Un des premiers ſoins de V. M. a été de perfectionner cette partie de la législation dans la monarchie qu'elle gouverne, & pluſieurs ſouverains depuis ont ſuivi ſon exemple.

Une ſeule conſidération m'empêcheroit de regarder la peine de mort comme utile, même en ſuppoſant qu'on la réſervât pour les crimes atroces, c'eſt que ces crimes ſont précisément ceux pour leſquels les juges ſont le plus expoſés à condamner des innocens. L'horreur que ces actions inſpirent, l'eſpèce de fureur populaire qui s'élève contre ceux qu'on en croit les auteurs, troublent trop ſouvent la raiſon des juges magiſtrats ou jurés, & il y en a eu des exemples trop fréquens en Angleterre comme en France.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE X.

Du Roi.

Potsdam, ce 14 octobre 1785.

JE vous ſuis très-obligé de la peine que vous vous donnez pour me procurer les inſtituteurs dont notre académie a grand beſoin. Je conçois qu'il y a des lenteurs tant pour le choix des ſujets que pour les déterminer à accepter les poſtes qu'on leur propoſe, & je ne doute point que vous ne réuſſiſſiez à me procurer des gens habiles, de quoi je vous aurai une grande obligation.

J'en viens à l'article des loix que M. de Beccaria a ſi bien expliquées & ſur leſquelles vous avez également écrit. Je ſuis entiérement de votre ſentiment, qu'il ne faut pas que les juges ſe preſſent à prononcer leurs ſentences, & qu'il vaut mieux ſauver un coupable que de perdre un innocent. Cependant je crois m'être apperçu par l'expérience, qu'il ne faut négliger aucune des brides par leſquelles on conduit les hommes, ſavoir les peines & les récompenſes; & il y a tels cas où l'atrocité du crime doit être punie avec rigueur. Les aſſaſſins & les incendiaires, par exemple, méritent la peine de mort, parce qu'ils ſe ſont attribués un pouvoir tyrannique ſur la vie & ſur les poſſeſſions des

hommes Je conviens qu'une priſon perpétuelle eſt en effet une punition plus cruelle que la mort ; mais elle n'eſt pas ſi frappante que celle qui ſe fait aux yeux de la multitude, parce que de pareils ſpectacles font plus d'impreſſion que des propos paſſagers qui rappellent les peines que ſouffrent ceux qui languiſſent dans les priſons. J'ai fait dans ce pays-ci tout ce qui a dépendu de moi pour réformer la juſtice & pour obvier aux abus des tribunaux. Les anges pourroient y réuſſir, s'ils vouloient ſe charger de cette beſogne ; mais n'ayant aucune connexion avec ces meſſieurs-là, nous ſommes réduits à nous ſervir de nos ſemblables, qui demeurent toujours beaucoup en arrière dans la perfection.

Sur ce je prie Dieu, &c.

LETTRE XI.

De M. de Condorcet.

Paris, ce 11 novembre 1785.

SIRE,

LA bonté avec laquelle V. M. a daigné accueillir quelques-uns de mes Éloges académiques, m'enhardit à lui offrir ceux des ſavans morts pendant l'année 1782. Cette année a été funeſte à l'académie, & lui a enlevé la dixième partie de ſes membres.

V. M.

V. M. trouvera dans ces Éloges celui de Vaucanſon, qu'elle a voulu appeller à Berlin au commencement de ſon règne, & qui n'a dû qu'à cette marque de ſon eſtime la fortune dont il a joui depuis dans ſa patrie : & c'eſt elle encore qui eut la bonté de nous avertir, quelque temps après, que M. d'Alembert étoit un homme de génie. Nous aurions ſouvent beſoin & en plus d'un genre des leçons de V. M.

Elle a trouvé un peu trop de familiarité dans les derniers Éloges de M. d'Alembert. Les plus grands écrivains ſont expoſés à tomber dans ce défaut, lorſqu'ils vieilliſſent. Voltaire lui-même n'en a pas été exempt, ſur-tout dans ſes vers, & n'a pu le cacher dans ſa proſe qu'à force d'eſprit & de grâces. Nous y ſommes portés naturellement ; nous ne l'évitons qu'en veillant continuellement ſur nous-mêmes, & cette vigilance continue nous laſſe & nous fatigue, lorſque nos organes commencent à perdre de leur force & de leur ſoupleſſe. J'eſpère avoir bientôt l'honneur de ſoumettre au jugement de V. M. le reſte de la collection des Éloges de mon illuſtre ami, & j'oſe me flatter qu'elle y trouvera un grand nombre de morceaux nobles ou piquans, dont la philoſophie fine & profonde obtiendra grâce pour les négligences qu'elle y remarquera.

Les gazettes nous avoient alarmés fauſſement. L'Europe entière n'attend que de V. M. le

maintien de la tranquillité dont elle jouit. C'eſt une gloire qui vous étoit réſervée, & qu'aucun héros guerrier n'avoit encore méritée.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XII.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 décembre 1785.

JE vous ſuis infiniment obligé des Éloges académiques que vous venez de m'envoyer. Je ſuis de votre avis, que l'âge affoiblit auſſi bien le ſtyle des proſateurs que la verve des poëtes, & qu'il faut dire avec Boileau à tous les hommes de lettres âgés:

Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant,
De peur que tout-à-coup efflanqué, ſans haleine,
Il ne jette, en tombant, ſon maître ſur l'arène.

Je compte toujours que vous voudrez bien vous donner la peine de me procurer un certain M. Léveſque, dont j'ai entendu dire beaucoup de bien, pour remplir la place de profeſſeur de philoſophie dont mon académie a ſi grand beſoin. Je ſuis ſenſible à la part que vous prenez à ma ſanté. A mon âge il faut toujours avoir un pied dans l'étrier, pour être prêt à partir, quand le quart-d'heure de Rabelais ſonne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE XIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 6 février 1786.

JE vous ai beaucoup d'obligation de ce que vous voulez avoir ſoin que cette correſpondance que j'ai eue avec feu M. d'Alembert ne paroiſſe pas. Mes lettres ne méritent que d'être vouées à Vulcain; elles ne ſont ni amuſantes, ni intéreſſantes pour le public. On eſt d'ailleurs déjà aſſez ſurchargé dans ce ſiècle, plus abondant en mauvais ouvrages qu'en bons écrits, ſans y ajouter encore les miens. Vous m'avez rendu un vrai ſervice en me procurant un puriſte & un autre profeſſeur pour l'académie militaire; ces jeunes gens attendent avec impatience leur arrivée, parce que leur éducation eſt négligée juſques-là.

Sur ce, &c.

LETTRE XIV.

De M. de Condorcet.

Paris, ce 26 mars 1786.

SIRE,

JE n'ai point ceſſé de faire tous mes efforts pour préſerver de toute eſpèce d'indiſcrétion la correſpondance de V. M. avec M. d'Alembert. M. Watelet étoit receveur-général des finances;

la chambre des comptes a mis le ſcellé ſur ſes papiers, & tout ce que la rigueur des formes a pu permettre, c'eſt que la correſpondance fût remiſe à M. de Nicolaï, premier préſident de cette chambre, qui la gardera juſqu'à ce qu'une perſonne chargée des ordres de V. M. la réclame en ſon nom.

Si elle veut bien en charger M. le baron de Grimm, ou ſi elle daigne permettre que ce dépôt ſi précieux pour la gloire de mon ami & pour celle des lettres me ſoit confié, il ceſſera d'être expoſé aux différens genres d'indiſcrétion qui peuvent ſe commettre. Je puis répondre à V. M. qu'il ne ſortiroit jamais d'entre mes mains, & que je prendrois les précautions les plus certaines pour qu'aucun événement ne pût l'expoſer de nouveau.

M. Léveſque ſera prêt à partir vers la fin d'avril. Un homme de lettres, père de famille, très-peu riche, a beſoin de plus de temps qu'un autre pour arranger ſes affaires, quoique très-peu compliquées. Toute négligence peut être fatale à une petite fortune.

M. Dupuis ne pourroit partir que vers le mois de ſeptembre. C'eſt alors qu'il deviendra libre; car il a été impoſſible de lui obtenir une grâce que méritent ſes talens, & que l'intérêt que V. M. a daigné lui témoigner, lui auroit ſûrement fait accorder, ſi des corps, & ſurtout des corps compoſés comme l'univerſité de

Paris, pouvoient se conduire comme des particuliers.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XV.

De M. de Condorcet.

Sans date.

SIRE,

UN capitaine d'artillerie, nommé M. de Saint-Remi, a proposé un prix de six cents livres pour un Éloge de M. d'Alembert, au jugement de l'académie françoise. Quelques-uns de ses amis se sont réunis avec M. de Saint-Remi pour faire frapper la médaille. Il n'en existe qu'une encore, & j'ai cru devoir en faire hommage à V. M.

L'académie françoise n'a reçu aucun discours, & elle est obligée de remettre le prix à une autre année. J'en ai été affligé, non pour la gloire de M. d'Alembert, mais pour notre littérature. La plupart de ceux qui travaillent ordinairement pour ces prix avoient des obligations de plus d'un genre à M. d'Alembert, & leur silence les expose au reproche d'ingratitude, à moins qu'ils ne permettent de le regarder comme un aveu de leur ignorance. Cette ignorance est la plaie secrète de notre littérature

& de notre philoſophie. On fait des phraſes, parce qu'on n'a point d'idées; on écrit d'un ſtyle extraordinaire, parce qu'on n'a que des choſes communes à dire, & on débite des paradoxes, faute de pouvoir trouver des vérités qui ne ſoient pas triviales.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XVI.

De M. de Condorcet.

Paris, ce 6 mai 1786.

SIRE,

J'Ai été vivement touché de la bonté avec laquelle V. M. a daigné me permettre de réclamer ſes lettres à M. d'Alembert, & de conſerver entre mes mains ce dépôt précieux. Cette marque de ſa confiance me ſera toujours chère; j'en garderai une éternelle & reſpectueuſe reconnoiſſance, mais je n'aurai pas l'avantage d'en profiter.

V. M. verra par la lettre de M. de Vergennes, dont j'ai l'honneur de lui envoyer une copie, qu'il avoit déjà diſpoſé de ce dépôt, & qu'il a trouvé plus prudent de deviner que d'attendre les intentions de V. M. Mr. de Nicolaï, premier préſident de notre chambre des comptes, qui avoit poſitivement promis de garder les

lettres, qui ne les avoit reçues qu'à cette condition, ne s'eſt pas cru obligé de remplir ſes engagemens.

Il doit m'être permis d'en être affligé. V. M. eſt la ſeule perſonne qui puiſſe ne pas ſentir tout le prix de ſes lettres ; & l'intérêt que je prends à la gloire de M. d'Alembert, peut-il me laiſſer voir avec indifférence la deſtruction du plus beau monument qui pût honorer ſa mémoire ? Mais les regrets, loin de diminuer les ſentimens que la bonté, que la confiance de V. M. m'ont inſpirés, ne peuvent que les augmenter.

Daignez, Sire, en agréer l'hommage, & me permettre de vouer pour toujours à V. M. quelque choſe de plus que du reſpect & de l'admiration.

Oſerai-je joindre mes vœux à ceux de l'Europe ? Il eſt ſans exemple qu'un roi, qu'un héros ait excité chez les nations étrangères un intérêt ſi vif, ſi général, ſi profondément ſenti ; il a été unique comme le grand homme qui en étoit l'objet. Je ſuis, &c.

Lettre de M. de Vergennes à M. de Condorcet.

Verſailles, ce 3 mai 1786.

» J'ai reçu, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois, & la copie de celle du roi de Pruſſe que vous y avez jointe. C'eſt avec regret, Mon-

sieur, que je me trouve dans l'impossibilité de satisfaire à la réclamation que vous formez. Instruit par des personnes dignes de foi que le roi de Prusse désiroit *que la partie de sa correspondance* (*a*) recueillie à la mort de M. Watelet, ne fût point rendue publique, instruit d'ailleurs que sa publicité ne pouvoit rien ajouter à la gloire de ce monarque, vu la nature des matières qui y étoient traitées, il a paru que le moyen le plus efficace pour assurer au présent & à l'avenir l'effet de la volonté de S. M. Prussienne, étoit de supprimer à jamais cette correspondance. C'est ce que j'ai fait en présence de monsieur le premier président de la chambre des comptes. Je n'ai pas négligé, Monsieur, d'en faire prévenir le roi de Prusse, & je me flatte qu'il applaudira à cette prévoyance.

Je ne doute pas, Monsieur, que cette correspondance n'eût été très-sûrement dans vos mains; mais les hommes ne sont pas immortels, & leurs vues ne sont pas toujours remplies par ceux qui leur succèdent.

Je suis, &c.

(*a*) Ce ne sont que les Lettres qu'on s'est apperçu qui manquoient en lisant ce recueil.

LETTRE XVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 25 mai 1786.

J'Enviſage comme une choſe très-favorable le ſort que mes lettres ont eu d'être brûlées ; c'étoit le moyen le plus ſûr d'en empêcher l'impreſſion ; car il m'eût été déſagréable de voir courir dans le public des lettres qui n'étoient pas faites pour lui. Il n'appartient qu'aux quarante plumes, dépoſitaires de la pureté du langage françois, de vous donner des chef-d'œuvres en tous les genres, qui méritent l'honneur de l'impreſſion. Je ne ſais ce que deviennent les deux profeſſeurs pour mon école militaire : ces jeunes gens ſont trop long-temps ſans inſtruction, pendant que je ſuis convenu de leurs doubles penſions, frais de voyage, &c. Je ne comprends donc pas ce qui peut les arrêter, & j'avoue qu'un plus long retard pourroit nuire à l'idée que je m'étois faite d'eux ; mais cela ne diminue en rien les obligations que je vous ai, & je ſens tout le prix des peines que vous avez eues dans cette affaire.

Sur ce, &c.

FIN.

Sm
011685